Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

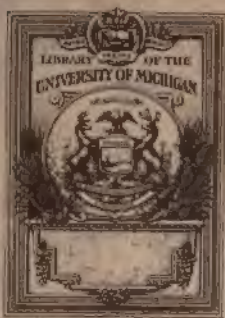
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

JUILLET.

A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS *au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'eſt à l'adreſſe du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souſcription de l'année eſt de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 ſ. pour la Province, ſoit* in-12 *ou* in-4°. *Le* JOURNAL DES SÇAVANS *eſt compoſé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.*

Lib. Comm.
Champion
10-17-23

LE

JOURNAL DES SÇAVANS.

JUILLET. M. DCC. LXXIX.

Œuvres de M. de la Harpe, de l'Académie Françoiſe, nouvellement recueillies. A Paris, chez Piſſot, Libraire, quai des Auguſtins. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. 6 vol. *in*-8°. d'environ 4 à 500 pages chacun.

LA plupart des Ouvrages que contient ce Recueil nous ont occupés dans le tems où ils ont paru ſéparément & ſucceſſivement; ils re-

paroiſſent aujourd'hui avec des changemens qui les rendent encore plus dignes des ſuffrages du Public, & qui ajouteront à la gloire de l'Auteur. Voici quelle eſt la diſtribution des matières dans les différens volumes; le premier renferme les Ouvrages dramatiques & les morceaux relatifs à ce genre; le ſecond, les Poëſies; le troiſième & le quatrième, les Eloges académiques, Diſcours oratoires, &c. Le cinquième & le ſixième contiennent des articles de Littérature & de Critique inſérés autrefois dans le Mercure & dans le Journal de Politique & de Littérature. Détaillons davantage cette diſtribution générale. Le volume des Ouvrages dramatiques offre d'abord la Tragédie du *Comte de Warwick*, premier fondement de la réputation de M. de la Harpe. Cette Pièce a des défauts; & nous ne les diſſimulâmes point dans le tems, mais elle annonçoit un Ecrivain formé par Racine & par Volt-

faire ; elle a été traduite en plusieurs langues, jouée en hollandois à la Haye, & en anglois au théâtre de Drury Lane. L'Auteur rend compte des changemens que le Traducteur anglois a cru devoir faire dans cette Pièce, & ne les représente pas comme heureux.

Mélanie, la seconde des Pièces qu'on trouve dans ce premier volume, fit époque dans la réputation de l'Auteur ; on savoit depuis longtems qu'il écrivoit très bien & en prose & en vers ; on savoit qu'au Théâtre il étoit éloquent, animé, plein d'élévation & d'énergie ; mais on cherchoit à douter s'il savoit être touchant & pathétique quand le sujet l'exigeoit ; *Mélanie* en fut la preuve ; elle reparoit ici avec de nouveaux degrés de perfection. Le personnage du Curé a plus de force, & celui de M. de Faublas moins de dureté. *Mélanie* en tout est une Pièce du plus grand effet ; c'est d'ailleurs une Pièce d'un but moral & très-

choisir. Nous voudrions pouvoir enrichir notre Extrait des diverses Traductions que nous offre ce Traité; mais la multitude des objets nous entraîne, & nous ne pouvons qu'indiquer ces Traductions d'Eschyle. M. de la Harpe traduit dans *les sept Chefs devant Thèbes*, le portrait de Tydée, celui de Capanée, celui d'Hippomedon, celui de Parthénope; tous portraits pleins d'énergie & d'éloquence, mais que nous n'admettrions pas dans la Tragédie, & que nous renverrions à l'Epopée, comme nous renverrions à la Scène lyrique les lamentations pathétiques d'Antigone, d'Ismène & du chœur sur la mort, les fautes & les malheurs d'Etéocle & de Polinice, dont les corps sanglans sont exposés sur la scène. Ce chœur, mis en musique, seroit d'un très-grand effet. M. de la Harpe traduit encore de la même Pièce un autre chœur, où de jeunes filles thébaines, effrayées des horreurs de la guerre & du sort qui les

menace, si Thèbes vient à tomber au pouvoir du Vainqueur, adressent aux Dieux d'ardentes & de timides prières en faveur de leur patrie.

La seconde Pièce d'Eschyle, dont M. de la Harpe traduit un fragment, est celle qui a pour titre : *les Coëphores* ; c'est le sujet d'Electre ; ce qui amène ici un parallèle entre les trois Electres anciennes d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, & les deux Electres modernes de MM. de Crébillon & de Voltaire. L'Auteur fait une critique sévère de l'Electre d'Euripide & de celle de Crébillon ; il donne de justes éloges à celle de Sophocle & à l'Oreste de M. de Voltaire ; la scène d'Eschyle qu'il traduit est celle où Electre chargée par Clytemnestre de porter au tombeau d'Agamemnon des présens qu'elle n'ose y porter elle-même, parce que sa présence violeroit la tombe de son époux massacré de sa main, a fait d'un sacrifice expiatoire une invocation de vengeance &

» de haine, adreſſée aux Divinité
» infernales, & dont l'effet do
» tomber ſur Clytemneſtre. » Id
hardie, tragique & ſublime. L
ſcène correſpondante dans Sopho
cle eſt auſſi la première ſcène d
ce Poëte qu'il traduiſe ; il regret
que M. de Voltaire, qui a fait paſſe
dans ſon *Oreſte* preſque toutes l
beautés de l'Electre de Sophocle
n'ait point fait uſage de cette bel
ſcène.

La plainte d'Electre, lorſqu'el
tient dans ſes mains l'urne où el
croit les cendres d'Oreſte renfer
mées, eſt d'une ſimplicité touchant
M. de la Harpe s'étudie ſurtout à ren
dre cette ſimplicité antique, autan
que le permet « la nobleſſe quelqu
» fois peut-être un peu trop ſuperb
» de notre langue poëtique. »

Dans cette dernière tirade on trou
ve ce beau vers :

La mort eſt ſecourable, & la tombe
tranquille.

La tombe eſt tranquille, nous paroît une de ces beautés profondes qui font rêver & qui pénètrent l'ame d'une douce mélancolie.

La Tragédie d'*Ajax*, que M. de la Harpe, avec raiſon, ne regarde pas comme une des meilleures Pièces de Sophocle, fournit ici un morceau très-éloquent; c'eſt le monologue d'Ajax prêt à ſe tuer.

Mais le plus beau de tous les morceaux tirés de Sophocle, eſt le cinquième acte d'Œdipe, où l'on voit ce malheureux Prince, privé de la vue, partant pour l'exil, embraſſant ſes enfans, les recommandant à Créon en lui remettant l'Empire & ſe dévouant à toute l'horreur de ſon ſort. C'eſt de ce cinquième acte que Boileau a dit:

Ainſi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

M. de Voltaire n'a pas oſé le met-

tre sur la scène il y a soixante a
le siècle n'étoit pas encore mûr p
de semblables beautés. Les Act
du tems qui obligeoient M. de V
taire à mettre de l'amour dans le
jet d'Œdipe, & qui disoient
pour « punir l'Auteur de son opi
» treté, il falloit jouer la Pièce e
» qu'elle étoit, avec ce mauvais q
» trième acte tiré du grec, comm
auroient-ils traité le cinquièn
Cependant, comme l'observe M.
la Harpe, pour que la dest
d'Œdipe s'accomplisse, il faut qu
le voie partir pour l'exil : ses adie
son départ, sont une portion ess
tielle de ses malheurs, qui sont l'
jet de la Pièce. D'ailleurs ce
quième acte termineroit la Pièce
l'attendrissement ; mérite qui m
que un peu aü sujet d'*Œdipe*, tr
sans ce cinquième acte.

Œdipe à Colone est la suite d'
dipe Roi, & la dernière Pièce
Sophocle, qui la composa, dit-
à près de cent ans. M. de la Ha

termine l'article de ce Poëte par la traduction de l'Imprécation d'Œdipe contre Polinice. Si l'*Œdipe chez Admète* de M. Ducis étoit imprimé, il seroit intéressant de rapprocher ce morceau de M. de la Harpe, de la scène correspondante dans M. Ducis.

Les morceaux traduits d'Euripide sont tirés d'*Alceste*, & surtout d'*Hécube*; ils ne cèdent en rien aux plus beaux morceaux de Sophocle, & ont même un caractère plus touchant.

Des trois Tragiques grecs, M. de la Harpe passe à Shakespeare. La critique qu'il fait, moins encore des défauts monstrueux de cet Auteur plein de génie, que de l'enthousiasme excessif de ses admirateurs, est vive & piquante, pleine d'esprit, de raison & de malice. L'Essai sur les Tragiques grecs respire partout la dignité touchante de la Tragédie; l'article de Shakespeare a tout le sel de la Comédie, mais d'une Comédie utile, où les principes du goût & les droits de la raison sont défen-

dus & consacrés. Peut-être M. de la Harpe n'accorde-t'il pas aux partisans de Shakespeare tout ce qu'on pourroit leur accorder ; peut-être se livre-t'il trop au plaisir de réduire leurs raisonnemens à l'absurde, & de couvrir leurs paradoxes de ridicule ; peut-être pourroit-on réclamer un peu plus de ménagement ou, si l'on veut, une justice moins rigoureuse à l'égard d'un Ecrivain estimable, Législateur quelquefois bizarre en matière de goût, mais souvent Peintre heureux de la vertu ; qui a tracé les caractères du Notaire dans l'*Indigent*, & surtout du vénérable Jean Hennuyer dans le Drame de ce nom ; qui a trouvé dans son ame ce mouvement éloquent & pathétique : *« Je couvrirai ces malheureux de mes » vêtemens sacrés..... Je tiendrai » dans mes mains le Dieu de clé- » mence & de paix, & nous verrons » alors, nous verrons si les sacrilè- » ges.... fouleront aux pieds le Dieu » & le Ministre pour massacrer plus*

» *librement leurs frères.* » De pareils traits demandent grace pour quelques opinions exaltées, pour quelques écarts, pour quelques erreurs qui n'entraîneront perſonne, & dont le principe même a quelque choſe d'eſtimable. On a beau dire qu'il eſt aiſé de faire des Drames en proſe ; ce n'eſt jamais qu'au vrai talent qu'il eſt aiſé d'émouvoir, en vers, en proſe, en quelque langue que ce puiſſe être.

Au reſte, M. de la Harpe connoit trop la meſure de toutes choſes pour traiter de la même manière tous les détonſeurs de Shakeſpeare ; il réfute les uns ; il ſe contente de railler les autres ; il meſure ſon ton ſur le degré d'excès ou de modération qu'ils ont mis dans leurs écrits ; il eſt juſte & à leur égard, & à l'égard de leur héros, dont il traduit même en vers un morceau, parce qu'il y trouve du naturel & de la vérité, & dont il loue quelques autres morceaux.

Le ſecond volume de cette Edi-

rion contient les Poéſies, dont pluſieurs ont été couronnées, ſoit à l'Académie Françoiſe, ſoit dans d'autres Académies, & rappellent cette longue ſuite de triomphes qui a tant fatigué les rivaux de M. de la Harpe. Telles ſont (car cette énumération n'eſt point inutile à la gloire de M. de la Harpe) les Pièces intitulées : *le Poëte*, couronné à l'Académie Françoiſe en 1766 : *les Talens*, en 1771 : *la Navigation*, Ode, en 1773 : *les Conſeils à un jeune Poëte*, en 1775 : l'*Epitre au Taſſe*, qui eut le premier *Acceſſit* lorſque la Pièce précédente fut couronnée : *le Philoſophe*, ou *le Portrait du Sage*, Pièce couronnée à l'Académie des Jeux Floraux en 1769 : *Servilie à Brutus, après la mort de Céſar*, Pièce couronnée à l'Académie de Marſeille en 1767.

Ce Recueil de Poéſies contient auſſi des Traductions ou Imitations de pluſieurs Poëtes latins ; la traduction d'un morceau du quatrième

Chant de Lucrèce ſur l'Amour, qui commence par ce vers :

Nec veneris fructu carent is, qui vitat amorem ;

celle de la petite Ode d'Horace :

O Venus Regina Cnidi Paphique,

l'Imitation de la première Elégie de Tibulle :

Divitias alius fulvo ſibi congerat auro

avec des Obſervations critiques ſur la Traduction que M. de Longchamps a faite de ce Poëte : enfin, la Traduction libre & abrégée du premier & du ſeptième Livre de la Pharſale, morceau important.

Dans toutes ces Traductions M. de la Harpe fait plier ſon génie ſouple & facile au ton de ſes divers modèles, ſans jamais perdre le ſien. Il eſt original en imitant ; c'eſt le talent des grands Maîtres.

Dans les Poéſies fugitives qui le
appartiennent plus en propre, il
toujours de la facilité, de la grace
de l'harmonie, de la philoſophie
beaucoup d'eſprit, avec un goû
pur qui ne cherche jamais l'eſpri
Il eſt original, tout vrai Poëte l'eſt
on reconnoît cependant l'école à la
quelle il appartient ; c'eſt celle de M
de Voltaire ; c'eſt en général la mê
me philoſophie, le même goût de pla
ſanterie, ſouvent les mêmes forme
Tele eſt l'influence du génie ſur le
ſiecles qui le ſuivent ; tel eſt l'em
pire infaillible de la perfection ſu
les eſprits ; on la prend toujours o
volontairement ou malgré ſoi pou
modèle. Parmi les Poëtes contem
porains de M. de Voltaire ou poſté
rieurs à lui, il n'en eſt preſque aucu
qui n'ait cherché ſa manière ; le
bons Poëtes l'ont ſeuls trouvée,
peut-être en la cherchant moins. I
ſeul grand Poëte de nos jours qui n
reſſemble en rien à M. de Voltai
& qui ait une manière entièrement

lui dans tout ce qu'elle a, ſoit de bon, ſoit de défectueux, eſt M. Greſſet; & il ne doit peut-être cette originalité abſolue qu'à l'avantage, ſi c'en eſt un, d'avoir été plus que les autres, contemporain de M. de Voltaire, c'eſt-à-dire, d'avoir fait ſes premiers Ouvrages & formé ſon talent à une époque où la ſupériorité de M. de Voltaire, n'étant point conſacrée par le tems & par l'unanimité des ſuffrages, éprouvoit encore d'injuſtes contradictions. M. de la Harpe, nourri de M. de Voltaire & plein de ſon eſprit, le reproduit partout ſans ceſſer d'être lui même; il eſt diſciple de M. de Voltaire, comme Xénophon & Platon l'étoient de Socrate, comme Catinat l'étoit de Turenne & Luxembourg du grand Condé.

Le tome troiſième offre une nouvelle liſte de triomphes obtenus par M. de la Harpe; ce ſont ſes Eloges académiques, ſes Diſcours oratoires, &c. On trouve d'abord l'Eloge

de Charles V, qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1767; celui de M. de Fénelon, couronné dans la même Académie en 1771 : celui du Maréchal de Catinat, en 1775: l'Eloge de Racine, qui méritoit toutes sortes de couronnes, & dont l'épigraphe : *omne tulit punctum*, est également la devise & de Racine & de son Panégyriste : enfin l'Eloge de la Fontaine, proposé en 1774 par l'Académie de Marseille. Nous avons rendu compte des Eloges précédens dans le tems qu'ils ont été couronnés ; il nous reste à parler de ce concours de Marseille, où M. de la Harpe a trouvé un vainqueur.

Un sujet tel que l'Eloge de la Fontaine, traité par deux Ecrivains tels que MM. de Chamfort & de la Harpe, (nous les nommons dans l'ordre où le jugement de l'Académie de Marseille nous les présente) est un grand objet d'attention. Indépendamment même du sujet, la

seule concurrence de deux Rivaux souvent couronnés, suffiroit pour exciter la curiosité. Dans les tournois, dans les jeux, dans les combats militaires ou littéraires, l'intérêt se mesure toujours sur l'incertitude du succès, sur l'égalité apparente des combattans : de-là vient que dans Homère le combat d'Ajax & d'Hector est si intéressant, au lieu que celui du même Hector contre Achille, après que les destinées des deux héros ont été pesées dans les balances éternelles, est sans intérêt : de-là vient encore que de toutes les batailles si vivement décrites par Tite-Live, il n'y en a point d'aussi intéressante que celle de Zama entre Annibal & Scipion : de-là vient que dans notre histoire moderne nous aimons tant à voir le sage Turenne & le grand Condé mesurer leurs forces & déployer l'un contre l'autre les ressources de leur génie ; mais nous devons avertir le vulgaire des spectateurs qu'un succès ne prouve rien,

& qu'on n'en peut tirer aucune conſéquence pour la comparaiſon des talens; cela eſt vrai encore à l'égard de toute eſpèce de combats; & pour reprendre l'exemple des Guerriers, Condé fut battu par Turenne, & Turenne fut battu par des Généraux inférieurs à Condé comme à Turenne; mais c'eſt ſurtout dans les combats d'eſprit que les ſuccès ſont journaliers, & ne prouvent la ſupériorité que quand ils ſont répétés & conſtans. Un jugement académique dépend de tant de circonſtances & de la part des concurrens & de la part des juges! Tantôt un ſujet plus analogue au génie d'un Auteur qu'à celui d'un autre; tantôt un Auteur mal diſpoſé, qui n'employe qu'une partie de ſes forces, tandis que ſon rival paſſe les bornes ordinaires des ſiennes; de la part des juges, la variété des opinions, des goûts, des ſyſtêmes, l'incertitude naturelle des jugemens humains, enfin mille cauſes étrangères au talent reſpectif des

Auteurs, quelquefois même au mérite des Ouvrages, peuvent influer sur le succès.

Le jugement du Public a confirmé celui de l'Académie de Marseille, & la victoire est restée à M. de Chamfort. Il a traité son sujet plus à fond; il l'a traité avec plus de grace. M. de la Harpe, soit que des Ouvrages plus utiles pour sa gloire l'occupassent plus sérieusement, soit que le talent de la Fontaine ait moins d'analogie avec le sien, n'a pas, à ce qu'il nous semble, développé les mêmes ressources dans l'Eloge de ce Fabuliste que dans celui de Fénelon & de Racine. Il nous dit qu'il aime la Fontaine; il n'avoit pas eu besoin de nous dire qu'il aime Racine; c'est son ame qui le loue; ce n'est souvent que son esprit qui loue la Fontaine. Guidé par un sentiment fin, par un goût exquis & sûr, il ne dit rien que d'ingénieux & de juste; il apprécie exactement la Fontaine sans le célébrer avec transport; il juge, il ne se

passionne pas; chez lui peu ou pe
de ces élans d'un cœur pénétré
jouit; de-là un style simple, n
sans mouvement & trop au-dess
du ton oratoire, style plus propr
la discussion qu'à l'éloquence p
prement dite. On croit moins
un panégyrique qu'un de ces m
ceaux de critique & de goût, d
M. de la Harpe a enrichi pend
quelques-années un Journal qui a
besoin de ses talens. On pourra
à l'occasion de cet Ouvrage, ap
quer à M. de la Harpe ces vers
la Fontaine :

La négligence à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Mais devoit-elle l'être *pour ce*
fois ? Chaque genre n'a-t-il pas s
ton & ses formes ? Et comment tro
ver les formes oratoires dans
tournures de la conversation ?

« Peut-on louer avec plus d'
» prit ? Mais à quoi pensé je ?
» Comment tenir à ces traits-là
»

» *On en citeroit cent de cette force.*»

Il eſt clair qu'ici le Journaliſte a remplacé l'Orateur.

Quelquefois l'Auteur s'élève juſqu'au ton oratoire ; mais il ſe hâte de redeſcendre ; ce qui met dans une même phraſe une bigarure que nous oſons encore regarder comme un défaut : un exemple rendra ſenſible ce que nous ne faiſons qu'énoncer.

« Quelle que ſoit l'invention de l'A» pologue, ſoit que la raiſon timide » dans la bouche d'un eſclave ait em» prunté ce langage détourné pour ſe » faire entendre d'un maître, ſoit » qu'un Sage voulant la réconcilier » avec l'amour-propre, le plus ſu» perbe de tous les maîtres, ait ima» giné de lui prêter cette forme agréa» ble & riante ; *quoiqu'il en ſoit*, » cette invention eſt du nombre de » celles qui *font le plus d'honneur* à » l'eſprit humain. »

Preſque toute cette période eſt d'un ſtyle noble, énergique, ſerré, digne du genre oratoire ; mais elle

finit par une expreſſion qui, ſans être mauvaiſe ni baſſe, devient commune par comparaiſon avec le reſte, & ſe rapproche de la converſation ; cette expreſſion ou plutôt cette tournure, eſt celle-ci :

« *Cette invention eſt du nombre de* » *celles qui ſont le plus d'honneur* » *à*, &c. » Cette tournure forme ici une eſpèce de chûte : *quoiqu'il en ſoit*, eſt inutile & fait languir.

Ces légères taches (pourroit-on en trouver d'autres dans un Ouvrage de M. de la Harpe ?) ne ſe trouveroient pas dans ſes Ouvrages ſoignés, & c'eſt à ces foibles marques que nous reconnoiſſons un Ecrivain preſſé, qui n'a pas aſſez redouté ſes rivaux, aſſez deſiré le prix, aſſez reſpecté ou aſſez aimé ſon ſujet. On voit que nous ne le ménageons pas ; il eſt trop au-deſſus de l'indulgence ; peu d'Auteurs ont le droit d'être jugés avec tant de rigueur.

Si nous croyons démêler quelques négligences dans ce Diſcours,

nous y trouvons aussi, & plus communément, des beautés supérieures. Nous devons surtout distinguer le morceau suivant, où des idées très-philosophiques sont embellies du coloris le plus brillant, & où la Fontaine & M. de Voltaire sont peints de la manière la plus heureuse, la plus propre à chacun d'eux.

« Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent & se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; & de-là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le tems les a multipliées. Il seroit même possible qu'il se formât un esprit, qui seroit la perfection de tous les esprits, qui, empruntant quelque chose de chacun, vaudroit

» mieux que tous ; & cette
» de génie, ce beau préſent du
» ne pourroit être réſervé qu'a
» cle qui ſuivroit celui de la r
» ſance des arts, & dans leq
» dernière opération de l'eſpr
» main ſeroit de ſe replier ſu
» créations premières, de ca
» & de juger ſes richeſſes, &
» rendre compte de ſes efforts.
» un autre genre de gloire, rar
» tous les tems, même dans ce
» les arts commençant à reſſ
» chaque homme ſe fait ſon p
» & ſe ſaiſit de ſa place ; un at
» ineſtimable, fait pour plaire
» les hommes par l'impreſſion
» deſirent le plus, celle de la
» veauté : c'eſt ce tour d'eſprit
» culier qui exclud toute re
» blance avec les autres ; qui i
» me ſa marque à tout ce qu'il
» duit ; qui ſemble tirer tout d
» même, en donnant une
» nouvelle à tout ce qu'il empr
» toujours piquant, même da

» irrégularités, parce que rien ne ſe-
» roit irrégulier comme lui; qui peut
» tout hazarder, parce que tout lui
» ſied; qu'on ne peut imiter, parce
» qu'on n'imite point la grace; qu'on
» ne peut traduire en aucune langue,
» parce qu'il en a une qui lui eſt
» propre. Eſope, Phèdre, Pilpay,
» avoient fait des Fables. Un hom-
» me vient, qui les prend toutes,
» & ces Fables ne ſont plus celles
» d'Eſope, de Phèdre, de Pilpay;
» ce ſont celles de la Fontaine. *On*
» *nous crie : Il n'a preſque rien in-*
» *venté.* Il a inventé ſa manière d'é-
» crire, & cette invention n'eſt pas
» devenue commune. Elle lui eſt reſ-
» tée toute entière. Il en a trouvé le
» ſecret, & l'a gardé. »

Nous ne trouvons d'autre tache dans tout ce beau morceau, que cette familiarité polémique : *On nous crie : Il n'a preſque rien inventé.*

Le ſtyle de la Fontaine, ſelon M. de la Harpe, n'eſt pas remarquable

par la briéveté, mais par la préci-sion. « J'appelle, dit-il, un ſtyle » précis celui dont on ne peut rien » ôter ſans que l'Ouvrage perde une » grace ou un ornement, & ſans que » le Lecteur perde un plaiſir. » Le naturel varié du ſtyle de la Fontaine eſt peut être encore mieux peint dans le morceau ſuivant.

« Il ne compoſe point; il con-» verſe: s'il raconte, il eſt perſuadé: » s'il peint, il a vu; c'eſt toujours » ſon ame qui vous parle, qui s'é-» panche, qui ſe trahit; il a toujours » l'air de vous dire ſon ſecret & d'a-» voir beſoin de le dire; ſes idées, » ſes réflexions, ſes ſentimens, tout » lui échappe, tout naît du moment, » rien n'eſt cherché, rien n'eſt pré-» paré; il ſe plie à tous les tons, & » il n'en eſt aucun qui ne ſemble être » particulièrement le ſien. »

Indépendamment des grands morceaux qui appartiennent eſſentiellement au ſujet, ce Diſcours préſente une foule de maximes qui n'y tien-

nent que par hazard ou plutôt par l'art de l'Ecrivain, & qui ſont toutes remarquables ou par la penſée, ou par l'expreſſion, ou par l'une & l'autre à la fois.

« Quiconque vit ſous les yeux de » la Renommée, a des juges inflexi» bles dans ceux qu'il force de s'oc» cuper de lui. Il ne doit pas s'atten» dre à faillir obſcurément ; & dès » qu'on prétend à la gloire, on aver» tit la cenſure. »

La Fontaine ſe ſépara d'une femme qui avoit de l'eſprit & de la beauté, mais qui lui ôtoit le premier des biens ; la paix domeſtique.

« On peut repouſſer la force par » la force, & combattre un ennemi. » Mais comment combattre ce qu'on » aime, & repouſſer la foibleſſe qui » vous tyranniſe en mettant la pitié » entre elle & vous ? »

En parlant des bienfaits de Madame de la Sabliere à l'égard de la Fontaine, l'Auteur fait une réflexion générale en faveur des femmes : « ce

» ſexe, dit-il, doit avoir plus de » bienfaiſance que le nôtre, puiſ- » qu'il eſt plus porté à la pitié, ou » du moins il doit rendre ſes bien- » faits plus aimables, puiſqu'il a » plus de délicateſſe. »

A propos de la modeſtie de la Fontaine : « la modeſtie, dit l'Auteur, n'eſt pas & ne peut pas être » l'ignorance de nos avantages, mais » l'attention à n'en affecter aucun ſur » autrui. »

Le plan de M. de la Harpe, qui n'eſt pas annoncé dans l'exorde, peut être parce qu'il étoit trop aiſé à ſentir pour avoir beſoin d'être annoncé, conſiſte à parler des Ouvrages de la Fontaine dans la première partie, & de ſa perſonne dans la ſeconde.

M. de Chamfort annonce ſon plan & il le remplit. Il diviſe ſon Diſcours en trois parties ; dans la première, il expoſe & caractériſe la morale de la Fontaine ; dans la ſeconde, il fait connoître ſon goût ; dans la

noisième, il montre l'accord de cette morale & de ce goût avec la simplicité des mœurs de la Fontaine; par-là il enchaîne ses trois parties & met de l'ensemble dans son Ouvrage. C'est la juste étendue, ce sont les belles proportions & les développemens heureux du Discours de M. de Chamfort, qui font surtout sentir que le plan de M. de la Harpe a quelque chose d'étroit, & son exécution quelque chose de sec.

Il déploye ce que M. de la Harpe ne fait que montrer ou même qu'indiquer; de grandes vues qui semblent quelquefois jettées au hazard chez M. de la Harpe, sont placées, enchaînées, mûries, justifiées chez M. de Chamfort. Le ton aimable & philosophique de ce dernier, n'est jamais ni trop oratoire pour le sujet, ni d'une simplicité réprouvée par le genre oratoire.

M. de la Harpe & M. de Chamfort comparent tous deux la Fontaine à *Moliere*, considérant le pre-

mier, auſſi bien que le ſecond, comme Poëte Dramatique & Peintre des Mœurs. Ce parallèle n'eſt, pour ainſi dire, qu'énoncé chez M. de la Harpe, le voici chez M. de Chamfort ; nous le louerons mieux en le citant qu'en le caractériſant.

« Doués tous les deux au plus haut » degré, du génie d'obſervation, gé» nie dirigé dans l'un par une raiſon » ſupérieure, guidé dans l'autre par » un inſtinct non moins précieux, ils » deſcendent dans le plus profond ſe» cret de nos travers & de nos foi» bleſſes ; mais chacun, ſelon la dou» ble différence de ſon genre & de » ſon caractère, les exprime dif» féremment. Le pinceau de Mo» lière doit être plus énergique & » plus ferme ; celui de la Fontaine » plus délicat & plus fin. L'un rend » les grands traits avec une force qui » le montre comme ſupérieur aux » nuances ; l'autre ſaiſit les nuances » avec une ſagacité qui ſuppoſe la » ſcience des grands traits. Le Poëte

» comique semble s'être plus attaché » aux ridicules, & a peint quelque- » fois les formes passagères de la so- » ciété. Le Fabuliste semble s'adres- » ser davantage aux vices, & a peint » une nature encore plus générale. Le » premier me fait plus rire de mon » voisin ; le second me ramène plus à » moi même. Celui ci me venge da- » vantage des sottises d'autrui ; ce- » lui-là, me fait mieux songer aux » miennes. L'un semble avoir vu les » ridicules comme un défaut de bien- » séance choquant pour la société ; » l'autre avoit vu les vices comme un » défaut de raison fâcheux pour nous- » mêmes. Après la lecture du pre- » mier, je crains l'opinion publique ; » après la lecture du second, je crains » ma conscience. Enfin, l'homme » corrigé par Moliere, cessant d'être » ridicule, pourroit demeurer vi- » cieux ; corrigé par la Fontaine, il » ne seroit plus ni vicieux ni ridicule ; » il seroit raisonnable & bon ; & » *nous nous* trouverions vertueux,

» comme la Fontaine étoit philoſo-
» phe, ſans nous en douter. »

Le tableau des mœurs de la Fontaine chez M. de Chamfort eſt d'une vérité touchante.

« Les yeux, dit il, s'arrêtent, & » repoſent avec délices ſur le ſpecta-» cle d'un homme qui, dans un » monde trompeur, ſoupçonneux, » agité de paſſions & d'intérêts di-» vers, marche avec l'abandon d'une » paiſible ſécurité, trouve ſa ſûreté » dans ſa confiance même, & s'ou-» vre un accès dans tous les cœurs, » ſans autre artifice que d'ouvrir le » ſien, d'en laiſſer échapper tous les » mouvemens, d'y laiſſer lire même » ſes foibleſſes, garans d'une aima-» ble indulgence pour les foibleſſes » d'autrui.... Il ſe croit parmi des » frères; ils vont le devenir en effet, » & la ſociété reprend les vertus de » l'âge d'or pour celui qui en a la » candeur & la bonne-foi. Il reçoit » des bienfaits; il en a le droit, car » *il rendroit* tout ſans croire s'être ac-

» quitté. Peut-être il eſt des ames » qu'une ſimplicité noble élève na- » turellement au-deſſus de la fierté ; » & ſans blâmer le Philoſophe, qui » écarte un bienfaiteur dans la crainte » de ſe donner un tyran.... N'eſt- » il pas plus beau peut être, n'eſt-il » pas du moins plus doux de voir » la Fontaine montrer à ſon ami ſes » beſoins comme ſes penſées, aban- » donner généreuſement à l'amitié le » droit précieux qu'elle réclame, & lui » rendre hommage pour le bien qu'il » reçoit d'elle ? Il aimoit ; c'étoit ſa » reconnoiſſance. »

M. de Chamfort & M. de la Harpe ſe ſont rencontrés ſur beaucoup d'articles ; ils ont ſouvent rapporté les mêmes traits ; leurs éloges ſont ſouvent tombés ſur les mêmes morceaux ; mais dans toutes ces occaſions ils ſont différens l'un de l'autre, & c'eſt preſque toujours M. de Chamfort qui a l'avantage. Ayant plus médité ſon ſujet, il eſt naturellement plus *riche & plus heureux* dans les détails.

Tous deux parlent du repentir
témoigna la Fontaine d'avoir fait
Contes ; mais M. de Chamfort
le seul qui, par une comparai
également noble & ingénieuse,
pelle à ce sujet le fameux tabl
dont le Prince de Condé Henri
les donna l'idée, ce tableau qui
présente le grand Condé arrach
de son histoire le récit des exp
que sa vertu condamnoit. Ces i
brillantes ne viennent qu'à ceux
ont pris la peine de voir dans un
jet tout ce qu'il contient.

Un autre avantage de M.
Chamfort, qui vient de la mê
cause, c'est que lorsqu'il cite
traits de son Auteur, ses citati
sont plus courtes, moins comm
nes, mieux choisies, mieux fond
dans son texte. M. de la Harpe
quelquefois pour citer ; il cite
morceaux trop connus ; M. de Cha
fort, au contraire, semble avoir
perçu à l'écart des beautés plus
cretes qui avoient échappé aux y

vulgaires, & qui ne paroiſſent céder en rien aux beautés les plus connues. Il leur donne encore un nouveau prix par la manière dont il les enchâſſe dans ſon Diſcours.

Enfin, quand on lit d'abord l'Ouvrage de M. de la Harpe, on le juge digne du Prix; on eſt étonné qu'il ne l'ait pas remporté: quand on lit celui de M. de Chamfort, on devient plus ſévère; il a tout ce qu'il faut pour déparer le premier.

Une défaite eſt pour le génie une ſource de ſuccès & de victoires, parce qu'elle l'anime au lieu de l'abattre, qu'elle redouble ſa vigilance & qu'elle l'engage à de nouveaux efforts. Triompher eſt l'état naturel de M. de la Harpe; il ſe releva l'année ſuivante (1775) par deux Prix remportés à-la-fois & en proſe & en vers à l'Académie Françoiſe; ce qui lui étoit encore arrivé en 1771. Il vainquit par l'Eloge de Catinat, un homme fait pour célébrer les héros *& pour juger leurs* exploits, qui joi-

gnoit à l'éloquence une connoiſſance approfondie de l'art des Catinat & des Turenne. Le Diſcours de M. de la Harpe, plus ſoutenu, plus oratoire, plus philoſophique, moins hiſtorique, dût être couronné par les Gens de Lettres ; celui de ſon rival fut peut-être plus agréable aux gens du métier. A ne le conſidérer même que comme Ouvrage d'éloquence, on y trouvoit deux morceaux ſupérieurs aux morceaux correſpondans de M. de la Harpe ; l'un étoit la deſcription du trophée érigé par les Soldats à Catinat pendant ſon ſommeil, l'autre, la peinture de ſa vie privée à S. Gratien. Mais le tableau de l'Europe, au moment où Catinat prend le commandement ; la comparaiſon de nos guerres avec celles des Anciens ; le parallèle contraſtant des caractères de Louvois & de Catinat ; le parallèle du même Catinat & de Feuquiéres, la peinture d'une armée & d'un Général au *moment d'une bataille*, & beaucoup

d'autres morceaux étoient chez M. de la Harpe des beautés que rien n'égaloit.

Ce troisième volume est terminé par le Discours de réception de M. de la Harpe à l'Académie Françoise, Discours dont le mérite est connu, & par un Ecrit qui a pour titre, *des Romans*. On pourroit disputer contre l'Auteur sur quelques-unes de ses opinions; on pourroit prendre contre lui, sur divers points, la défense de Richardson, de Marivaux, & celle même de quelques-uns de nos vieux Romans, car on peut souvent disputer en matière de goût. M. de la Harpe, en général, est sévère, parce qu'il a beaucoup de goût. La Fontaine a fait une Fable *contre ceux qui ont le goût difficile*; & j'ai vu des personnes regretter sincèrement le tems où leur goût n'étant point encore formé, tout les intéressoit, parce que tout étoit nouveau pour eux; comme les gens instruits par le commerce du monde à crain-

dre leurs semblables & à s'en défier; regrettent le tems où une heureuse inexpérience ne leur laissoit voir dans tous les hommes que des amis & des frères.

Le quatrième volume, sous le même titre général d'*Eloges academiques*, *Discours oratoires*, &c. offre d'abord un *Discours sur les malheurs de la guerre & les avantages de la paix*; ce Discours a remporté, en 1767, un Prix extraordinaire à l'Académie Françoise; la même année M. de la Harpe traita cette grande question: *combien le génie des grands Écrivains influe sur l'esprit de leur siècle.* En 1769, l'Académie Françoise ayant proposé l'Eloge de Molière, M. de la Harpe y envoya un petit écrit, ou plutôt un fragment, « dont le ton, la forme & le peu » d'étendue excluoit toute idée de » concours dans un sujet si vaste & » si profond. L'Auteur ne vouloit » que rendre hommage à-la-fois à la » mémoire de Molière & à l'Acadé-

» mie. » M. de Chamfort remporta le Prix : le fragment de M de la Harpe paroît ici sous le titre d'*Idées sur Molière.*

Un article du mot *Amour*, pris dans ses différentes acceptions; morceau composé dans la forme des articles de l'Encyclopédie; la traduction de la fameuse Lettre de Brutus à Cicéron, qui commence par ces mots: *Particulam litterarum tuarum, &c.* & de la Lettre du même Brutus à Atticus : *Scribis mihi mirari Ciceronem, &c.* un Précis historique sur M. de Voltaire & sur M. d'Alembert, sont suivis d'Ouvrages plus considérables, tels que le Traité de la Poésie Lyrique ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. L'Auteur fait ici, à l'égard des Poëtes Lyriques, ce qu'il avoit fait dans son premier volume à l'égard des Poëtes Tragiques; il les caractérise, les juge, en traduit des morceaux choisis, en relève les beautés & les défauts. Il traduit, & toujours en vers, (car il

prouve très-bien que c'eſt en vers qu'il faut traduire les Poëtes) il traduit un morceau de Pindare pour faire connoître la marche de ce Poëte. Il traduit auſſi les premières ſtrophes de l'Ode où Horace célèbre Pindare en ſtyle pindarique.

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c.

Il traduit du même Horace les Odes:

Ulla ſi juris tibi pejerati, &c.

&

Quis multâ gracilis te puer in roſâ, &c.

& l'Ode à la Fortune :

O Diva, gratum quæ regis Antium, &c.

jointe avec la précédente :

Parcus Deorum cultor & infrequens, &c.

L'Ode d'Horace à la Fortune, amène un parallèle de cette Ode avec

celle de Rousseau qui a le même titre, & ce parallèle en entraîne un plus général entre l'Ode, telle qu'elle étoit chez les Anciens, & telle qu'elle est chez les Modernes. L'Auteur fait de quelques Odes de Rousseau une critique qui a révolté tous ces admirateurs superstitieux qui ne distinguent rien, & qui croyent que tout est bon dans un Auteur réputé bon; il réfute quelques-uns de ces enthousiastes, & il a, comme toujours, pleinement raison contr'eux.

Suivent une Lettre de M. de Voltaire & une Réponse de M. de la Harpe, qui roulent moins sur l'Ode que sur l'abus des Journaux dans ces derniers tems, & sur l'horreur & la bassesse de certaines querelles littéraires.

Dans un Fragment sur les Historiens Latins, M. de la Harpe fait à leur égard ce qu'il a fait à l'égard des Poëtes Tragiques & Lyriques. Le Fragment sur les douze premiers Césars est une réfutation continuelle de

M. Linguet. Le premier Fragment eſt le Diſcours préliminaire de la Traduction de Suétone avec des changemens. Le ſecond, eſt comme un Extrait de Suétone même.

Le morceau qui ſuit, & qui a pour titre : *De notre Langue comparée aux Langues grecque & romaine, & de la Littérature ancienne & moderne*, eſt encore tiré en grande partie du Diſcours préliminaire de la Traduction de Suétone.

Il eſt ſuivi d'un morceau fort court, mais fort énergique & fort éloquent ſur Démoſthène ; d'un Eloge de le Kain, qui fut, pour ainſi dire, le Démoſthène de la Scène tragique, & par les obſtacles que la nature oppoſoit à ſon talent, & par le bonheur qu'il eut de les vaincre, & par le caractère même de ſon talent.

Enfin, un morceau ſur la Muſique théâtrale, grand ſujet de Diſcorde & de haine parmi nous ; & un Dialogue entre Alexandre & un

Solitaire du Caucaſe, où tout l'avantage eſt du côté de la Philoſophie, terminent ce quatrième volume.

Les deux derniers volumes, compris ſous le titre général de *Littérature & Critique*, contiennent un choix des articles inſérés autrefois par M. de la Harpe dans le Mercure & dans le Journal de Politique & de Littérature. Ces articles, monumens du goût le plus pur & le plus ſévère, ſont peut-être de tous les Ouvrages de M. de la Harpe, ceux qui ont fait le plus de plaiſir aux Lecteurs & le plus de chagrin aux Auteurs; je dis aux Auteurs même qui ſe ſont trouvés dans le cas d'une exception flatteuſe, mais qui pouvoient n'y pas toujours être.

Fuit intactis quoque cura
Conditione ſuper communi.
Cùm ſibi quiſque timet, quanquàm eſt intactus & odit.

Si l'on veut connoître la ſource de

tant de haînes & publiques & secrettes, la voilà :

Hinc illæ lacrymæ.

l'Auteur a pris pour devise :

Incorrupta fides nudaque veritas.

& il l'a remplie. Mais combien d'Auteurs ont pu lui dire :

Ménagez nous; vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

Souvenons-nous de ce beau vers d'Olympie:

Hélas! tous les Mortels ont besoin de clémence.

on peut dire de même:

Hélas! tous les Auteurs ont besoin d'indulgence.

& il n'en est point qui ne se dise tout bas :

Tua res agitur, paries cùm proximus ardet.

La

La critique de M. de la Harpe eſt preſque toujours juſte, fine, piquante, & ſouvent piquante dans tous les ſens. Malheur aux Auteurs ridicules qui tombent ſous ſa main; il a ſurtout l'art de peindre les ridicules littéraires & d'en rendre l'impreſſion durable; quelquefois il ne dédaigne pas de faire deſcendre la ſévérité de ſa critique juſqu'à des Ecrivains obſcurs, & deſquels on pourroit lui dire:

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Mais on pourroit élever ici une queſtion peut-être aſſez importante & pour la Morale ſociale & pour la Littérature. Eſt-il permis, eſt-il légitime de donner du ridicule à un Auteur qu'on critique? « La critique, » dit M. de Monteſquieu, pouvant être conſidérée comme une oſtentation de ſa ſupériorité ſur les autres, & ſon effet ordinaire étant

» de donner des momens délicieux » pour l'orgueil humain, ceux qui » s'y livrent, méritent bien toujours » de l'équité, mais rarement de l'in» dulgence.

» Et comme, de tous les genres » d'écrire, elle eſt celui dans lequel » il eſt plus difficile de montrer un » bon naturel; il faut avoir attention » à ne point augmenter par l'aigreur » des paroles la triſteſſe de la choſe. »

La règle ſur ce point ne doit-elle pas être de ne jamais écrire contre perſonne du ton dont les loix ordinaires de la politeſſe ne permettroient point de lui parler en face dans la ſociété?

« Il eſt plaiſant, dit M. de Vol» taire, dans une Lettre au P. Porée » en lui envoyant Œdipe, qu'il ſoit » permis de dire aux gens par écrit » ce qu'on n'oſeroit par leur dire en » face. »

Il n'eſt pas queſtion d'examiner ici juſqu'à quel point les circonſtances ont permis à M. de Voltaire d'être ſi-

dèle à ce principe. La règle : *faites ce qu'ils vous disent & ne faites pas ce qu'ils font*, est très-étendue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne paroît pas qu'il y ait de réplique à la phrase citée de M. de Voltaire.

On ne peut alléguer que la nécessité d'amuser le lecteur pour les intérêts mêmes du goût. Mais, 1°. une critique fine, juste, motivée, sans autre assaisonnement que la délicatesse du goût & l'évidence de la raison, ne porte-t'elle pas avec elle son agrément, & ne donne-t'elle pas à l'esprit une satisfaction qui ne peut qu'être affoiblie par les épigrammes & les sarcasmes ? Quand on veut citer un modèle de critique, on nomme *les sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid*, où il n'y a pas l'ombre d'une épigramme, & où la sévérité du style égale celle du goût. Scudery, au contraire, avoit tâché d'être plaisant & méchant.

2°. Est-il bien utile, bien prudent, est-il de la dignité des Lettres

de flatter & de nourrir la malignité des Lecteurs ? cette malignité du vulgaire de tous les états, eſt ſi voiſine de la ſottiſe, qu'on peut compter qu'elle ſera toujours très-indulgente pour les ſots, & qu'elle ſe tournera par préférence contre les Ecrivains célèbres. Cette malignité n'eſt que l'eſprit de l'Oſtraciſme & que la vengeance de la médiocrité qui cherche à ſe conſoler de l'aſcendant du génie.

Urit enim fulgore ſuo, &c.

On peut voir quels ont été, quels ſeront dans tous les tems les favoris du vulgaire en matière de critique : ce ſont les Gacons, les Deſfontaines,

Et nati natorum & qui naſcentur ab illis.

parce que ces gens-là déchirent les Fontenelle, les la Motte, les Voltaire, & ne louent que des inconnus. La ſupériorité de M. de la Harpe,

dans la Critique littéraire, n'eſt ſentie ou du moins avouée que par les Gens de Lettres & par ceux des gens du monde que la délicateſſe de leur goût & l'élévation de leur ame diſtinguent du commun des lecteurs. L'Auteur en dit lui-même la raiſon, c'eſt qu'on ne trouvera jamais dans ſes écrits ni un bon Ouvrage méconnu, ni un mauvais livre exalté. Or voilà juſtement ce qui déplaît au vulgaire. C'eſt aux dépens des hommes ſupérieurs qu'il veut qu'on le faſſe rire; il eſt alors très-indulgent & très-encourageant; il ſait gré même de l'intention. Ne nourriſſons donc point en lui cette diſpoſition vicieuſe qu'il tournera toujours contre ceux qui honorent les Lettres, & n'employons pas, même contre les mauvais Auteurs, cette arme du ridicule qu'il ne veut voir employée que contre les bons.

M. Greſſet avoit dit d'un ton un peu ſévère, en parlant des Satyres de Boileau :

Le Juvenal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire . . . .
Ce n'est point là que ma raison l'admire ;
Et Despréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les autels du poëtique Empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des Morts.

L'Abbé Desfontaines, qui ne vouloit pas que Boileau pût avoir eu tort d'avoir fait des satyres, répondoit : « Eh ! pourquoi ne se sont-ils » pas autrefois tenu cachés dans la » foule des vivans ? Pourquoi, nés » sans goût ou sans talent, ont-ils » voulu se distinguer & acquérir de » la gloire ? »

L'Abbé Desfontaines, en parlant ainſi, ne douroit point de la ſienne. Hélas! l'Abbé Desfontaines, ſort peu lu aujourd'hui, n'eſt guères diſtingué *de la foule des morts*, que par le malheur qu'il a *d'être enchaîné dans d'immortels accords* en pluſieurs endroits des Œuvres de M. de Voltaire. Les Desfontaines, les Colletets, les Cotins, les Pradons de ce ſiècle, & même quelques Ecrivains d'un ordre plus eſtimable, peuvent ſe plaindre auſſi d'être enchaînés pour jamais dans les deux volumes de Littérature & de Critique de M. de la Harpe.

M. de la Harpe, en pluſieurs endroits de ſes Œuvres, ſe plaint de ſes ennemis, comme tant de jeunes Auteurs ſe vantent de l'honneur d'en avoir. Abner dit à Joad :

Penſez-vous être Saint & juſte impunément?

On pourroit dire à M. de la Harpe : « Penſez-vous pouvoir impunément » écrire *avec tant de grace & d'élo-*

» quence & en proſe & en vers ? Pen-
» ſez-vous qu'on vous pardonne tant
» de ſuccès en tout genre ? Et qu'a-
» vez-vous fait pour vous les faire
» pardonner? Soyez juſte envers vous
» comme envers les autres ; vous en
» êtes digne. Avez-vous eu aſſez de
» reſpect ou de pitié pour l'amour-
» propre de vos rivaux ? Quoi ! non
» content de les accabler du poids de
» votre gloire, vous les percez encore
» des traits de votre critique ! »

Souffrirai-je à-la-fois ta gloire & tes injures!

Les Barmécides, Tragédie en cinq actes & en vers. Repréſentée pour la première fois par les Comédiens François le 11 Juillet 1778. Par M. *de la Harpe*, de l'Académie Françoiſe. A Paris, chez Piſſot, Libraire, quai des Auguſtins. 1778. *in*-8°. 75 pag. & les Préliminaires 16. Le Prix eſt de 30 ſ.

Nous ne pouvons dire qu'un mot des nouvelles productions de M. de la Harpe dont il nous reſte à parler. La Pièce des *Barmécides* a ſans doute, ou dans le ſujet, ou dans la manière dont il eſt traité, quelque défaut ſecret qui fait que l'intérêt languit de tems en tems. Par exemple, on n'en prend aucun à l'amour d'Amoraſſan & de Sémire; mais que Barmécide eſt beau! qu'Aaron eſt grand! Quel eſt le plus ſublime & le plus touchant ou de Barmécide, *lorſqu'il dit: Quand après*

vingt ans de haine j'eus conçu le deſſein de ſauver la vie à celui qui avoit été mon bourreau,

Mon ame reſpira du tourment de haïr . . . . .
Dans mes yeux deſſéchés je retrouvai des larmes.

ou d'Aaron, lorſqu'il dit :

Je pardonne à l'aſpect de mon fils égorgé :

Où trouve-t'on de plus belles ſcènes que la troiſième du ſecond acte, entre Amoraſſan & le Calife, & la dernière du troiſième acte entre Barmécide & Amoraſſan ? Ajoutez le mérite du ſtyle, mérite ordinaire chez M. de la Harpe, ſi rare partout ailleurs, & qui ſeul fait vivre les Ouvrages.

Les Muſes Rivales, en un acte & en vers libres, repréſentées pour la première fois par les Comédiens François, le premier Février 1779. Par M. *de la Harpe*, de l'Académie Françoiſe.

Diſcite juſtitiam moniti. VIRG.

A Paris, chez Piſſot, Libraire, quai des Auguſtins. 1779. *in*-8°. 31 pag.

Ne rappellons point les triſtes monumens de la haine à propos d'un monument heureux conſacré à la reconnoiſſance, à l'amitié, à la juſte admiration des talens; contentons-nous de dire qu'une légère imprudence ne pouvoit être plus noblement, plus pleinement, ni plus adroitement expiée, ni un reproche cruel détruit d'une manière plus brillante; que l'Epigraphe eſt juſte; que la Préface, tirée de M. de Voltaire, eſt un chef-d'œuvre d'application; que

l'idée des *Muſes Rivales* appartien
eſſentiellement au ſujet, & n'eſt pro
pre ni à M. de la Harpe ni à M. d
Chabanon, qui l'avoit employé
dans une *Apothéoſe de Voltaire a
Parnaſſe*, précédée de fort bon
*vers ſur Voltaire au moment de ſ
mort*; que tous les détails des *Muſe
Rivales* ſont charmans; tous les élo
ges vrais, bien placés, tous dans l
juſte meſure & dans le degré préci
des convenances; que jamais ſuccè
n'a été ni plus général, ni mieux mé
rité, ni plus flatteur par la réunio
de toutes les circonſtances; qu
l'Académie Françoiſe a remerci
l'Auteur d'avoir ſi bien exprimé le
ſentimens de tout le Corps pour l
grand Homme dont la gloire e
l'objet de cette Pièce.

M. de la Harpe avoit donné, il
a déjà quelques années, un Ouvrag
aſſez important dont nous avions né
gligé de rendre compte, peut-êtr
parce qu'il n'étoit pas entièrement

de lui. C'eſt une Traduction de la Luſiade du Camoëns. Feu M. d'Hermilly, Traducteur de Ferreras, qui ſavoit le portugais comme on ſait une langue étrangère, quand on ignore la ſienne, avoit traduit littéralement le Camoëns. M. de la Harpe a traduit cette Traduction en langage poëtique; & grace à lui ſeul, on peut enfin lire la Luſiade, & prendre une idée du génie du Camoëns.

Il prépare un bien plus grand Ouvrage, dont la philoſophie & les agrémens du ſtyle conſacreront l'utilité : c'eſt *l'hiſtoire générale des Voyages*, conſidérablement réduite, quoiqu'il n'en retranche rien d'eſſentiel & qu'il ſe borne à la purger des inutilités & des répétitions qui défigurent l'immenſe Ouvrage de l'Abbé Prevôt. Les nouveaux Voyages ſeront ajoutés à cette Collection & la completteront.

[*Extraits de M. Gaillard.*]

HISTOIRE générale de Hongrie, depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours ; par M. *de Say*, Censeur Royal, &c. A Paris, chez Demonville, Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin.

SECOND EXTRAIT.

IL est peu de nations qui aient montré dans la défense des places autant d'héroïsme que les Hongrois. Après la mort tragique de Martinusi, Isabelle reclama la couronne qu'elle avoit cédée à Ferdinand. Nouveaux troubles : nouveaux ravages des Turcs. Ils assiègent Agria ; les habitans font ensemble cette convention qui n'a point d'exemple : *Le mot de capitulation sera proscrit. Si quelqu'un ose le prononcer il sera puni de mort. Si l'ennemi envoie faire des propositions de paix, on ne répondra par des décharges d'artille-*

rie. Quand les vivres seront épuisés, nous nous mangerons les uns les autres, & les victimes seront tirées au sort. Les femmes seront occupées à réparer les murailles : elles pourront suivre leurs époux sur la bréche ou dans les sorties. Pour étouffer les conspirations dès leur naissance, on ne pourra s'assembler plus de trois ou quatre dans l'intérieur de la ville.

« Méhémet n'ignora pas cette réso-
» lution héroïque ; mais il se flata,
» qu'en opposant la barbarie au cou-
» rage, il pourroit triompher avant
» d'en venir à ces extrémités, il vou-
» lut jouer la clémence. Un Trom-
» pette demande à être introduit dans
» la ville ; on ne daigne pas lui ré-
» pondre. Il s'avance jusqu'aux pieds
» des murailles, & s'écrie, que, si
» l'on veut remettre la place entre les
» mains du Visir, les habitans seront
» traités comme les sujets les plus
» chéris de Soliman. Tandis qu'il
» parle, les assiégés, dans un morne
» silence, plantent quatre piques sur

» le rempart, & élèvent dessus u
» cercueil couvert d'un drap noir
» pour annoncer à Méhémet que le
» patrie sera leur tombeau. Le Tron
» pette ne rapporta à son Génér
» que cette réponse éloquente & re
» rible. » Après de pareils préliminaires, il est inutile de dire que l
Turcs furent contraints de lever l
siége.

Isabelle mourut peu de tems apr
Jean Sigismond son fils lutta long
tems & contre Ferdinand, & cont
Maximilien son fils. Soliman, pro
tecteur intéressé, embrasse la défen
du transilvain ; il entra en Hongrie
investit Sigeth, & mourut d'un acc
de colère contre ses Officiers qu'
accusoit de la lenteur du siége. L
Comte de Serin qui avoit defend
cette place avec autant de génie qu
de bravoure, ouvrit les portes, no
pour la rendre, mais pour aller che
cher la mort au milieu des Ture
Avant de sortir, il se fit revêtir d
les habits les plus magnifiques. O

lui en demanda la raiſon : *il faut ſe parer*, dit-il, *pour un jour de fête.* Il mit enſuite dans ſes poches tout l'argent qui lui étoit reſté. *Ce ſera*, dit-il, *la récompenſe de celui qui me rendra les honneurs de la ſépulture.* Après avoir embraſſé tous ſes ſoldats, il courut gaîment à la mort, & ne la reçut qu'après l'avoir vengée.

Jean Sigiſmond fut contraint de céder ſa couronne à Maximilien, & mourut. « Elevé au ſein de l'infortune, dit M. de Sacy, ce Prince » avoit le cœur plus formé que l'eſprit. Le Cardinal George l'avoit » laiſſé languir dans une ignorance » profonde du gouvernement, afin » de gouverner ſous le nom de ſon » élève, ſi celui-ci parvenoit un jour » au thrône ; & ſa mère qui déſeſpéroit de l'y replacer, avoit moins » cherché à en faire un homme illuſtre qu'un homme eſtimable. »

L'humeur indépendante des Hongrois ſe réveilla ſous le règne de Rodolphe. *Les querelles* de Religion

accrurent les maux de la patrie ; le
Turcs, attentifs à profiter des divi
sions de leur voisins, vinrent encor
ravager ce royaume sous prétexte d
le défendre ; & les Hongrois eurent
à combattre à-la-fois le despotism
des Autrichiens, l'ambition des Mu
sulmans. & leur propre fanatisme
C'est encore sous ce règne qu'on voi
en Transilvanie une suite de révolu
tions causées par l'humeur incon
tante de Sigismond Battori, qui ab
diquoit, réclamoit, quittoit de nou
nouveau, & redemandoit encore s
Principauté. M. de Sacy peint ainsi
l'exil volontaire de ce Prince. « Re
» tiré dans le Silésie, il y trouva l'en
» nui. Ce calme philosophique dont
» il s'étoit fait à lui-même une peint
» ture enchantereſſe, ne lui offri
» que l'insipide uniformité d'une vi
» inactive dans le palais de Ratibor
» entouré d'un peuple fidelle, au mi
» lieu des plaisirs d'une cour aimabl
» & paisible, sans affaires au-dedans
» sans allarmes au-dehors, couch

» dans les bras de la molleſſe, tandis
» que tout, dans un profond ſilence,
» reſpectoit ſon repos, il regrettoit
» le tumulte des camps, & cette
» tente ouverte aux injures de l'air;
» & cette couche ſans aprêt qu'il
» trouvoit ſi douce après la victoire;
» ſon orgeuil gémiſſoit de n'avoir
» plus d'ordre à donner. Son cou-
» rage s'indignoit de n'avoir plus de
» dangers à courir. Le titre de Duc
» qu'il avoit acquis ne ſervoit qu'à
» lui rappeller celui de Prince qu'il
» avoit perdu. Chaque fois qu'on
» lui parloit des combats que ſe li-
» vroient les Chrétiens & les Turcs,
» ſes yeux s'allumoient; il regardoit
» ſes armes en ſoupirant, & ſembloit
» envier le ſort des vainqueurs, ce-
» lui même des vaincus, puiſqu'en-
» fin ils avoient eu le plaiſir de com-
» battre. »

L'Archiduc Mathias enleva la couronne de Hongrie à Rodolphe; la Diette lui impoſa des conditions qui furent dans la ſuite des ſources

de discordes. Ferdinand II essaya, mais envain, de rétablir le pouvoir Autrichien, ébranlé par les révoltes de la nation. Malheureux dans la guerre, mal-adroit dans les négociations, trop fier pour se faire aimer, trop foible pour se faire craindre, il fut plus occupé à combattre les Hongrois qu'à les gouverner. Ferdinand III auroit peut être dompté les Hongrois, s'il n'en eût confié le soin à des Généraux jaloux les uns des autres, & s'il ne s'en fût reposé que sur lui-même; Ferdinand IV eut la foiblesse de conclure avec les rebelles un traité désavantageux, & la foiblesse plus honteuse de le violer. Enfin commence le règne de Léopold, vaste tableau des plus grandes revolutions, où les héros se succèdent dans l'un & l'autre parti, où la Politique la plus profonde est aux prises avec l'enthousiasme républicain; c'est un Nicolas de Serin qui fut assez grand pour mériter d'avoir Montécuculli au nombre de ses

Envieux ; c'eſt ce Montécuculli qui écraſe les forces Ottomanes ſur les bords du Raab ; c'eſt un de Souches qui court de triomphes en triomphes ; un Emeric Tekeli qui prend le titre de Roi, & le juſtifie par des victoires ; un Sobieski par qui Vienne eſt délivrée ; enfin un Rogotsky, un Berchéni, qui auroient affranchi la Hongrie du joug Autrichien, s'ils avoient ſçu défendre leurs cœurs du poiſon de la jalouſie. Ragotsky alla mourir ſur les bords de la Marmora. M. de Sacy parle ainſi du loiſir des derniers jours de ce Prince dans le château de Rodoſto. « Là il oublioit » ſes grandeurs, & ne regrettoit que » ſa patrie : Chrétien au milieu des » Turcs, Philoſophe au milieu des » barbares, ſa vertu fit reſpecter ſon » indigence. Les premières années » de ſa vie avoient été glorieuſes, » mais agitées. Les dernières fu- » rent heureuſes, mais obſcures. Ce » Prince eſt preſque le ſeul Chef de » parti à qui l'intérêt général n'ait

» pas servi de prétexte pour soutenir » des intérêts particuliers. Son zèle » pour la Religion Catholique ne ressembloit n'y à ce fanatisme aveugle, qui croit servir Dieu en égorgeant les hommes, ni à cette politique sacrilége qui couvre l'ambition du masque de la piété .... » Son courage étoit à l'épreuve des » revers; sa modestie étoit à l'épreuve » des prospérités. Il avoit refusé des » couronnes, pour ne s'occuper que » du soin de venger sa patrie, & » aimoit mieux être Citoyen à Pres» bourg, que Roi à Varsovie .... Il » fut le Gustave de la Hongrie; per» sécuté, proscrit, brave, comme le » héros suédois, il ne fut pas heureux » comme lui. »

La couronne de Pologne lui fut offerte par deux célèbres rivaux, Charles XII & Pierre I. Il répondit au premier : « J'ai entrepris cette guerre » pour délivrer ma patrie .... & non » pour conquérir une couronne étran» gère ... Charles XII est assez grand

» pour approuver mon refus, & » peut-être pour en être jaloux. Il » sçait dédaigner les couronnes, » comme il sçait les conquérir; & » s'il en faisoit tant d'estime, il ne » les donneroit pas... Qu'il vange » plutôt la Hongrie, comme il a » vengé la Pologne; que sa bienfai» sance, au lieu de rassembler tous » ses présens sur un, s'étende sur » tout un peuple, & qu'au plaisir de » faire un Roi il préfère celui de » faire des milliers d'heureux. » Il répondit au second; *que c'étoit aux Polonois à se choisir un maître, non au Czar à leur en donner un; qu'ayant pris les armes pour rétablir la Hongrie la liberté des élections, il ne devoit pas souffrir que, pour la couronner, on gênât en Pologne cette liberté qui lui sembloit préférable à la couronne même.*

Léopold avoit fait reconnoître en Hongrie la puissance *absolue*. La couronne avoit été déclarée héréditaire. Il y eut peu de soulevemens sous des

seph & Charles VI ; & lorsque l'auguste Marie-Thérese se vit attaquée par les puissances les plus formidables de l'Europe, elle trouva des défenseurs dans ces antiques ennemis de sa maison, & les dompta mieux par ses bienfaits, que Léopold par les horreurs du célèbre *Theatre d'Esperies*, qu'on reprochera toujours à sa mémoire, comme on reproche à celle de Charles IX, le Massacre de la *Saint-Barthelemi*.

Le second volume de l'histoire de Hongrie est suivi comme le premier de Notes qui offrent des lumières sur l'origine des villes, des coutumes ; sur les mœurs des anciens Hongrois. On y trouve aussi quelques anecdotes intéressantes. Telle est par exemple, celle-ci. « A la bataille de Salankemen dans le fort de la mêlée, » un Janissaire laisse tomber son turban : un Soldat allemand le ramasse : le Janissaire veut le lui arracher ; mais l'Allemand le lui rend » généreusement en lui disant : *ami*, » *voilà*

» *voilà ton turban : tu te bats pour le* » *Sultan que tu ne connois pas ; je* » *sers Léopold que je ne connois pas* » *davantage : tu es soldat, je le suis* » *aussi : nous devons nous traiter en* » *frères.* Le Janissaire prend d'une » main son turban, de l'autre pré- » sente son mousquet à son ennemi : » *accepte cette arme*, lui dit il, *puis-* » *que nous sommes frères je n'en ai* » *plus besoin.* »

Dans une de ses Notes, M. de Sacy relève un erreur accréditée & par le recit de l'estimable Auteur des Annales de Marie-Thérèse, & par un autre Ecrivain beaucoup plus célèbre. Il est étonnant qu'on se soit trompé sur un fait aussi récent. L'Auteur des Annales prétend que Marie-Thérèse, cédant aux instances de Hongrois prononça l'ancien serment que ses ayeux avoient aboli, & qui avoit été prescrit par le décret d'Andrell, art. XXXI. *Quòd si vero nos vel aliqui successorum nostrorum,*

aliquo unquam tempore huic dispositioni contraire unquam voluerint, liberam habeant, harum authoritate, sine ulla notâ infidelitatis, tam Episcopi quam alii Jobagiones aut nobiles regni, universi & singuli, præsentes, futuri posterique, resistendi & contradicendi nobis & nostris successoribus in perpetuum, facultatem. M. de Sacy réfute cette assertion en citant le serment prononcé par Marie-Thérèse à son sacre. Elle se soumet à tous les devoirs qu'André II impose à tous les successeurs, rétablit tous les priviléges que ce Prince accorde à la nation, *exclusâ tamen & semotâ art. XXXI, ejusdem decreti clausulâ incipiente,* Quòd si vero nos, *&c. usque ad verba* in perpetuum, *&c.*

Cette production intéressante par son objet, par la manière dont il y est envisagé, suivi & présenté, comme par le ton d'une critique sage & éclairée qui y règne, nous paroît digne de l'attention & de l'accueil

du Public; & ne peut qu'accroître la réputation que déjà l'Auteur s'eſt juſtement acquiſe dans la Littérature.

[*Extrait de M. Dupuy.*]

L'EZOUR-VEDAM, ou ancien Commentaire du Vedam; contenant l'expoſition des Opinions religieuſes & philoſophiques des Indiens; traduit du ſamſcretan par un Brahme; revu & publié avec des Obſervations préliminaires, des Notes & des Eclairciſſemens. Yverdon, dans l'Imprimerie de M. de Felice. 1778. 2 vol. *in*-12. Le premier, de 332 pages, le ſecond de 264; & ſe trouve à Paris, chez Debure l'aîné, quai des Auguſtins.

PREMIER EXTRAIT.

MALGRÉ les grandes liaiſons que nous avons avec les Indiens, nous ne ſommes encore inſtruits que très-imparfaitement de la

Religion de ces Peuples. Les Voyageurs plus commerçans que philosophes nous en donnent des notions qui sont peu exactes. Il falloit puiser dans les livres canoniques de l'Inde; mais les Indiens n'étant pas communicatifs, nous avons été obligés de nous en rapporter ou à ce que nous avons seulement apperçu, ou au simple recit des gens du pays, qui souvent en imposent. Cependant il faut distinguer parmi les écrits qui ont paru en ce genre, l'Ouvrage d'Abraham Roger qui demeuroit à Paliacate, & qui a reçu d'un Brahme des détails précieux sur la Religion populaire de l'Inde. Les Missionnaires nous ont aussi donné quelque lumières sur ce sujet. Malgré ces foibles connoissances on est tellement prévenu en Europe en faveur des Indiens, qu'on ne cesse de nous vanter leur sagesse & l'antiquité de leurs livres canoniques, quoique personne ne les connoisse. Il n'y auroit qu'une traduction de ces Ouvrages qui pourroit détruire ce

préjugé, & certainement elle le détruiroit. C'eſt à quoi les Miſſionnaires auroient dû s'occuper. Voici celle d'un livre intitulé, *Ezour-vedam*, faite dans l'Inde par un Brahme de Benarés, Correſpondant de notre Compagnie. Elle a été apportée en France en 1759, par M. de Modave, & remiſe par lui à M. de Voltaire qui a cru devoir en faire préſent, en 1761, à la bibliothèque du Roi. Il y manquoit quelques Chapitres, mais à la faveur d'une autre exemplaire apporté de l'Inde par une voie différente, on a pu ſuppléer à ce qui ne ſe trouvoit pas dans le premier manuſcrit. M. le Baron de Sainte Croix, connu par ſon excellent Traité intitulé, *Examen critique des anciens Hiſtoriens d'Alexandre le Grand*, Ouvrage rempli de recherches profondes, guidées par la critique la plus ſage, a cru devoir faire imprimer cette traduction de l'Ezour-vedam; mais pour la donner avec plus d'exactitude, & comme il ne pou-

voit avoir recours aux originaux faute d'entendre la langue, il s'eſt borné à comparer entr'eux ces différens manuſcrits, & y a joint des notes qui ont pour objet de montrer la conformité de la Mythologie qu'on y apperçoit avec la doctrine populaire des Indiens modernes, de diſcuter & d'éclaircir quelques articles particuliers. Il a ſurtout fait uſage d'une autre traduction manuſcrite d'un Livre intitulé, *Baga-vadam*, qui eſt dans le cabinet de M. Bertin, & que peut-être il n'auroit pas été inutile de joindre à cette édition. Ces Ouvrages ſerviroient à nous donner une idée plus juſte de la prétendue ſageſſe des Indiens ; on en pourra juger cependant par l'Ezour-vedam ; mais l'abondance des témoignages ne ſeroit pas inutile à cet égard. Les obſervations préliminaires de M. de Sainte Croix ſont deſtinées à éclaircir l'origine de la Religion indienne & à en ſuivre les progrès & les viciſſitudes dans toute l'Aſie, autant, dit-il, que le

défaut de monumens peut le permettre, & il faut avouer qu'ils nous manquent. Ces observations servent d'introduction naturelle à cet Ouvrage original, le premier qu'on ait publié sur les dogmes religieux & philosophiques des Indiens. A la fin de cet Ezour-vedam, l'Editeur y a placé quelque détails concernant les livres sacrés de ces peuples & un examen impartial du livre qu'il publie. Nous allons d'abord donner une idée des observations préliminaires.

M. le Baron de Sainte Croix pense que les Indiens, quoiqu'assez éloignés de l'Egypte, ont eu connoissance de la Religion de cette contrée & que vers la fin du 16e. siècle av. J. C. un grand nombre d'Egyptiens passèrent dans l'Inde. L'Auteur se borne à indiquer ce fait d'après Joseph, sans en rapporter le texte qui cependant est trop important pour n'être pas placé au bas de la page; il joint ensuite differens traits de conformité entre la doctrine de ces peuples; mais il

ne les donne que comme un supplément à ce qui a été dit par les autres Sçavans qui ont eu la même idée ; & en effet ces rapports seuls ne nous paroissent pas une preuve suffisante du sentiment que l'Auteur veut établir. Il est bien vraisemblable que les Egyptiens ont porté leur doctrine dans l'Inde ; mais il est difficile d'en indiquer l'époque. Le commerce est encore plus vraisemblable entre les Indiens & les Perses ; le sçavant Auteur trouve beaucoup de rapport entre la doctrine indienne & celle des peuples de l'Ariane, une des provinces de Perse, & c'est de-là & des contrées voisines qu'il fait sortir les Samanéens philosophes de l'Inde ; mais distingués des Brahmes. Avant l'arrivée des Samanéens, ces Brahmes, dit-il, étoient regardés comme les seuls oracles de ce pays : membres d'une même famille ; ils se distinguèrent par leur genre de vie & par leurs systêmes, des Samanéens qui étoient choisis indifféremment

dans toutes les tribus; les Brahmes étoient plus du coté du Gange, & les Samanéens plus vers l'Indus. Il réſulte de-là que les Samanéens n'ont fait que porter leur doctrine chez les Indiens qui en avoient également une; ce qui ne s'accorde pas avec ce que diſent les Brahmes eux-mêmes, qui aſſurent avoir reçu toutes leurs ſciences des Samanéens; & il eſt peut-être difficile d'établir que les Brahmes, avant l'arrivée des Samanéens, fuſſent les Docteurs de la Religion indienne.

Quoi qu'il en ſoit, Budda eſt le fondateur de la doctrine des Samanéens, qui ſe répandit dans toute l'Inde, en Tartarie, à la Chine, &c. M. le B. de Sainte Croix croit qu'elle ne pénétra dans le Thibet que vers le 8e. ſiècle de l'Ere chrétienne, & qu'elle y ſuccéda au Scythiſme ou à l'ancienne Religion de Zamolxis. Ce perſonnage s'étoit fait déclarer grand Prêtre; après lui, il s'eſt toujours trouvé quelque homme de ſon

caractère qui a suivi son exemple ; & les grands Lamas, dit l'Auteur, sont ses successeurs, parce que les Thibétans, en admettant la Religion indienne, ont toujours conservé ce grand Prêtre, avec la seule différence, qu'au lieu de le faire passer pour l'image vivante de l'ancienne Divinité des Scythes, ils le regardèrent comme représentant sur la terre la personne de Budda. Nous adopterions volontiers cette conjecture, si des témoignages positifs ne nous obligeoient d'embrasser un autre sentiment : il est constant que dès le premier siecle de l'Ere chrétienne, les Thibétans, sans loix & sans religion, reçurent de l'Inde & des loix & la religion ; depuis ce tems ils ne cessèrent de voyager dans l'Inde, d'où ils apportoient continuellement dans leur pays des livres indiens qu'ils traduisoient en Thibétan, & il y avoit dans l'Inde une espèce de grand Pontife ; mais lorsque les Mahométans eurent pénétré dans le nord de

te pays; qu'ils eurent détruit un grand nombre de temples, & qu'ils se furent établis dans ces contrées, les communications, en quelque façon, interrompues, & les voyages de devotion dans l'Inde rendus plus difficiles, déterminèrent les Thibétans à établir chez eux un grand Pontife: voilà le grand Lama qui est devenu le Chef de cette Religion, pour tous les pays qui ne sont pas de l'Inde.

L'Auteur pense que les Samanéens ne se déterminèrent vraisemblablement à franchir les montagnes qui séparent des Indes l'Asie septentrionale que pour se soustraire aux persécutions des Brahmes; mais l'établissement de la religion indienne dans le nord a de beaucoup précédé ces persécutions. Les Samanéens, à la vérité, furent entièrement détruits dans l'Inde; M. le B. de Sainte Croix observe qu'on détruisit plutôt leur nom que leur doctrine, puisque malgré les efforts des Brahmes & l'hor-

reur qu'ils ont voulu inspirer pour les Bauduistes ou Samaneens, plusieurs livres de ces Philosophes sont encore conservés avec respect à la côte de Malabar, & que plusieurs ordres de Brahmes ont adopté la manière de vivre de ces Samanéens, & professent ouvertement la plupart de leurs dogmes.

Ce Budda, fondateur des Samanéens, étoit né vers l'an 683 avant J. C. époque, dit M. de Sainte Croix, qui a précédé de 38 ans la captivité & la dispersion des dix tribus; d'où il conclut que les Juifs ont également dû pénétrer alors dans l'Inde & y porter plusieurs de leurs idées. Suivant quelques-uns, on trouve dans le Vedam que la religion Juive n'est qu'une hérésie de celle qui est enseignée dans ce livre; absurdité, dit l'Auteur, qui est un aveu que les Indiens ont eu connoissance de très-bonne heure des livres des Juifs; & en effet, on voit qu'ils ont défiguré plusieurs traits de l'Ecriture,

Quant aux Grecs on ne peut nier que depuis Alexandre, ils n'ayent pénétré dans ces contrées; il en eſt de même des Romains, M. de Sainte Croix en donne ſuffiſamment des preuves, & ces liaiſons lui paroiſſent avoir encore fourni aux Indiens quelques idées relatives à leur religion. On doit dire la même choſe des chrétiens qui ſe ſont établis dans l'Inde. L'Auteur cite quelques traits qui ſemblent pris du Chriſtianiſme ou des premiers Héréſiarques chrétiens. Ainſi, ſuivant M. de Sainte Croix, les Indiens ont emprunté de toutes ces nations, ou des dogmes, ou des traits qui actuellement ſont partie de leur religion. Nous ſommes perſuadés, après avoir examiné avec attention tout ce que nous pouvons connoître de l'Inde, que ce ſentiment n'eſt pas deſtitué de vraiſemblance. Les Indiens ſont naturellement ſuperſtitieux à l'excès, & ils nous paroiſſent avoir pris des différens peuples qui alloient commerce

cer chez eux, la plupart de leurs sciences & même de leurs fables ; ils ont adopté jusqu'à des mots de leurs langues, & ils paroissent avoir profité plus qu'on ne pense du commerce des étrangers ; mais leur sagesse & leur philosophie ont été portées jusqu'au ridicule, & toujours accompagnées de la superstition ; ils se plaisent à donner à des Ouvrages nouveaux l'antiquité la plus reculée, & en Europe on a bien voulu les en croire sur leur parole.

Mais revenons à l'Ouvrage qui nous occupe. La religion indienne, dit l'Auteur, se ressentit du joug étranger, & s'altéra ; les Brahmes n'ont plus aujourd'hui les vertus ni la science de leur ancêtres, & à peine entendent-ils leurs livres. Ces premiers livres des Samanéens ont été écrits en samscretan, & ceux qui contiennent les loix & la religion sont appellés *Vedam*. On a fait dans la suite des supplémens ; de même on les a abrégés, & M. de Sainte

Croix eſt tenté de croire qu'il n'en exiſte plus que des extraits, ou des parties altérées. Ces Vedam ou Vedes ont été remis par Dieu même à Brama : Viaſſen fils de Brama les écrivit & les partagea en quatre livres, qui ſont, *Rick-vedam*, *Chama-vedam*, *Zozour-vedam* & *Adorbo-vedam*. Qu'il nous ſoit permis d'ajouter ici une remarque ſur ces différens noms; dans le Baga-vadam que nous avons également conſulté, ils ſont nommés *Roukou vedam*, *Yeſrou-vedam*, *Sama vedam* & *Adarvana-vedam*: d'autres les nomment *Rug-beda*, *Scham-beda*, *Judgerbeda* & *Obatarba-beda*. Toutes ces différentes prononciations viennent de ce que ceux des Indiens, d'après leſquels nous avons écrit ces noms, étoient de différentes provinces où il y avoit des langages différens. Abraham Roger les nomme *Rogo-vedam*, *Iſſour-vedam*, *Sama-vedam* & *Atervana-vedam*. Celui qu'on nomme *Iſſour-vedam* & même *Epour-vedam*, ſemblera peut-

être devoir être le même que celui que les autres nomment *Zojour* ou *Yefrou* ou *Judger*; d'autant plus qu'on dit qu'il a été enseigné par Viaſſen à Soumanden. M. de Sainte Croix n'a pas remarqué que ce Viaſſen eſt le même que Biache qui, dans l'Ezour-vedam dont il publie la traduction, eſt celui qui expoſe ſa doctrine à Schumonacodom, et que Soumanden qui la réfute. Il tembleroit devoir réunir de là que l'Ezour-vedam ſeroit un des Vedes dans lequel on réfuteroit la doctrine corrompue de Biache ou Viaſſen; mais il faudroit d'autres preuves, ou plutôt les originaux même, pour décider une queſtion de cette eſpèce.

M. de Sainte Croix donne une idée de ces quatre Vedes, d'après celui qui en eſt dit dans les Relations & les Memoires de l'Inde; il parle également des Pouranams, livres de religion, mais d'un ordre inférieur. Il remarque que quelques Brahmes ne reconnoiſſent point l'autorité des Ve-

des, comme d'autres ne veulent pas recevoir ces Pouranams. Le Baga-vadam dont nous avons parlé eſt un de ces Pouranams, & nous regrettons que M. de Sainte Croix ne l'ait pas fait imprimer à la ſuite de cet Ouvrage. Ce livre contient également la doctrine des Indiens ſur la Divinité, la béatitude, la vie contemplative, l'hiſtoire de la création, de la conſervation & de la deſtruction de l'univers, l'origine des Dieux ſubalternes, des hommes, des géans, &c. L'Auteur y condamne l'idolâtrie. « Le véritable ſacrifice, dit-il, » eſt celui de l'eſprit & du cœur. Les » ignorans adreſſent leurs vœux aux » idoles, façonnées par les mains des » hommes; le ſage adore Dieu en eſ- » prit.... Cet être ſuprême, par ſa » nature, eſt exempt de toutes les » viciſſitudes humaines: il ſe con- » noit lui ſeul: il eſt incompréhenſible » à tous les autres. Les Docteurs qui » diſputent entr'eux ſur ſon eſſence » ne ſavent ce qu'ils diſent.... Ce

» Dieu eſt ſi grand qu'on ne ſçauroit » s'en former une juſte idée ; auſſi eſt- » il appellé l'ineffable, l'infini, l'in- » compréhenſible. » Comment, dit M. de Sainte Croix, peut-on concilier ces penſées ſur la Divinité avec le ſyſtême de l'ame du monde & le matérialiſme qu'on apperçoit ſans ceſſe dans cet Ouvrage ? Nous ajoutons, comment les concilier avec une foule de fables les plus ridicules, les plus groſſières & les plus abſurdes qui rempliſſent cet Ouvrage ; nous ne pouvons les attribuer qu'au caractère ſuperſtitieux à l'excès de ces Indiens. On verra que l'Ezourvedam eſt de même & nous en avons eu entre les mains quelques autres qui ſont l'objet de la vénération, non pas des peuples, mais des philoſophes depuis bien des ſiècles, puiſqu'ils nous ſont connus depuis le 3e. ſiècle de l'Ere chrétienne, qui ſont également remplis de grandes & belles idées noyées dans les mêmes abſurdités.

M. de Sainte Croix examine ensuite de quel tems peuvent être les Vedes & les Pouranams, & il pense que ceux-ci n'ont été publiés que vers le commencement du quinzième siècle de l'Ere chrétienne, & que les Vedes n'auront vu le jour que 1000 ans après J. C. Il se fonde sur l'opinion des Brahmes qui assurent que l'Adorbo-vedam a précédé seulement de 500 ans les Pouranams. Quoique nous soyons persuadés que les Livres Indiens ne sont pas aussi anciens qu'on le veut en Europe, nous sommes certains qu'ils le sont cependant beaucoup plus que M. de Sainte Croix ne les fait ici, il peut y avoir des Pouranams qui ne soient que du 15e siècle de l'Ere chrétienne; mais il y en a certainement qui doivent être de beaucoup antérieurs à cette époque.

Après les Pouranams, viennent les *Schasters* ou *Schasta*, livres dont on vante en Europe beaucoup l'antiquité, mais qui ne sont que des

explications des Vedes, & qui par conſéquent doivent être poſtérieurs à ces livres. Si on peut en juger par les extraits que nous en avons dit, M. de Ste. Croix, nous penſerons que chaque Auteur de ces Schaſters paroît avoir eu deſſein de rendre l'indianiſme raiſonnable, de perſuader que toutes les fables ſont des alliégories philoſophiques, enfin d'expoſer plutôt les ſyſtêmes de ſa ſecte que la doctrine des anciens livres. En effet, ces Indiens ſont partagés en une infinité de ſectes; M. de Sainte Croix en indique ici quelques-unes, & penſe que c'eſt un de ceux qui portent le nom de Gnanigeuls, qui eſt l'Auteur de l'Ezour-vedam. Il réfute M. de Voltaire qui a cru que ce livre devoit être plus ancien que le ſiècle d'Alexandre le Grand; qui veut que le culte indien ait pénétré à la Chine du tems de Confucius; mais nous ne croyons pas devoir ſuivre l'Auteur dans la refutation de ces conjectures avancées trop légèrement, & qui *tiennent* à un ſyſtême, à la faveur du-

quel on donne aux Indiens une antiquité trop reculée, une sagesse supérieure à celle des autres hommes; dont on veut qu'ils aient été les instituteurs. On pourra juger de la science & de la philosophie de ces peuples, par les absurdités qu'on rencontrera dans l'Ezour-vedam, par celles qui sont dans le Bata-vadam, & par celles qui sont répandues dans les écrits de nos voyageurs qui s'accordent avec celles qui sont dans ces Ouvrages. On en jugeroit encore davantage par une suite de livres indiens, composés successivement depuis 15 cens ans, qui ne se démentent pas & où l'on trouve les plus belles idées sur la Divinité, étouffées comme nous l'avons déjà remarqué par les fables les plus absurdes, & les pratiques les plus extraordinaires & les plus ridicules que nous retrouvons à-present, & qui existoient autrefois. Dans un second extrait nous donnerons une idée de l'Ezour-vedam.

[*Extrait de M. de Guignes.*]

MEMOIRE dans lequel on examine les fondemens de l'ancienne Hiſtoire chinoiſe, & l'on fait voir que les Miſſionnaires ſe ſont appuyés ſur divers Paſſages corrompus d'Auteurs chinois pour établir l'ancienneté de la Nation (1). Par M. *de Guignes*, de l'Académie des Inſcriptions.

DANS un premier Mémoire je me ſuis attaché à examiner quelques points de l'ancienne hiſtoire chinoiſe, pour faire voir combien cette hiſtoire étoit incertaine. Comme pluſieurs Miſſionnaires ont eſſayé depuis de répondre aux objections que j'ai faites, j'ai cru de-

(1) Ce Mémoire a été lu tel que nous le donnons ici, à la Séance publique de Pâques, ou le 13 Avril dernier. Il n'eſt que l'extrait d'un Mémoire beaucoup plus étendu, qui a été lu dans les Séances particulières.

... preu-
... s employées pour éta-
i chronologie chinoiſe : 1°.
es écrits des Miſſionnaires :
ins les annales même de la
Les Miſſionnaires, trop pré-
en faveur de ces annales, ont
is leurs efforts pour nous inſ-
urs préjugés ; mais ils paroiſ-
oir eu recours à des moyens
ritique ne permet pas d'em-
Je me borne dans ce Précis
er quelques-uns, afin que
ſe juger s'ils ſont ſolides.
ès la traduction que le P.
donnée des Ouvrages de
s & de ceux de *Meng-tſe*,
imprimés à Pra...

ce passage, qui paroît en effet nous fournir une preuve sans réplique. *Mengt-tse*, Auteur classique, qui vivoit vers l'an 320 avant J. C., rapporte, dit-on, que plusieurs milliers d'années auparavant, on avoit institué le calendrier au solstice d'hiver, à une nouvelle lune, à un premier jour du cycle chinois; & quand par le calcul, comme l'a fait M. Freret, on parvient à établir que ces trois circonstances se trouvent réunies le 11 de Janvier, 2450 av. J. C. sous le règne de *Hoang ti*, qui, suivant les Chinois, institua un calendrier; il en faut conclure que, dès le règne de ce Prince, l'astronomie chinoise avoit déjà acquis une sorte de perfection, & que l'on faisoit des observations astronomiques : cela seul, ajoute M. Freret, seroit peut être suffisant pour établir la certitude de la chronologie chinoise; & il le croit en effet, comme on peut le voir dans le cours de son Mémoire. Ce passage est trop important

portant pour que je ne transcrive pas ici la traduction françoise que M. Freret en a fait sur celle du P. Noel qui est en latin. *La distance qui nous sépare des astres est presque infinie ; l'étendue du ciel dans laquelle ils font leur cour est immense. Cependant, si nous examinons attentivement les mouvemens célestes, & que nous recherchions avec soin les différens lieux où se sont trouvés les astres, alors, quoiqu'il se soit écoulé plusieurs milliers d'années depuis le solstice d'hiver, dans lequel on établit le calendrier, & qui se trouva joint avec la syzygie de la lune à minuit d'un jour kia-tse, il sera facile de déterminer quand cela est arrivé.*

M. Freret a fait de longs calculs & a employé beaucoup de pages de son Mémoire, pour prouver que toutes ces circonstances se trouvoient sous *Hoang-ti*, 2450 avant J. C. Comme il n'entendoit pas la langue chinoise, & qu'il n'a jamais tra-

vaillé que d'après les Missionnaires, il étoit obligé de s'en rapporter à la traduction du P. Noel. J'ai donc pensé qu'il étoit nécessaire de recourir au texte, & j'ai vu que tout ce qui concerne le calendrier n'étoit qu'une note d'un Commentateur du 12e. siècle de J. C.; que cette note ne fait point partie du texte de Meng-tse, qui dit seulement : *quoique le ciel soit très-élevé & que les astres soient très-éloignés, cependant nous pouvons connoître ce qui les concerne; quoique dans un millier d'années il se soit écoulé bien des jours, cependant nous pouvons à l'aise en savoir le nombre.* Voilà tout le texte de *Meng-tse*. Le P. Noel a fait le reste, c'est à-dire, qu'il a fait entrer dans ce texte les notes du Commentateur moderne, sans les distinguer comme elles le sont dans l'Ouvrage chinois, & sans en avertir. Toute sa traduction est remplie d'additions semblables, de manière que nous ne pouvons plus les distinguer du

texte. Le P. Couplet, dans celle qu'il a donnée des Ouvrages de Confucius, a suivi la même méthode; & si l'on s'en rapporte à ces traductions, on y trouvera une foule de preuves en faveur de l'ancienne chronologie chinoise; mais elles n'existent point dans les textes originaux. Ainsi, celle que l'on a voulu tirer de l'Ouvrage de *Meng tse*, en faveur de cette chronologie & de l'ancienneté du calendrier, n'est fondée que sur une interpolation faite au texte par le P. Noel. Que devons-nous penser de l'exactitude de ce Missionnaire, & que devient tout le travail de M. Freret?

Le P. Noel n'est pas le seul qui, pour établir l'ancienneté des Chinois, ait employé de semblables moyens. Le P. de Mailla, dans les Annales chinoises que l'on vient de publier, entreprend de faire voir que les Chinois n'ont pas déterminé au hazard la durée des règnes de leurs anciens Rois; que le *Chou king*, livre dont

l'autorité est incontestable à la Chine, fixe celle de dix de ces Rois de la seconde Dynastie : pour le prouver, il renvoye à un chapitre de ce livre, où il assure que la durée de tous ces règnes est marquée. On sera sans doute étonné, en lisant le chapitre dont il s'agit, de n'y trouver que trois de ces Princes qui y soient nommés avec le nombre des années de leurs règnes ; il n'est pas fait mention de la plûpart des autres, même dans tous le *Chou-king*. Une pareille inexactitude qui est impardonnable, nous fait voir que l'histoire chinoise telle qu'on nous la présente n'est appuyée que sur des mépriſes & sur des infidélités des Missionnaires ou sur les conjectures de quelques Auteurs modernes. Il faut donc revoir par nous-mêmes les textes originaux, si nous voulons avoir une idée juste de l'histoire de la Chine. En effet, ces Missionnaires supprimment souvent des faits, parce qu'ils seroient désavantageux à cette histoire, quoiqu'ils

se trouvent dans les Ouvrages chinois. J'en ai donné des preuves dans le Mémoire dont celui-ci n'est que l'extrait.

D'après ces observations, quelle idée aurons-nous de ces mêmes Missionnaires, qui soutiennent que, loin de nous occuper de semblables discussions, nous devons nous en rapporter aveuglément au témoignage de ceux qui, après s'être expatriés, ont vécu vingt ou trente ans dans la Chine & au milieu des Lettrés chinois, & que nous ne devons point écrire sur un pareil sujet, parce que, disent-ils, nos livres qui passent à la Chine & qui sont entendus de quelques Chinois, nuisent au progrès de la Religion. Il faut donc croire sans aucun examen tout ce que l'on nous rapporte de la Chine; mais l'exemple de M. Freret ne doit pas nous y engager.

Pour faire valoir cette Histoire, on a beaucoup insisté sur les observations astronomiques. J'ai déjà fait

voir dans un premier Mémoire combien ces observations étoient incertaines, puisque les Missionnaires ne sçavent quel parti prendre. Le P. Amiot dans un Ouvrage envoyé à la Bibliothèque du Roi en 1769, assure que la conjonction des cinq planètes, arrivée sous *Tchuen hio*, n'est qu'une époque fictice, qu'il n'en est fait mention dans aucun livre authentique & digne de foi, & conséquemment qu'elle ne peut point servir à établir la Chronologie chinoise; dans un autre Ouvrage envoyé en 1775, & que l'on vient d'imprimer, il regarde cette même conjonction comme une démonstration de l'authenticité de cette Chronologie & la fixe au 28 Février de l'an 2449 avant J. C.; il ne rend aucun compte des motifs qui l'ont déterminé à changer ainsi d'avis. En 1769 les Historiens sur lesquels il s'appuyoit n'étoient pas dignes de foi; & en 1775 ces mêmes Historiens la rapportent avec tous les caractères de la plus

exacte vérité. Parmi les autres Miſſionnaires, les uns la rejettent, les autres l'adoptent; mais tous la calculent différemment. Au milieu de tant d'incertitudes que devons-nous penſer? Il en eſt de même de l'éclipſe de *Tchong-kang*. Le P. de Prémare, dans un de ſes Ouvrages, tourne en ridicule les Aſtronomes qui l'ont calculée; & dans les Lettres édifiantes, on lui fait ſoutenir & défendre cette même éclipſe.

On ſe ſert fréquemment dans tous ces calculs & ainſi que dans les dattes chronologiques, du cycle chinois de ſoixante, inſtitué pour former d'abord une période de ſoixante jours & que l'on appliqua long-tems après à ſoixante années: chacun des jours de ce cycle, a un nom particulier, & à la fin de ſoixante noms on revient au premier, & toujours ainſi de ſuite. M. Freret en a beaucoup fait uſage pour fixer différentes époques, parce qu'il a ſuppoſé que l'ordre de ce cycle de jours avoit été in-

variable; mais il eſt conſtant qu'il y a eu en différens tems beaucoup de confuſion dans ce cycle, parce qu'il a été interrompu ; qu'on n'a pas toujours intercallé avec ſoin ; que le calendrier a été dans le plus grand déſordre, & que ceux qui en étoient chargés n'étoient point en état d'y remédier. Dès-lors tous les calculs de M. Freret & ceux des Miſſionnaires portent à faux, puiſque la ſerie des noms des jours qui forment le cycle, n'a pas toujours été ſuivie.

Si les Miſſionnaires s'etoient moins laiſſé prévenir en faveur des Chinois ; s'ils avoient examiné avec attention les fondemens de l'hiſtoire de la Chine, ils ne ſeroient pas tombés dans cette foule de contradictions que nous remarquons dans leurs écrits ; je ne me propoſe point ici de les relever toutes ; ce travail peu ſatisfaiſant nous déſabuſeroit à la vérité de la fauſſe idée qu'ils nous ont donnée de l'hiſtoire chinoiſe, mais il ne nous inſtruiroit pas au-

tant que nous le desirons du véritable état de cette histoire. Que les Missionnaires ayent manqué de critique; qu'ils se soient trompés, l'histoire chinoise n'en existe pas moins & paroît former un vaste corps, qui, suivant les Chinois, remonte bien haut dans l'antiquité. Laissons donc les Missionnaires toujours trop admirateurs des Chinois; voyons par nous-mêmes en quoi consiste cette histoire & sur quels fondemens elle est appuyée. Je prends pour faire cet examen l'histoire de la Dynastie de Hia, la première des Dynasties impériales qui a eu dix-sept Empereurs pendant environ 440 ans, & qui a commencé vers l'an 2207 av. J. C.

Le *Chou-king*, regardé à la Chine comme la base de l'histoire & la source la plus pure dans laquelle il soit possible de puiser, nous apprend bien peu de chose sur cette ancienne Dynastie. De 17 Empereurs que les Modernes lui assignent, il n'en nomme que *quatre*, sans indiquer même

la durée de leurs règnes; quant aux évènemens, à peine en cite-t'il un; mais on y trouve beaucoup de réflexions & de maximes rélatives au gouvernement. L'hiſtoire de la ſeconde Dynaſtie n'eſt pas plus détaillée; & de vingt ſix Empereurs, le Chou king ne parle que de huit, à trois deſquels ſeulement il marque la durée de leurs règnes. S'il en faut croire les Miſſionnaires, ce livre ſeroit le plus ancien livre du monde, puiſqu'ils prétendent que chaque chapitre a été fait ſous le Prince auquel ce chapitre à rapport; mais ce n'eſt qu'une prétention qui eſt démentie par l'examen des faits. On veut que dès le règne d'*Yao*, 2357 avant J. C., les Chinois ayent fait des obſervations aſtronomiques dans des contrées fort éloignées de la capitale de leur Empire; qu'ils ayent eu une année complette de 365 jours & un quart, & d. 366 dans les biſſextiles; qu'ils ayent fait des travaux *immenſes* pour changer le cours de

certains fleuves, pendant qu'en même-tems on leur enseigne les premiers élémens de l'agriculture, qu'on les instruit des grains dont ils peuvent se nourrir, & qu'on commence à les tirer de la barbarie.

Meng-tse qui vivoit vers l'an 320 avant J. C. a fait des Discours moraux dans lesquels il cite par occasion quelques anciens Princes, qui sont les mêmes que ceux dont il est parlé dans le *Chou-king*: ce qui n'enrichit pas davantage l'histoire de la Chine. Confucius, dans ses petits traités, recueillis par ses disciples, ne parle également que des mêmes personnages; enforte que, d'après ces différens Ouvrages qui sont antérieurs à l'incendie des livres, mais sur lesquels on pourroit peut-être élever quelques doutes, il est impossible de former un corps d'histoire. Comment donc *Sse-ma thsien*, vers l'an 97 avant J. C. s'est-il pu parvenir à composer une, & dans quelles sources a-t'il puisé les noms de tous

ces anciens Empereurs ? Il faut observer ici qu'il se contente de les indiquer, & qu'il ne commence à mettre des dattes qu'à l'an 841 av. J. C.; ainsi il n'en a fixé aucune pour les deux premières Dynasties impériales. C'est cet Ecrivain qui est le père de l'histoire de la Chine; mais, dans ce pays même, il a la réputation d'être menteur, on l'accuse d'avoir employé les fables imaginées par les Bonzes *Tao-se*, & en général les Missionnaires paroissent faire peu de cas de son histoire. Un Jesuite françois nommé le P. Sibaud, & qui pour donner plus d'autorité à ses écrits que l'on vient d'imprimer à Paris, a pris le nom d'un Chinois appellé *Ko*, dit que *Se-ma-tsien* a voulu flatter la vanité de l'Empereur de la Chine, en composant une histoire qui répondît à l'idée que ce Prince vouloit que l'on eût de son Empire, afin que les peuples de l'Asie occidentale qui lui avoient envoyé des Ambassadeurs, ne pussent

lui disputer l'antiquité. En conséquence *Se-ma-tsien* a remonté jusqu'à un personnage nommé *Hoang-ti*, mais sans y joindre de dattes.

Ce premier Historien de la Chine, si suspect aux yeux des Chinois eux-mêmes, ne vivoit pas dans un pays isolé & inconnu au reste de l'univers. Alors la Chine avoit de grandes liaisons avec les peuples occidentaux & même avec les Romains. Les Chinois avoient fait la guerre sur les frontières de la Perse pour avoir de ces chevaux Niséens dont parle Hérodote & dont les Rois de Perse faisoient tant de cas; & ils avoient obtenu qu'on leur en envoyât en tribut. Vers le même tems on leur avoit porté la vigne & ensuite le coton qui fut encore, long-tems après, fort rare parmi eux. Si l'on examinoit avec attention l'histoire des arts à la Chine, on verroit que plusieurs de ces arts ne datent que du tems de ce grand commerce avec *l'occident*. *Vers le même tems les*

Chinois eurent encore communi
cion de quelques traités d'astron
mie, science dans laquelle ils étoi
alors peu versés; ainsi lorsque
ma-tsien composa son histoire,
étoit à portée de connoître celle
autres nations & d'en profiter po
flatter la vanité de son Prince,
donnant une haute antiquité à l'E
pire. De l'aveu des Chinois, il s
souvent trompé; de l'aveu des M
sionnaires, il a ajouté trop de
aux écrits des *Tao se*. On doit co
clure de-là que ce premier histor
de la Chine ne paroît pas devoir m
riter une grande confiance. Que d
vons nous donc penser alors de l'h
toire de la Chine, puisque les fr
mens qui nous restent des tems an
rieurs à l'incendie ne nous fournisse
ni dattes, ni details, puisque *Se m
tsien* qui s'est si souvent trompé, qu
cru aux fables des *Tao-se* n'ose d
ter que de l'an 841 avant J. C
Toutes les dattes qui fixent les
gues des Princes antérieurs à ce

époque ſont donc imaginées par des Ecrivains plus modernes ? En général, les Miſſionnaires paroiſſent s'accorder à rejetter tout ce qui vient des *Tao ſe*, dont les écrits ne ſont remplis, diſent-ils, que de fables abſurdes, & de contes puériles.

Se ma-tſien n'ayant point fixé la durée des règnes des deux premières Dynaſties impériales, ni même ceux d'une partie de la troiſième, à quels moyens les Ecrivains poſtérieurs ont-ils eu recours pour oſer les déterminer ?

En général, ſous la Dynaſtie des *Han*, celle qui a fait rechercher les anciens livres, & ſous laquelle vivoit *Se ma-tſien*, on s'eſt peu appliqué à l'ancienne hiſtoire ; & ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, étoient de la ſecte des *Tao ſe*, & ont propoſé des ſyſtêmes qui ne s'accordoient point entre eux. J'abrége ici la liſte des Hiſtoriens que j'ai donnée dans mon Mémoire, pour me borner aux principaux.

Dans le troisième siècle de l'E
chrétienne, un de ces Historie
nommé *Hoang-fou-mi* composa u
petite chronique dans laquelle il f
la durée de plusieurs règnes. L.
de Mailla en voulant nous faire co
noître les sources dans lesquelles
Chinois ont puisé pour établir le
ancienne Chronologie, convie
que pour la Dynastie de *Hia*, q
est la première; & pour les règnes a
térieurs, on a adopté l'autorité
Hoang-fou-mi. Il est a presume
dit il, *que cette autorité avoit quo*
que poids, puisque tous les Tribunaux
de l'histoire & meme tous les Histo
riens particuliers qui sont venus apr
lui, l'ont tous suivi en ce point.
Ainsi c'est un Historien du troisièm
siècle de l'Ere chrétienne qui déte
mine les règnes des Princes qui r
voient 1800 ans ou 2000 ans av. J.
De plus cet Historien est un *Tao-ss*
or les Missionnaires ne font aucun c
des écrits de ceux de cette secte. Le
de Mailla est donc ici en quelque

çon en contradiction avec lui-même; mais il faudroit abandonner toute l'ancienne hiſtoire de la Chine; elle n'exiſteroit pas même pour ainſi dire, ſi l'on ne faiſoit point uſage de ces Ecrivains. Les Miſſionnaires ont-ils d'autres monumens a leur ſubſtituer?

Sous les Dynaſties ſuivantes, on ne s'appliqua guères à l'étude de l'ancienne hiſtoire; un Bonze de la Religion indienne dans le VIIIe. ſiècle de l'Ere chrétienne, entreprit d'examiner l'ancienne Chronologie & de la fixer par des calculs aſtronomiques, il propoſa de ces grandes périodes d'années comme il y en a chez les Indiens; mais ce ne fut que ſous la Dynaſtie des *Song*, dans les X. XI. & XIIe. ſiècles qu'on ſe livra davantage aux recherches de l'antiquité, & ce ſont les Ecrivains de ce tems que ceux d'à-préſent ſuivent. Or ces Hiſtoriens du tems des *Song* ſont-ils plus croyables? Le plus eſtimé d'entre eux eſt *Se-ma-kouang*, qui vivoit dans le XIe. ſiecle; il a

composé une grande Hiſtoire d
Chine; mais il ne la commence q
l'an 425 avant J. C. Il a enc
dreſſé des Tables chronologiq
auxquelles il n'a mis des dattes
depuis l'an 841 avant J. C. Ainſi
deux Ouvrages n'ont point de
port à la Chronologie des ſiè
plus anciens. Dans le même tems
autre Sçavant nommé *Lieou-j*
compoſa une hiſtoire des ſiècles
rérieurs à l'an 425; c'eſt une co
lation de paſſages tirés de toutes
res d'Auteurs, *Tao-ſe* & autres: l'
teur lui même étoit *Tao ſe*. D'au
Ecrivains de la même ſecte ont
auſſi différentes Chroniques dans
quelles ils remontèrent juſqu'à la c
tion du monde. Pluſieurs ſe ſont ſ
de *l'Y-king*, livre énigmatique
l'on employe pour prédire l'ave
Ces Ecrivains ont cru que les co
binaiſons que l'on faiſoit d'après
livre pour annoncer ce qui doit a
ver, pouvoient s'appliquer aux é
nemens antériceurs, & ſervir a dé

miner par-là en quel tems ils étoient arrivés. De pareilles méthodes qui prouvent l'ignorance, la crédulité & la superstition des Chinois ne peuvent être admises en Chronologie.

Sur la fin du XIe. siècle *Theou-hi* fit un abrégé de l'Ouvrage de *Se ma-kouang*; on joignit à cet abrégé l'histoire composée par *Lieou-jou* dont j'ai parlé plus haut; dans le XVe. siècle un autre Ecrivain refit cette même partie, & on préféra ce dernier Ouvrage à celui de *Lieou jou*: voilà ce qui forme l'abrégé des Annales que l'on vient d'imprimer; mais ce dernier Auteur est encore accusé d'avoir été *Tao sse*. Dans la suite on y a ajouté l'histoire depuis le tems de *Tchou hi* jusqu'à présent.

On voit par ce détail que ceux des Chinois qui ont travaillé sur la partie de l'histoire qui concerne les tems les plus anciens étoient tous *Tao-sse*, écrivains dont les Missionnaires nous donnent la plus mauvaise idée; mais

olre Chinoise qu'on étoit peu em-
rrassé à dresser de pareilles généa-
gies. Lorsqu'un simple soldat par-
ent au trône, aussi tôt on le fait
scendre de *Hoang-ti* ou de quel-
autre ancien Empereur; on
me la suite de ses ancêtres; on
que mêmes leurs actions & les
des places qu'ils ont occupées;
ourrois en citer plusieurs exem-
Je conclus donc : pour les deux
ères Dynasties impériales, on
t déterminer, ni la durée des
, ni le nombre & la suite des
, ni les lieux où ils ont ré-
l'etendue de leur Empire;
ographie du tems. Il n'y avoit
ne alors de villes à la Chine,
vers les X. & XIe. siècles
C., on voit encore beau-
peuples barbares dans ce
me je l'ai prouvé dans un
moire [1] qu'il faut rap-

xtrait est imprimé dans le mois
cette année.

ce mépris qu'ils ont pour ceux de cette secte, doit retomber sur toute l'ancienne histoire, puisque ces *Taosse* sont presque les seuls qui s'y soient appliqués.

Si *Se-ma-tsien* & plusieurs autres n'ont pas osé fixer de dattes avant l'an 841 avant J. C.; si ceux qui ont voulu remonter plus haut n'ont employé que des conjectures, faute de monumens authentiques, toute cette ancienne histoire chinoise antérieure à cette époque n'est donc qu'un pur système imaginé par les Modernes. Nous pouvons encore demander où *Se-ma-tsien* a pris tous les Princes qu'il nomme & dont il n'est pas parlé dans le Chou-king? Et puisqu'on lui reproche d'avoir voulu flatter la vanité nationale, puisqu'il manquoit de monumens pour composer son histoire, comment est-il parvenu à former au moins les suites généalogiques des Princes dont il n'osoit fixer les époques? J'ai remarqué dans toute l'anc-

toire Chinoise qu'on étoit peu embarrassé à dresser de pareilles généalogies. Lorsqu'un simple soldat parvient au trône, aussi tôt on le fait descendre de *Hoang-ti* ou de quelque autre ancien Empereur; on nomme la suite de ses ancêtres; on indique mêmes leurs actions & les grandes places qu'ils ont occupées; je pourrois en citer plusieurs exemples. Je conclus donc : pour les deux premières Dynasties impériales, on ne peut déterminer, ni la durée des règnes, ni le nombre & la suite des Princes, ni les lieux où ils ont régné, ni l'etendue de leur Empire, ni la géographie du tems. Il n'y avoit pas même alors de villes à la Chine, puisque vers les X. & XIe. siècles avant J. C., on voit encore beaucoup de peuples barbares dans ce pays; comme je l'ai prouvé dans un autre Mémoire [1] qu'il faut rap-

[1] L'Extrait est imprimé dans le mois de Juin I, de cette année.

procher de celui ci. Vers l'an 887 avant J. C. plusieurs petits Royaumes se forment au milieu de ces barbares & ne deviennent plus puissans que long-tems après. Ces petits Royaumes étoient disperſés dans cinq Provinces seulement; tout le reſte de la Chine étoit encore occupé dans le VIIe. siècle par des peuples qui n'étoient pas Chinois, & les Empereurs de la Chine de la Dynastie des *Tcheou* dont on fixe l'établiſſement à l'an 1122 avant J. C., malgré la puiſſance qu'on leur attribue, ne règnoient que dans une très-petite portion du *Chen-ſi*, vers l'endroit où eſt à-préſent *Si-gan-fou*. Leur hiſtoire particulière juſques vers l'an 887 avant J. C. à l'exception des long diſcours du *Chou-king*, qui n'ont rapport qu'au gouvernement & aux loix, eſt également preſque inconnue.

Voilà le tableau de l'hiſtoire de la Chine que les Miſſionnaires nous *ont* préſentée comme inconteſtable

& appuyée sur des monumens authentiques, parce qu'ils ont adopté sans examen, les conjectures & même les tables qui se trouvent dans l'histoire chinoise. Nous avons vu quels sont les moyens qu'ils ont employés pour en prendre la defense; mais il faut rabattre de cette haute antiquité qu'on veut attribuer aux Chinois, & avouer que toutes les parties de leur histoire semblent concourir à fixer l'établissement de la nation entre l'an 1122 & 887 avant J. C.

HISTOIRE de la Société Royale de Médecine, année 1776; avec les Mémoires de Médecine & de Physique médicale pour la même année, tirés des Registres de cette Société. A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur de la Société Royale de Médecine, rue S. Jacques; & se trouve chez Didot le jeune, Libraire de la

Société, quai des Augustins. 1
1 vol. *in*-4°. avec figures.

Second Extrait

Après avoir fait connoît
plan des travaux de la So
Royale de Médecine & les avan
infinis qui ne peuvent manquer
résulter, nous devons donner
idée de la manière dont ce p
commencé à être exécuté dans ce
mier volume. A la suite de l'E
dédicatoire au Roi qui a daign
cepter le titre & la qualité de
tecteur de cette Société, on tr
une Préface assez étendue, de
principalement à exposer le pla
l'Ouvrage & l'ordre des matières
il est composé. Le mérite de cet
ne ressemble en rien à celui du
grand nombre de ses pareils.
Préface est communément une p
de parade, dans laquelle l'Au
s'efforce de donner l'idée la
avantageuse de son Ouvrage, de

ſtyle, de ſon eſprit & de ſes talens; elle eſt pour l'ordinaire à un livre ce que la façade eſt à un bâtiment, un morceau bien décoré où l'architecte a épuiſé tout ſon art pour annoncer avantageuſement ſon édifice & faire naître l'envie d'y entrer & d'en connoître l'intérieur. Ici c'eſt toute autre choſe, le ſtyle de la Préface des Mémoires de la Société Royale de Médecine, eſt ce qu'il devoit être, pur, correct & deſtitué de tout ornement ſuperflu; il n'eſt paré que de la clarté & de la ſimplicité qui conviennent au ſujet; les objets que cette Préface annonce, ont par eux mêmes un intérêt ſi grand & ſi ſenſible, qu'on n'auroit pu que l'affoiblir en eſſayant de l'augmenter. Mais, ce qui eſt bien préférable à tout ce qui n'a pour but que l'agrément, cet écrit eſt recommendable par des inſtructions ſolides de la plus grande utilité ſur tous les objets dont s'occupe la Société Royale de Médecine & pour leſquels elle a beſoin du

concours de ſes Aſſociés regnico
étrangers, correſpondans, & m
de tous les Médecins & autres
ſiciens qui voudront entrer dan
vues par leurs travaux & leurs
ſervations.

On trouve dans cette Préface
les détails inſtructifs convenabl
très-bien préſentés, pour faire,
fruit, les obſervations météor
giques, les deſcriptions topogra
ques, les recherches de botani
les analyſes des eaux minérales
même que ce qu'il y a de plus e
tiel ſur la manière de rédiger le
ſervations de Médecine prati
celles des maladies épidémiq
tant des hommes que des anima
enfin, tout ce qui concerne le
jets des travaux de la Société
ſorte que, guidés par ces inſt
tions, tous les gens éclairés, m
ceux qui ne ſont point Médec
mais qui auront du zèle pour
tribuer au bien général, pourr
par leurs obſervations, coop

avec ſuccès, à l'avancement de la Médecine.

C'eſt parce que la plupart des perſonnes inſtruites & de bonne volonté peuvent être de cette manière infiniment utiles à cette ſcience, qu'on voit dans la liſte des Membres de la Société, pluſieurs Sçavans & gens en place, d'un état qui ſemble n'avoir aucun rapport à la Médecine. Et en effet, les ſecours & les lumières ne ſont-ils pas toujours infiniment précieux de quelque manière qu'on ſe les procure, quand c'eſt pour un objet qui en a un ſi grand beſoin.

La Société Royale de Médecine a adopté l'uſage établi dans la plupart des Académies, de faire ce qu'on appelle, peut-être aſſez impropre-ment, des *Eloges*. Ce n'eſt point ici le lieu de s'étendre ſur l'utilité & le mérite propre de ces ſortes d'écrits, dont le célèbre Fontenelle eſt l'inventeur. Nous obſerverons ſeulement qu'à en juger par ceux de cet Auteur, qui

ſemble avoir atteint à la perfection en ce genre, un éloge académique n'eſt point & ne doit point être un panégyrique, qu'il a tout le mérite qu'il peut avoir, ſi le ſtyle en eſt pur, orné & même piquant, mais ſans emphaſe ni prétention; s'il donne une idée juſte des travaux, des découvertes, des talens, des bonnes qualités de celui qui eſt le ſujet de l'éloge; mais ſans diſſimuler ſes défauts, ſes fautes même, pourvu que ce ne ſoit point par ces aveux perfides dans leſquels la ſatyre & la malignité ſe font ſentir ſous l'enveloppe de la ſincérité; que la grande utilité des éloges académiques, c'eſt de faire connoître les ſciences & d'échauffer les eſprits en leur faveur; & qu'enfin leur but eſt encore moins d'illuſtrer les morts que d'intéreſſer & d'encourager les vivans.

On trouve trois éloges dans ce premier volume de la Société Royale de Médecine; ce ſont ceux de M. *Bouillet*, de M. *le Beau* & de M. *de*

Haller. Comme c'eſt le début de M. Vicq-d'Azir dans cette partie de la littérature, nous citerons quelques paſſages de ces éloges.

(*Éloge de M. Boutllet.*) « Lorſqu'il » eut puiſé pendant pluſieurs années » dans les bons Auteurs les connoiſ- » ſances néceſſaires qu'une théorie ſa- » ge peut ſeule fournir, il vint s'établir » à Béziers, perſuadé que ſes con- » frères l'aideroient de leurs conſeils » dans les cas douteux. Il ſuivit en » cela une conduite bien oppoſée à » celle que quelques anciens regle- » mens preſcrivent aux Médecins » dans pluſieurs grandes villes du » royaume. Ils doivent pratiquer pen- » dant quelques années dans les cam- » pagnes voiſines où ils ſont iſolés & » abſolument livrés à leur inexpé- » rience : il ſemble qu'ils ayent la » permiſſion tacite de s'y exercer aux » dépens de la partie la plus ſaine & la » plus précieuſe de l'état & que la Mé- » decine ait beſoin, pour être prati- » quée avec intelligence, de pareils

» expédiens qui ſont auſſi flétriſſans
» pour elle, qu'ils ſont inſultans pour
» l'humanité ....»

Cette réflexion, amenée naturellement par le ſujet, eſt on ne peut pas plus ſenſée & plus utile; il en eſt de même des ſuivantes ſur la Médecine.

« En ſoutenant, *peut-être avec trop* » *de chaleur*, que l'on reproche mal-
» à-propos à la Médecine d'être ſimplement conjecturale, M. Bouillet
» étoit fondé ſur des raiſons dont la
» force ne peut être ſentie que par
» ceux qui ſont vraiment en état de
» la connoître & de l'apprécier. Il
» eſt vrai que les autres ſciences n'ont
» pû l'atteindre & l'ont rarement
» éclairée; mais parce qu'elle ne s'eſt
» jamais perfectionnée qu'en ſe li-
» vrant à elle-même, en a-t'elle
» moins des principes qui lui ſont
» propres & des vérités établies par
» l'expérience? Les loix des corps
» animés qu'elle conſidère, ne ſont-
» elles pas très-différentes de celles

» des corps inorganiques avec leſ-
» quelles on les a trop long-tems
» confondues ; & l'obſervation enfin
» l'a-t'elle moins enrichie que les
» autres branches de la Phyſique ?

» Si quelqu'un révoque en doute
» ce que nous avançons, qu'il con-
» ſulte les faſtes de notre art ; il y
» trouvera les deſcriptions d'un grand
» nombre de maladies faites avec
» tant de vérité, que depuis vingt-
» deux ſiècles leur marche & leur
» traitement n'ont point offert de
» différences frappantes. Sont-ce là
» de ſimples conjectures ? Que l'on
» ceſſe donc d'imputer à la Méde-
» cine des fautes dont on ſe rend ſoi-
» même coupable, lorſqu'on fait aſ-
» ſez peu de cas de ſa ſanté pour ac-
» corder à l'intrigue, à la recomman-
» dation, & même quelquefois à
» l'importunité, une confiance qui
» n'eſt due qu'aux hommes vraiment
» ſavans & vertueux ; & où peut-on
» en trouver un plus grand nombre
» que dans cette capitale, où une

» Faculté respectable par son anti-
» quité, recommandable par la pu-
» reté de sa doctrine, célebre par les
» grands Médecins qu'elle a produits
» & par ceux qu'elle possede aujour-
» d'hui dans son sein, continue de
» s'occuper avec la plus grande ac-
» tivité du soin de former des sujets
» dignes d'une Ecole aussi illustre. »

Voici encore un trait du même Eloge, où, comme dans les précédens, l'Auteur, moins occupé de son héros que du bien public, a placé des réflexions instructives & intéressantes pour toute la société.

« En 1770, M. Bouillet prit con-
» noissance des Ouvrages de MM.
» Cantwel, le Camus, & surtout de
» ceux de M. Paulet, qui, après
» avoir réuni des preuves pour dé-
» montrer que la petite vérole se
» propage par le seul contact des
» corps imprégnés de son virus, pro-
» pose un plan d'administration qu'il
» croit capable de détruire ce fléau.
» M. Bouillet tentit tous les avan-

» tages de ce projet utile ; il publia » même à ce ſujet un Memoire, & » il ſe ſervit de tout le crédit que ſon » grand âge & une longue expérience » lui donnoient ſur l'eſprit des Ma- » giſtrats de Béziers, pour obtenir » les ordres néceſſaires au ſuccès de » ſon entrepriſe. Bientôt les habitans » de cette ville furent inſtruits du » nom & de la demeure de ceux qui » étoient attaqués de la petite vérole ; » & il fut défendu à toutes perſonnes » ayant encore des puſtules ou des » croûtes de paroître en public. Ainſi » M Bouillet avoit encore à l'âge de » quatre-vingt ans aſſez de vigueur » pour en communiquer aux autres, » aſſez d'impartialité pour adopter » des vérités nouvelles, & aſſez de » zèle pour échauffer les Magiſtrats » de Béziers ſur un projet dont il » n'étoit pas l'Auteur. Au reſte, cette » eſpèce de réparation étoit néceſ- » ſaire pour faire oublier qu'à trente- » deux ans il avoit nié la contagion » de la peſte. »

Nous ne devons pas oublier une note, laquelle, quoique critique, ne renferme aucun fiel & offre au contraire des réflexions utiles & très-judicieuses. La voici :

« Parmi les Ouvrages de M. Bouillet, il y en a deux auxquels nous » desirerions bien qu'il n'eût point » participé. Le premier est l'examen » de plusieurs cas de conscience, » tendant à prouver que l'on ne » peut, sans commettre un péché, » appeller un Chirurgien pour faire » la Médecine, ou un Médecin pour » exercer la Chirurgie. Le second est » une réplique contre les Maîtres en » Chirurgie de Béziers, dans la- » quelle il auroit peut-être eu raison » si l'on pouvoit l'avoir dans une dis- » cussion pareille. Il n'avoit pas réflé- » chi que le Public qui n'aime pas » à faire les fonctions pénibles de » juge austère & impartial, se con- » tente de saisir les ridicules de part » & d'autre ; de sorte que souvent » *lorsqu'on croit se venger ou s'hu-* » *milie,* »

Voici de quelle manière M. Vicq-d'Azir termine cet Eloge, le premier qu'il ait fait.

« La Société s'applaudit de ce que » ſon premier hommage a été rendu » à un Obſervateur infatiguable & » ſurtout à un homme qui a bien » mérité de ſa patrie. Le génie ne » manque jamais d'éloge ; mais il » eſt rare qu'une vie ſimple, active, » ſans éclat & conſacrée loin de la » capitale à la recherche de la vérité » ne ſoit point oubliée. Nous nous » eſtimerons heureux toutes les fois » que nous pourrons faire connoître » les ſervices rendus par des Citoyens » vertueux & modeſtes, & nous le » ferons d'autant plus volontiers, » que leur éloge devant être ſimple » comme eux, ne requiert pour être » fait dignement & pour être écouté » avec indulgence, qu'une ame hon- » nête & des auditeurs ſenſibles à » l'attrait de la vertu. »

L'Eloge qu'on trouve après celui de M. Bouillet eſt celui de M. le

Beau, ancien Médecin du Roi à Québec, ancien Botaniste du Roi à la Louisiane, & premier Médecin des Hôpitaux de la Marine à Brest. Quelque cet Eloge soit très-court, c'est sans contredit un des plus honorables pour celui qui en est l'objet. On en jugera par le trait qui le termine.

« Une fièvre inflammatoire accompagnée des symptômes les plus » graves le déclara en 1777, sur plusieurs vaisseaux de l'Escadre armée » à Brest & mouillée en rade. M. le » *Beau* le livra tout entier au traitement de cette épidémie, dont il » fut lui-même attaqué; les soins de » ses confrères ne purent l'empêcher » d'y succomber le 28 Avril 1777, » âgé de cinquante six ans »

« La Société Royale l'avoit admis » au nombre de ses Associés régnicoles en 1776; & quoiquelle n'ait » reçu de lui que quelques observations sur la petite vérole, elle a » *cru* devoir rendre un hommage pu-

lic à ſa mémoire, perſuadée qu'on
e rend vraiment digne d'éloge en
nourant pour ſa patrie. »

On n'aura pas de peine à croire,
is doute, que le troiſième Eloge
i ſe trouve dans le volume dont
us rendons compte, nous fourni-
t s'il en étoit beſoin, la matière
ne quantité de citations intéreſ-
tes & très-propre, comme les
cédentes à donner une juſte idée
talens de M Vicq-d'Azir, puiſ-
: c'eſt celui de M. de Haller, un
hommes des plus illuſtres & des
s étonnans qui ayent exiſté, par
génie, par ſes travaux, par ſes
noiſſances immenſes dans preſ-
: tous les genres; mais pour ne
nt paſſer les bornes que nous de-
is nous preſcrire, nous nous en
drons, quoiqu'à regret, à un
l des traits de cet Eloge, parce
: c'eſt un de ces tableaux, qui ne
went manquer de faire des proſé-
s aux ſciences par la peinture du
i bonheur de ceux qui peuvent s'y

consacrer, avec les goûts & les vertus de M. de Haller.

« Pour suffire à tant d'Ouvrage, » dit l'Auteur de son Eloge, la vie » de M. de Haller a dû être très-oc» cupée; la lecture des livres nou» veaux qui lui étoient envoyés de » toutes parts, étoit le seul délasse» ment qu'il se permit. Il couchoit » dans sa bibliothèque & quelques » fois il y passoit plusieurs mois sans » en sortir. Il y prenoit toujours ses » repas; & lorsque la famille s'y ren» doit pour les partager avec lui, il » réunissoit tout ce qu'il avoit de » plus cher au monde. »

L'abondance & l'intérêt des matières, nous obligent à renvoyer à un autre Journal la notice que nous nous proposions de donner dans celui-ci des principaux articles de l'Histoire & des Memoires de la Société Royale de Médecine.

[*Extrait de M. Maquer.*]

***Mémoire** sur l'ancienne Hiſtoire de Calais ; par M.* de Bréquigny. (*Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres, de Pâques* 1779.)

L'AUTEUR s'eſt propoſé, dans ce Mémoire, d'éclaircir avec le ſecours des pièces qu'il a tirées de la Cour de Londres, & qui juſqu'ici n'ont point été publiées, l'origine de Calais, la première conſtitution municipale & les premières coutumes de cette ville juſqu'au tems où les Anglois, lorſqu'ils s'en emparèrent, y introduiſirent une nouvelle légiſlation.

Il montre que vers la fin du 12e. ſiècle, Calais n'étoit encore qu'un village obſcur du Boulonois, & qu'il faut en attribuer les accroiſſemens rapides ſur-tout au ſuccès de la pêche du harang qui attira en ce lieu un grand nombre d'habitans. Enſuite il *prouve que vers cette époque*,

c'eſt à-dire dans les dernières ann
du douzième ſiècle, Calais eut
loix & des coutumes particulièr
& jouit des priv lég s des villes p
de trente ans avant qu'il fût éle
au rang de ville, ſes premiers m
n'avant été bâtis qu'en 1228.

Enſuite M. de Brequigny paſſa
à l'examen de la légiſlation de C
lais, dans laquelle il diſtingue tr
objets principaux, la conſtituti
municipale, les l oix Pénales, &
Loix Civiles; il diſcute les d-ffér
articles de ce Code, & remarque q
la plûpart reſpirent l humanité
la juſtice, & qu'ils peuvent ſervi
réhabiliter un peu l'honneur de m
ancêtres du 12e. ſiècle trop déc
aujourd'hui. Il recherche enc
quels étoient les devoirs des Cal
ſiens envers les Comtes de Bo
gne leurs Seigneurs, & les droits
ceux-ci ſur les premiers; & rappo
les addit ons faites en différens te
par ces Seigneurs, aux coutumes
aux uſages des Calaiſiens.

Après avoir ainſi ſuivi l'hiſtoire l'Adminiſtration de cette ville du- t le 13e. & la moitié du 14e. ſiè- s, ce qui lui donne occaſion de ver un grand nombre d'erreurs s leſquelles les hiſtoriens ſont ıbés faute d'avoir eu pour gui- les monumens nouvellement dé- verts à L'ondres, l'Auteur s arrête nnée 1347, époque malheureuſe Calais fut en evé à la France. Les ngemens arrivés dans la conſti- on politique & dans la légiſla- ı de cette ville, après qu'elle eût è ſous la domination d'Edouard , feront le ſujet d'un autre Mé- ze annoncé dans celui-ci.

P. Ovidii Nasonis Tristium Libri V. Ex Ponto Libri IV, & Ibis. Lectionis varietatem, eruditorum Conjecturas & Clavem adjecit J. Jac. Oberlinus Argentorati apud Fred. Stein. 1778. in-8°.

A la tête de cette nouvelle Edition des *Tristes* d'Ovide, des Lettres que ce Poëte écrivit du *Pont* & de l'*Ibis*, M. Oberlin a placé un Précis historique de la Vie d'Ovide que Jean Masson a décrite dans un grand détail. Ce Poëte naquit au mois de Mars de l'an 43 avant l'Ere vulgaire. Il n'avoit que seize ans lorsqu'il prit le parti d'aller à Athènes, & parcourut ensuite l'Asie & la Sicile; il servit même en Asie sous M. Varron. Les emplois qui lui furent confiés à Rome, après son retour, gênoient son goût pour les Muses : il leur sacrifia son avancement & sa fortune, pour se livrer entierement à leur commerce et

homme privé. Il eut trois femmes, dont il répudia les deux premières : la dernière fixa ſon cœur, & il en a fait l'éloge plus d'une fois. Il paſſa les cinquante premières années de ſa vie dans un délicieux loiſir; mais ayant tout-à-coup eu le malheur de déplaire à l'Empereur Auguſte, il fut relégué chez les Gètes dans une ville nommée *Tomes*, enſuite *Tomeſvar*, aujourd'hui *Baba*. La véritable cauſe de cette diſgrace eſt un problème aſſez peu intéreſſant, mais dont pluſieurs Littérateurs ſe ſont occupés. Le prétexte étoit ces livres laſcifs, fruits de ſa jeuneſſe, qu'on regardoit avec raiſon comme propres à corrompre la jeuneſſe. Jamais le Poëte ne s'eſt expliqué poſitivement ſur le vrai motif; il l'a ſeulement indiqué d'une manière ſi vague, qu'il a donné lieu à bien des conjectures. C'étoit de ſa part moins un *crime* qu'une *erreur* qu'il impute à ſes yeux. Mais s'il avoit été, ſans le vouloir, *témoin* de quelque action

secrete d'Auguſte, que ce Prince eût eu intérêt de cacher, le Poëte n'auroit pas été aſſez maladroit pour la lui rappeller ſans ceſſe en lui demandant grace. Quant à ceux qui diſent que le crime du Poëte étoit d'avoir aimé Julie, fille d'Auguſte, qu'il chanta, ſelon eux, ſous le nom de *Corinne*, ils ne ſont pas mieux fondés. L'exil de cette Princeſſe précéda de neuf ans celui d'Ovide. M. Poinſinet de Sivry n'a pas été plus heureux, ſelon M. Oberlin, lorſque dans une lettre (Mercure de France, Avril 1775) il a prétendu que le Poëte s'étoit attiré le courroux de l'Empereur, pour avoir, en qualité de Decemvir, pourſuivi quelque crime de M. Agrippa. D'autres veulent qu'il ait été complice des débauches & du libertinage de Julie, petite-fille d'Auguſte, qui fut auſſi reléguée la même année que le Poëte. Quoi qu'il en ſoit, il quitta Rome au mois de Novembre de l'an VIII de J. C. 761 de Rome, pour ſe ren-

au lieu de ſon exil, quoiqu'à rement parler il ne fût pas *exilé*, me il a ſoin d'en avertir lui-mê- Auſſi conſerva-t il, avec la jouiſ- e de ſes biens, les droits de Ci- n romain. Il n'y arriva qu'au tems de l'année ſuivante; & tout *ares* qu'il nomme les habitans, eut qu'à ſe louer des attentions es égards qu'ils eurent pour lui. igueur du climat ſur les bords Pont-Euxin dans la Mæſie, lui laiſoit beaucoup; mais il eut à ſolliciter ſon rappel, ou du ns un changement, il ne put obtenir; & après y avoir paſſé peu plus de huit ans de ſa vie, la rt vint mettre fin à ſa douleur & s chagrins, l'an de Rome 770. Dans cette Edition M. Oberlin a ſi celle de Burman; mais en prê- tant au bas des pages les varian- , ſon intention n'a pas été qu'on conſultât ſur chaque mot, en les nparant ſcrupuleuſement avec le te. Il deſire *ſeulement* que les ma-

tres, dans les endroits importe
fixent les regards de leurs élève
les variantes, & les accoutume
faire un choix juste, parce que
est fort utile pour leur former le
gement. Mais il veut, surtout, q
s'attache bien moins à examine
quel manuscrit est tirée une varia
qu'à en considérer la nature, &
voir si elle convient bien au
qu'on lui assigne & au génie de
crivain. C'est d'après cette règl
critique qu'il remarque une f
dans les Editions de la Satyre 8
Juvenal, vers 7, où l'on voi
nom de *Corvinus* qui venoit déj
paroître au vers 5e. Un manu
que l'Editeur a consulté lui a m
tré en marge le nom de *Fabrici*
au lieu de celui de *Corvinus* au
vers, & il ne doute pas que cette
çon tirée d'un manuscrit plus an
ne soit la véritable. *In libraria A*
demiæ nostræ penu exemplum est
venalis, ante hæc tria demum sæ
scriptum, in quo versus ille septi

Latim neglectus in margine ſupplatur ita :

Fabricium & poſt hæc multa, &c.

Ex antiquiori libro hæc deſumta mihi videntur, neque illa calculo meo approbare dubito.

Cette leçon eſt confirmée par un manuſcrit du Roi du 15e. ſiècle, n. 8290, où on lit ſéparément, & ſans répétition, les noms de *Corvinus* & de *Fabricius ;* mais les vers y ſont tranſpoſés. Cette répétition paroît dans quelques manuſcrits de la même bibliothèque ; dans pluſieurs le vers ſeptième manque abſolument, & quelquefois il eſt ſuppléé à la marge.

Au reſte, M. Oberlin a conféré de nouveau avec ſoin le manuſcrit de Strasbourg, qui contient les Epîtres de *Ponto*, en marquant les erreurs échappées à Nicol. Heinſius qui a rendu de grands ſervices au Poëte latin. Ce manuſcrit

eſt en parchemin *in*-8°. oblong, petits caractères du onzième siec environ. M. Oberlin croit qu'il vie de Conſtantinople où il fut achet avec un autre très-ſemblable qui co tient l'Enéide de Virgile, par He Alb. Hamilton, Danois, qui en préſent à la bibliotheque de Stra bourg. Après avoir comparé que ques livres de *Ponto*, il a découv dans la même bibliothèque un au manuſcrit du même Ouvrage *in* 4 en papier, qui peut avoir deux ce ans. Les variantes qu'il a tourn ſont imprimées ſéparément.

L'Edition étoit commencée lo que M. Oberlin s'eſt apperçu q celle d'Accurſe, à Vicence en 1480 avoit été peu conſultée par les Cri ques; & en même-tems des amis l ont fait obſerver qu'il ſeroit à propo d'inſérer les conjectures propoſé par les Sçavans pour la correctio du texte. C'étoit un nouveau tr vail auquel l'habile Editeur ne s'e pas refuſé; le fruit qui en a réſul

ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, pour le premier livre des *Triſtes*, le ſeul qui en ce moment étoit déjà imprimé.

Mais un mérite particulier de cette élégante Edition, c'eſt la *Clef* placée à la fin du volume, en forme de table alphabétique & raiſonnée, où ſe trouvent des Obſervations mythologiques, hiſtoriques & critiques, pour l'intelligence du texte auquel elle ſert de Commentaire.

[*Extrait de M. Dupuy*]

DICTIONNAIRE des Origines, ou Epoques des Inventions utiles, des Découvertes importantes, & de l'Etabliſſement des Peuples, des Religions, des Sectes, des Héréſies, des Loix, des Coutumes, des Modes, des Dignités, des Monnoies, &c. Par M. *d'Origny*, Conſeiller en la Cour des Monnoies; des Académies des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, Lyon,

Châlons-sur-Marne & Clermont-Ferrand, A Paris, chez Jean-François Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion Fauxbourg S. Germain. 1777. Avec Approbation & Privilége du Roi. Tomes V & VI. *in*-12.

Ces deux derniers volumes complettent l'Ouvrage, & cet Ouvrage, agréable par la variété des objets, sera utile par l'exactitude des définitions, par des précis historiques suffisans & jamais trop longs; enfin par l'avantage de rassembler dans un petit nombre de volumes, d'un format commode, ce qui se trouve épars dans une multitude de livres de toute espèce; car on sent bien qu'un pareil Ouvrage ne peut être que l'extrait de beaucoup d'autres; il nous paroît que l'Auteur, dans ces derniers volumes, observe avec plus de soin, d'indiquer les sources où il a puisé & d'éviter tout reproche de plagiat. Nous désirons

rions cependant qu'il eût encore poussé plus loin cette attention, & qu'il n'eût pas employé sans citation & comme de lui, certaines phrases remarquables par leur tournure, & qu'un œil exercé reconnoit d'abord pour être d'un grand Maître. Par exemple, à l'article *Mendians*, on trouve le morceau suivant qui semble être une réflexion de l'Auteur :

« Les Mendians ont pour l'ordinaire beaucoup d'enfans, parce qu'ils sont dans le cas des peuples naissans. Il n'en coûte rien au père pour donner son art à ses enfans, qui même sont en naissant des instrumens de cet art. Ces gens se multiplient dans les pays riches ou superstitieux, parce que, loin d'avoir les charges de la société, ils en sont eux-mêmes les charges. »

Qu'en coûtoit-il de citer en cet endroit, comme on l'a fait dans tant d'autres, M. de Montesquieu, dont on employe les propres paroles qu'on arrange, à la vérité, un peu diffé-

remment dans la dernière phrase. Voici la phrase de M. de Montesquieu :

« Ces gens, dans un pays riche » ou superstitieux, se multiplient » parce qu'ils n'ont pas les charges » de la société, mais font (ou sont) » eux-mêmes les charges de la so- » ciété. »

Il est clair qu'il falloit citer Montesquieu & ne rien changer à la phrase.

L'Auteur n'a besoin du secours de personne pour bien écrire, son style est presque par-tout net, facile, élégant. Voici cependant un article, qui ne nous paroît pas aussi bien tourné que les autres :

« Volant (Cabriolet) c'est le » nom *d'une Machine soi-disant*, » *propre à voler*, laquelle fut in- » ventée en 1772, par M. Défor- » ges, Chanoine d'Etampes, & dont » l'épreuve ne fut pas moins nuisible » à l'Inventeur *qu'à lui-même.* »

Une Machine soi-disant propre,

&c. eſt une expreſſion, *ſoi-diſant plaiſante*, qui n'eſt pas d'un goût pur.

« *Ne fut pas moins nuiſible à l'Inventeur qu'à lui-même.* »

On cherche d'abord qu'eſt ce *lui-même*, & ce n'eſt pas ſans quelque peine qu'on trouve que c'eſt le *Cabriolet*; mais ce mot : *lui-même*, ne peut convenir à une choſe inanimée.

Ces légères taches ſont rares dans l'Ouvrage, qui eſt de nature à être ſouvent conſulté avec fruit & avec plaiſir.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

Histoire naturelle, générale & particulière; contenant les époques de la Nature; par M. le Comte *de Buffon*. Supplément, Tomes IX & X. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 2 vol. *in*-12. de 450 pages chacun. Les mêmes, en un vol. *in*-4°. 1779.

C'est ici la fin des Supplémens que M. de Buffon se proposoit de donner pour son grand & bel Ouvrage de l'Histoire Naturelle. Depuis 1744 qu'il écrivoit sa Théorie de la Terre, combien de voyages, d'observations, de faits nouveaux ont dû répandre un nouveau jour sur cette matière? Aussi a-t'il mis la dernière main au superbe tableau qu'il avoit tracé de l'univers. C'est ici l'abrégé des travaux de la Nature considérés en sept époques différentes: 1°. lorsque la terre & les planètes ont pris leur forme: 2°. lorsque la matière s'étant consolidée a

formé la roche intérieure du globe, ainſi que les grandes maſſes vitreſcibles qui ſont à ſa ſurface : 3°. lorſque les vapeurs qui s'en exhaloient ſe ſont condenſées & ont formé les eaux qui couvrirent long-tems nos continens : 4°. lorſque les eaux ſe ſont retirées & que les volcans ont commencé d'agir : 5°. lorſque les éléphans & les autres animaux du midi ont habité les terres du nord où l'on en trouve ſans ceſſe des débris : 6°. lorſque la ſéparation des continens s'eſt faite par la retraite des eaux : 7°. enfin, lorſque la puiſſance de l'homme a ſeconde celle de la nature & a perfectionné la ſurface du globe terreſtre, comme on l'a vu dans les beaux Diſcours intitulés, *Vues ſur la Nature*, dans les Tomes XXIV & XXVI, qui parurent en 1766.

Ces époques de la Nature, décrites avec un ſtyle ſublime, ſont appuyées ſur les faits & les monumens liées *par des analogies* dont le ſa-

voir & le génie ont ſçu former une chaîne à laquelle on ne voit point d'interruption. Les principaux faits ſont les ſuivans : 1°. la terre eſt aplatie ; elle a donc été molle : 2°. il y a une chaleur intérieure plus grande que celle que la terre reçoit du ſoleil, & celle-ci ne ſuffiroit pas pour maintenir la nature vivante : 3. les matières qui compoſent le globe de la terre, ſont en général de la nature du verre & peuvent être toutes réduites en verre : 4. on trouve juſques ſur les montagnes, à 2000 toiſes de hauteur, une immenſe quantité de coquilles & d'autres débris des productions de la mer, qui annoncent le tems où la mer couvroit toute la terre.

Sur le premier fait on pourroit dire que M. de Buffon n'uſe pas même de tout l'avantage qu'il pourroit prétendre : car ſi la terre n'eut pas été fluide, elle n'auroit jamais pris la forme circulaire & régulière qu'elle a ; il eſt évident qu'une multitude

de parties déjà solides ne sçauroient s'assembler, malgré l'attraction mutuelle, de manière à se placer toutes à la même distance du centre; le frottement & les inégalités des grandes parties seroient un obstacle éternel à cet arrangement.

Sur le second fait, M. de Buffon se sert du grand travail que M. de Mairan a publié dans les Mémoires de l'Académie pour 1721 & 1765, pour établir qu'il y a sur toute la terre un principe de chaleur actuellement indépendant de la cause générale des vicissitudes de saisons ou de l'action immédiate du soleil sur la terre; sans lui les degrés de chaleur en été & de froid en hyver, tels qu'ils sont indiqués par le thermomètre, paroissent à M. de Mairan inexplicables & même contradictoires avec toutes les expériences. Cette théorie est fondée, selon lui, sur ce que le soleil nous envoie dix-sept fois plus de chaleur en été qu'en hyver, tandis que la différence de chaleur absolue

entre l'hyver & l'été n'eſt que de $\frac{1}{32}$; c'eſt à-dire, cinq cens fois moindre (Mem. de l'Acad. 1765, pag. 203.) Mais cela ſuppoſe que 32 degrés du thermometre de Réaumur (dont la chaleur d'été differe de celle d'hyver, en milliemes parties du volume total de la liqueur) ſont 32 milliemes de la chaleur abſolue; cela ſemble ſuppoſer que ſi la chaleur étoit nulle, la liqueur du thermomètre ſeroit nulle ou s'anéantiroit; ce qui eſt difficile à comprendre.

Mais la chaleur interne de la terre eſt indiquée par celle qu'on éprouve dans les mines profondes, par la fluidité de la mer que le ſoleil ne pourroit empêcher de ſe glacer dans le fond, & par d'autres faits qu'il faut voir dans le bel Ouvrage de M. de Buffon.

Le Philoſophe ne néglige pas ici de rendre hommage à la Religion, & de marquer ſon reſpect pour l'Ecriture, en faiſant voir que l'œuvre *des ſix jours* eſt poſtérieure à la créa-

tion, & s'accorde très bien avec les changemens par leſquels la matière a paſſé dans les ſept époques de la nature. Il eſt évident que le mot de *jour* ne ſignifie pas une révolution diurne du ſoleil, puiſque le ſoleil n'étoit pas encore placé dans le ciel pour marquer les jours, & l'Ecriture compte déjà par jours, c'eſt-à-dire par intervales de tems.

La connoiſſance de l'homme fait une partie de la ſcience de la nature, & M. de B. les fait toujours marcher de concert: voici le dernier réſultat ou du moins la dernière réflexion qui termine ſes époques de la nature: « Que ne pourroit-il pas ſur » lui-même, je veux dire ſur ſa propre eſpèce, ſi ſa volonté étoit toujours dirigée par l'intelligence.... » Il ſemble que de tout tems l'homme ait fait moins de réflexions ſur » le bien que de recherches pour le » mal; toute ſociété eſt mêlée de » l'un & de l'autre; & comme de » tous *les ſentimens* qui affectent le

» multitude, la crainte eſt le plus » puiſſant, les grands talens dans » l'art de faire du mal ont été les » premiers qui ayent frappé l'eſprit » de l'homme; enſuite ceux qui l'ont » amuſé ont occupé ſon cœur; & ce » n'eſt qu'après un trop long uſage » de ces deux moyens de faux hon- » neur & de plaiſir ſtérile, qu'enfin » il a reconnu que ſa vraie gloire eſt » la ſcience, & la paix ſon véritable » bonheur. »

[*Extrait de M. de la Lande*]

LETTRE à Meſſieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.

MESSIEURS,

DANS la nouvelle Traduction de Pline, par M. de S., j'ai trouvé une méprile qui m'a paru aſſez conſidérable pour devoir la relever. La voici : Pline dit, L. 7, C. 56, ſelon la Traduction, *que les Carthe-*

ginois ont inventé le Trafic ; ſi Pline, par *Pæni*, a voulu parler des Carthaginois, il eſt certain qu'il ſe trompe, & il eſt démenti par toute l'antiquité. En effet, ouvrons les Annales des Grecs & des Romains, nous y trouvons que le *Trafic* étoit en uſage chez les Sidoniens, les Tyriens, &c. pluſieurs ſiècles avant la fondation de Carthage, dont on place l'époque à l'an 890 avant J. C. Mais il eſt facile de prouver que par *Pæni* Pline entend les Phéniciens qui paſſent, dans les écrits des Grecs & des Latins, pour les plus anciens Navigateurs & Commerçans ; & il ne faut pas croire que, lorſque Pline a dit que ceux que les Latins appellent *Pæni* étoient auteurs du Trafic, il ait entendu les Carthaginois ; il a voulu parler des Phéniciens, deſquels les Carthaginois ſont ſortis ; comme leur nom *Pæni* eſt ſorti des Phéniciens ; & cela paroît clairement par deux paſſages de Dionyſius le Periegete, où il faut les Phéniciens

inventeurs de la Navigation & du Trafic. *Phœnices primi navibus*, dit-il, *periculum fecerunt maris; primi item mercaturam marivagam excogitarunt* [1]. Cicéron donne aux Phéniciens le nom de *Pœni* [2]; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre l'*Uterque Pœnus* d'Horace [3] Une choſe que je ne puis paſſer ſous ſilence, c'eſt ce qu'avance M. P. de S. dans le même chapitre & note 6, où il prétend que les moulins à eau ſont *d'une extrême nouveauté; & les Anciens*, ajoute-t-il, *paroiſſent n'avoir connu que la meule à bras, ou tout au plus celle que des animaux faiſoient tourner.* Auſſi M. P. de S. paroît il douter qu'il en ſoit fait mention dans le paſſage ſuivant de Pline: *Major pars Italiæ ruido utitur pilo: rotis etiam quas aqua verſet*

[1] Voy. v. 907, 908. *in*-8°. Oronie 1710.

[2] Cicer. de finib. L. 4.

[3] Ode 1. L. 3.

obiter, *& molat* [4]. Il croit que Pline a voulu dire seulement qu'en Italie on a quelquefois recours à la meule, *& sans contredit*, dit-il, *à une petite meule à bras*. Cependant on voit clairement que Pline parle des moulins à eau. Mais si M. P. de S. eût sçu qu'ils étoient connus sous Jules César, il n'auroit pas trouvé étrange que Pline, qui vivoit plus de 150 ans après cette découverte, en ait parlé. Quoi qu'il en soit, voici les preuves de ce que j'avance. Strabon, qui fleurissoit sous Auguste, nous apprend qu'on voyoit proche de la ville de Cabires [5] & du palais de Mithridate, *un moulin à eau*; & Palmerius, sur ce passage, croit qu'on doit cette admirable découverte à Mithridate; & Saumaise, dit-il, a eu raison de dire dans ses notes sur l'Héliogabale de Lampri-

[4] Liv. 18. c. 10 & voy. aussi note 34.

[5] Ville de l'Asie mineure dans la petite Arménie; elle étoit proche du Mont Paryadrès.

dius, ch. 24, que ces machines fu
rent inventées du tems de Cicéron
qui vivoit alors [6]. Il paroît assé
vraisemblable que ces machines fu
rent inventées dans l'Asie mineure
c'est au moins la conséquence qu'o
pourroit tirer du passage de Strabo
Pomponius Sabinus dit aussi qu'il
étoient connus sous Jules César [7]
& ce Prince étoit contemporain d
l'Orateur Romain. En lisant Lucrec
qui vivoit 75 ans av. J. C. J'ai trou
qu'il en parloit par comparaison da
le vers suivant : *Ut fluvios versare r*
tas atque hauſtra videmus [8].

Il est bon de remarquer que L
crece, par ce vers, semble désign
deux sortes de machines, égalemen
mues par l'eau ; & c'est au moins c
qu'on peut croire du mot *hauſtra*
& je crois que c'étoit une espèce d

[6] Strab. L. 12. pag. 834. édit. de C
saubon.

[7] In Virgilii Maronis, p. 2001. Ba
1586.

[8] *L. 5. v. 517.*

roue dont parle Vitruve, où autour de ſa circonférence on attachoit des ſeaux; & ces ſortes de roues ſervoient à puiſer de l'eau [9]. Antipater de Theſſalonique a conſacré dans une épigramme grecque l'utilité des moulins à eau. En voici la traduction: *Femmes occupées a moudre le bled, ceſſez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aiſe, & laiſſer chanter les oiſeaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux Nayades de faire ce que faiſoient vos mains. Elles obéiſſent; elles s'élancent juſqu'au haut d'une roue, & font tourner un eſſieu. L'eſſieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la peſanteur des meules creuſes qu'il entraîne. Nous voilà revenues à la vie heureuſe & tranquille de nos premiers pères. Nous apprenons à nous faire des repas & à recueillir ſans peine le fruit des tra-*

[9] Vitruve, L. 10. c. 9.

vaux de Cérès [1]. On voit par cette épigramme, & on peut voir aussi, L. 10. c. 10. de Vitruve, que les moulins à eau des Anciens étoit semblables aux nôtres. Antipater vivoit vers la fin du règne de Jules César ; & Vitruve écrivoit sous Auguste. J'observerai en passant que les moulins à eau étoient connus en France dès le commencement de la Monarchie ; car il en est fait mention dans la *Loi Salique*, où elle ordonnoit que si quelqu'un avoit commis quelques délits au sujet des moulins, soit condamné à payer une certaine quantité de sols ; *Si quis ferramentum de molino alieno furaverit, M. DCC den. qui faciunt sol. XLV, culpabilis judicetur, &c &c.* [2] Une chose que les Anciens n'ont certainement point connue, c'est les mou-

[1] In Analectis veter. Sætas. Græcos editore Brunck. t. 2. p. 119. Epig. 39. voy. aussi Mem. de l'Acad.

[2] Loi Salq. tit. 25. t. 4. de Hist. de fr. de D. Bouquet, p. 137.

lins à *vent* ; & cette découverte eſt due aux Orientaux ; & l'uſage en fut apporté en France & en Angleterre vers 1040 [3]. Enfin, M. P. de S. manque encore d'exactitude, lorſqu'il dit, T. 3. p. 235. note 6. *que la meule étoit d'une invention pour ainſi dire récente à l'égard de Pline.* Cependant je trouve que cette découverte remonte aux tems les plus reculés ; car il en eſt parlé dans Job [4] & dans Moyſe [5]. Chez les Grecs, Myles, fils de Lelex, premier Roi de la Laconie, paſſoit pour avoir inventé les moulins à bras [6]. Homere, dans la deſcription du combat d'Hector & d'Ajax, en parle par comparaiſon. C'eſt dans l'inſtant où Ajax ramaſſe une énorme pierre pour lancer à Hector ; & elle étoit, dit ce grand Poëte, comme *une meule de moulin. Εἴκυια δ' ἀνὶ-*

[3] Traité de la Police, t. 2, p. 793.
[4] C. 41. v. 15.
[5] Deut. c. 24. v. 6.
[6] *Pauſ. L. 3. c. 20.*

δ' ἄξε, βαλὼν μυλωειδὲι πέτρῳ, [7]. Plutarque nous a conservé dans le banquet des sept Sages, une Chanson qu'on chantoit en tournant la meule. En voici la traduction : *moulez, meule, moulez ; car Pittanus qui règne dans l'auguste Mytilene, aime à moudre* [8]. Pour les Romains ils n'en connurent l'usage qu'au retour de l'Asie, vers 191 av. J. C. Mais, comme dans le Passage de Pline, sur quoi M. P. de S. fait cette remarque, il y s'agit de l'usage de moudre dans l'Attique ; cela est, par conséquent, bien différent.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, LE PRINCE le jeune, attaché à la Bibliot. du Roi.

[7] Iliad. L. 7. v. 270. édit. de Bernes; Voyez aussi Odyss. L. 7. v. 104.

[8] Voyez aussi Elien, Hist. div. L. 7. c. 4.

BIBLIOTHÈQUE historique de la France, par feu Jacques le Long. Nouvelle Edition revue, corrigée & considérablement augmentée; par feu M. *Fevret de Fontette*, Conseiller au Parlement de Dijon, de l'Académie de cette ville & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Tom. V; contenant des Additions & les Tables. A Paris, chez Pierre-François Didot jeune; Debure fils; Jean-Luc Nyon aîné, Moutard; de l'Imprimerie de la Veuve Hériſſant. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1778. *in-fol.*

DEPUIS la publication du quatrième volume de cet Ouvrage en 1775, on attendoit celui-ci qui avoit été promis pour l'année suivante. Mais les soins que l'Editeur, M. Barbeau de la Bruyere, a pris, ne peuvent que contribuer à rendre ce délai utile au Public. Pour sous-

mit les indices les plus complets, & pour faciliter les recherches des personnes studieuses, il avertit qu'on est revenu sur toutes les parties de l'Ouvrage avec une si scrupuleuse attention, que les tables se sont insensiblement accrues, & qu'on n'en a écarté aucun détail, tant qu'on a cru pouvoir les rendre plus riches. Les plus difficiles de ces tables ont été rédigées par M. Rondet, *qui, après avoir fait preuve de sa sagacité en ce genre, a redoublé de soins pour que l'exécution de celles-ci répondit à leur importance.* Elles sont au nombre de neuf, & les personnes qui en feront usage sont priées d'en bien prendre l'esprit dans les courtes explications dont elles sont précédées, & de les considérer toutes ensemble, s'il est permis de parler ainsi, *comme ces trousseaux de clefs dont on ne s'aide facilement qu'en devenant très-familier avec la destination de chacune d'elles.*

On a profité du délai qu'ont entraîné ces opérations minutieuses,

pour multiplier les améliorations dont un Catalogue d'Ouvrages eſt toujours ſuſceptible ; & l'on trouvera encore dans ce volume quarante pages d'*Additions & Corrections* au *Supplément* du Tome IV. Pluſieurs perſonnes ſavantes ont contribué à la perfection de l'Ouvrage ; & ſans parler de celles auxquelles on a déjà témoigné de la reconnoiſſance dans les volumes précédens, on cite avec éloge M. Joſeph Nadaud, Curé de Teyſac, Diocèſe de Limoges, que la République des Lettres a perdu en 1776 ; & Dom Jacques-Claude Vincent, Bénédictin, Bibliothécaire de S. Remy de Reims, mort en 1777, qui étoit fils de Jacques Vincent, Imprimeur-Libraire de Paris.

Les *Additions* de ce volume contiennent des notices de pluſieurs de ſes manuſcrits, dont M. Nyon l'aîné, ſon neveu, a donné communication après ſa mort. On ne ſera pas fâché de voir ici l'objet des neuf Tables,

I. Table générale des Matières, selon l'ordre qu'elles ont dans les quatre premiers tomes.

II. Table géographique des Provinces, Villes, Abbayes, (ou Monastères) & autres lieux sur lesquels il y a quelques histoires ou traités dans l'Ouvrage.

III. Table chronologique qui indique, 1°. les Chroniques dispersées dans les diverses classes qui concernent l'Histoire Ecclésiastique & Monastique, Politique ou Civile: 2°. les Histoires générales qui embrassent plusieurs règnes des Rois de France: 3°. les Ouvrages qui traitent de chacune de leurs races, ou de chacun de leurs règnes: 4°. des Histoires particulières des Provinces & des principales Villes: 5°. les Vies des Personnages les plus distingués dans l'Eglise ou dans l'Etat, & autres Pièces qui les regardent: 6°. les Actes des Conciles généraux, nationaux & provinciaux, & autres Pièces qui ont pour objet les Assemblées

blées du Clergé de France, les Synodes Diocésains & les Etats-Généraux du Royaume. Par M. Rondet.

IV. Table alphabétique des Chroniques & Histoires générales indiquées dans la Table précédente, mais ici présentées avec la seule date des années où elles finissent.

V. Table alphabétique des Personnes dont on indique dans cet Ouvrage, l'histoire, la vie, l'éloge, l'oraison funèbre, ou qui sont l'objet de quelques dissertations, remarques, notes, ou autres écrits. Par le même.

VI. Table alphabétique des Matières qui sont l'objet des Ouvrages contenus dans cette bibliothèque. Par le même. Elle auroit pu être plus étendue.

VII. Table des Manuscrits indiqués au long dans l'Ouvrage, & rangés ici selon l'ordre des matières suivies dans les Tomes précédens (ou selon la 1re. Table.)

VIII. Table alphabétique des Au-

teurs dont les Ouvrages sont rapportés dans cette Bibliothèque, avec l'indication de ces Ouvrages & des Numéros sous lesquels on les trouve, y compris le *Supplément* & les *Additions*. Par M. Rondet.

IX. Table alphabétique des Anonymes, c'est-à-dire des Ouvrages qui ne portent point le nom de leurs Auteurs, & qui d'ailleurs n'indiquent point assez leur classe par le titre, ou qui se rapportant à la classe de l'histoire des règnes, n'ont point de date qui y puisse faire connoître leur rang. Par le même.

Ce détail nous a paru nécessaire pour faire connoître l'utilité dont ce dernier volume peut être à tous ceux qui sont dans le cas de faire usage de l'Ouvrage. Quoique l'impression en soit achevée, il est bien à desirer que ceux qui le consulteront continuent, comme durant le cours de l'impression, à marquer les fautes qu'ils pourront y observer, pour en faire part au Public dans les Ouvrages pé

riodiques. C'eſt le ſeul moyen qui reſte pour porter à ſa perfection une production de la nature de celle-ci.

[*Extrait de M. Dupuy.*]

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

An account of experiments made at the Pantheon on the nature and uſe of Conductors to which are added ſome new experiments with the Leyden Phial, read ad the meetings of the Royal Society. London Printed for J. Nourſe in the Strand. 1778. 98 pages in 4°. avec figures.

Cet Ouvrage de M. Benjamin *Wilſon* ſur les Conducteurs électriques, contient des expériences très-curieuſes; il ſe trouve en entier dans les Tranſactions philoſophiques. M. *Wilſon eſt pour* les Conducteurs

obtus ou mousses, contre les Conducteurs pointus que M. Francklin avoit proposés pour préserver les édifices du tonnerre.

L'Ouvrage de M. *Toaldo* sur la même matière, que nous avons annoncé, vient d'être traduit à Strasbourg, par M. Barbier.

DE SUEDE.

Torberni Bergman, Chemiæ Professoris & Equitis aurati Reg. Ordinis de Wasa : Acad. Imp. Nat. Cur., Regiarumque Academiarum & Societatum, Upsal, Stoc, utriusque, Lond. Goetting, Berol. Gothob, & Lund. Sodalis Parisinæ Correspondentis. Opuscula Physica & Chemica, pleraque antea seorsim edita, jam ab Auctore Collecta, revisa & aucta. Volumen I, cum Tabulis æneis. Holmiæ, Upsaliæ, & Aboæ, in Officinis Librariis Magni Swederi Regg. Acadd. Bibliop. 1779, 1 vol. *in*-8°, de 410 p.

Nous ferons connoître ce premier tome des Opuscules physiques du savant M. Bergman. C'est un Recueil précieux & nécessaire à tous ceux qui font une étude particulière de la Physique, de la Chimie & de l'Histoire naturelle. Mais nous devons prévenir que les recherches profondes dont sont remplies les Dissertations qui composent ce Recueil, supposent des connoissances fort étendues dans ces sciences, & sans lesquelles on ne pourroit les bien entendre ni en sentir tout le mérite.

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Suite des Observations impartiales d'un vrai Hollandois sur les intérêts & l'état présent des Affaires politiques de la France, de l'Angleterre, des Provinces-Unies, des Pays-Bas & des Etats-Unis de l'Amérique; avec des Réflexions sur les dernières Délibérations des Etats

de Hollande, & sur le Mémoire de M. l'Amb. de S. M. à L. H. P.

Si vis pacem, para bellum.

A Amsterdam, chez Guérin. 4 pag. *in*-8°.

Ces nouvelles Observations paroissent être de M. Cerisier, dont nous avons annoncé le *Tableau de l'Histoire des Provinces-Unies*. Personne ne connoit mieux que lui les véritables intérêts de la Hollande, & n'en peut juger d'une manière plus impartiale. Il fait voir que la conduite actuelle de l'Angleterre blesse l'indépendance des Provinces-Unies en même-tems qu'elle expose le crédit & la puissance de l'Angleterre même, & que l'indépendance des Colonies américaines offre plus de sujet d'espoir que de crainte à la Hollande. Il propose une Confédération entre les petits Etats pour prévenir celle des grandes Puissances; enfin il finit par prouver que la France est plus propre & plus inté-

reſſe que l'Angleterre à ſoutenir les Provinces-Unies contre les Puiſſances qui voudroient les envahir & à défendre leur commerce.

FRANCE.

DE ROUEN.

Deſcription du Mangoſtan & du fruit à pain ; le premier eſtimé un des plus délicieux ; l'autre le plus utile de tous les fruits des Indes orientales : avec des Inſtructions aux Voyageurs pour le tranſport de ces deux fruits & autres ſubſtances végétales qui ſeroient d'une grande reſſource aux habitans des iſles de l'Inde occidentale. Ouvrage traduit de l'anglois de *John Ellis*, Ecuyer, Membre des Sociétés Royales de Londres & d'Upſal, Agent pour la Dominique. A Rouen, chez P. Machuel, Libraire, rue Ganterie, hôtel S. Vandrille. 1779. Brochure *in*-8°. de *63 pag. avec figures.*

DE PARIS.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque. A.

A la tête de l'Ouvrage on lit cet Avertissement : « Ce volume est le » premier de vingt-quatre qui paroî- » tront successivement. Le 2e, qui sera » distribué dans le courant du mois » de Juin, ou au plus tard au com- » mencement de Juillet, contiendra » un Manuel des Châteaux, ou Con- » seils pour former une Bibliothèque » de Romans, pour diriger une Co- » médie de Société, & pour diversifier » ses amusemens dans un sallon. »

Suit une Lettre de M. Contant d'Orville, adressée à M. . . . L. M. D. P. M. D. &c. & servant de Préface ou d'Introduction au présent Recueil. Après quoi on voit le titre suivant :

Bibliothèque historique à l'usage des Dames ; contenant un Catalogue raisonné de tous les Livres nécessaires pour faire un Cours complet d'Hist.

toire en langue françoise; suivie d'un Extrait de l'histoire de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin; & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville. A Paris, chez Moutard, &c. 1779. Avec Approb. & Priv. du Roi. *in*-8°.

Nous nous proposons de faire bientôt connoître cette production.

Dernier Prospectus.

Histoire universelle, depuis le commencement du Monde, enrichie de Figures & de Cartes nécessaires. Composée en Anglois, & traduite nouvellement en François par une Société de Gens de Lettres. 60 vol. *in*-8°. ou environ.

Le grand Ouvrage qu'on annonce ici, n'est point, disent les Editeurs, un de ces Ecrits connus seulement, ou de la Nation chez laquelle ils ont été composés, ou de ce petit nombre de Savans de tous les Pays, à qui toutes les Langues sont égales.

ment familières. L'Histoire Universelle, composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres, est le corps d'Histoire le plus vaste, le plus complet & le plus généralement estimé qui ait jamais paru.

Il réunit en effet tout ce que l'érudition la plus consommée & la critique la plus judicieuse peuvent offrir de plus instructif & de plus piquant. C'est un tableau en grand des actions humaines présentées avec un ordre & une méthode qui ne se trouvent dans aucun autre Ouvrage de la même nature, quoiqu'il soit en même tems le plus vaste & le plus varié. Enfin, cette *Histoire Universelle* forme à elle seule une Bibliothèque complette de la Politique, de la Morale, & des connoissances de l'homme, depuis sa création jusqu'à nos jours.

La nouvelle Traduction, dont on a déjà publié trois volumes, est, pour le fonds, parfaitement conforme à l'original ; c'est-à-dire, qu'on

ne s'y permet aucune addition, aucun retranchement, & qu'elle rend le ſens des premiers Auteurs dans toute ſon intégrité. Il n'en eſt pas de même de la forme.

Les nouveaux Traducteurs ayant pour but de rendre leur travail utile à toutes les claſſes de Lecteurs, aux gens du monde, comme aux Savans, aux jeunes perſonnes qui commencent à ſe livrer à l'étude de l'Hiſtoire, comme à celles qui, dans un âge plus mûr, prennent plaiſir à s'en rappeler les époques principales, ont cru devoir dégager le Texte des longues Diſſertations qui ſuſpendent le récit des faits, pour les reporter, en notes à la fin de chaque Volume. Ainſi la fidélité de la Traduction, l'ordre des faits dégagés de longues diſſertations qui étouffent l'intérêt, la pureté du ſtyle, la commodité du format, & la facilité d'acquérir, ſont autant d'avantages eſſentiels qui ſont réunis dans la nouvelle Traduction.

Si l'on excepte le Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts, on ne connoît point dans la Littérature, d'Ouvrage plus grand que celui-ci, & il n'en est point de plus généralement estimé. L'Histoire Universelle sera le Livre de tous les siècles, parce qu'il est le seul dépôt où soient consignés les Actes de toutes les Nations.

De tous les Gens de Lettres qui ont bien voulu s'occuper de cette Edition, il n'en est pas un seul qui ne se soit fait connoître par quelque Ouvrage estimable. M. le Tourneur [1] entr'autres, a bien voulu y coopérer, & se donner des soins particuliers pour l'exécution générale. Le Livre est imprimé sur beau papier,

[1] Plusieurs volumes sont prêts, & la Traduction de Sakespeare n'en souffrira aucun retard : le cinquième & le sixième volumes paroîtront incessamment, & contiendront Antoine & Cléopatre, *Hamlet*, *le Roi Lear*, & Timon d'Athènes.

en caractères neufs, & la gravure des planches eſt confiée au burin des meilleurs Artiſtes. Quant au format, on a cru devoir le rendre portatif, & l'on a choiſi l'*in*-8°.

Chaque Volume eſt & ſera de 35 à 40 feuilles. On donnera une Table raiſonnée des Matières, rangées par ordre alphabétique; des volumes qui auront paru pendant le cours d'une année; & ils ſe ſuccèdent avec une rapidité dont on n'a point encore eu d'exemple. Il en paroît régulièrement un Volume chaque mois. Le quatrième paroîtra le premier Juin; le cinquième, le premier Juillet; & ainſi des autres.

Le Libraire, pour aſſurer cette entrepriſe, dont le grand nombre de Souſcripteurs atteſte le ſuccès, a ouvert une Souſcription à raiſon de 4 liv. pour chaque volume. On ſent combien ce prix eſt modique, vû la groſſeur des volumes & le nombre de planches qu'ils renferment; c'eſt pourquoi il prévient que la Souſcrip-

tion de 4 liv. pour chaque volume, qui aura toujours lieu pour les premiers Souscripteurs, n'aura lieu pour ceux qui n'ont pas encore souscrit, que jusqu'au premier Août prochain. A cette époque, il sera ouvert une seconde Souscription, à raison de 5 liv. pour chaque volume, & on peut être assuré qu'il n'en sera pas donné à moindre prix.

On imprime actuellement la Liste des Souscripteurs, & elle paroîtra au premier Juillet avec le cinquième volume. Les personnes qui ne voudroient pas y être nommées, sont priées de le faire savoir, avant le 15 Juin, au Sieur Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, à Paris.

Conditions de la Souscription.

On paye 24 liv. en souscrivant pour les six premiers Volumes, papier ordinaire, & 36 liv. pour le papier fin, dont il n'a été tiré que cinquante Exemplaires. En recevant le

sixième, on payera 24 autres liv. pour les six Volumes suivans, ainsi de suite de six mois en six mois. Ceux qui n'auront pas souscrit d'ici au premier Août 1779, payeront chaque Volume 5 liv. c'est-à-dire, que la Souscription pour six Volumes sera de 30 liv. au lieu de 24 liv.

Les personnes de Province qui voudront recevoir les volumes francs de port, par la Poste, payeront 4 liv. 4 sols pour 6 volumes, c'est-à-dire, 14 sols par volume; ainsi leur Souscription sera de 28 liv. 4 sols au lieu de 24 liv. Ceux qui voudront souscrire pour l'année entiere, le pourront en doublant le payement. Ils sont priés d'affranchir, à la Poste, le port de l'argent & des Lettres.

On souscrit à Paris, chez Moutard, Imprimeur Lib. de la Reine Hôtel de Cluni, rue des Mathurins; à Lyon, chez les freres Perisse; à Besançon, chez Metroyer, & Lépagnez, cadet; à Bordeaux, chez les

frères la Bottière, Chapuis & Bergeret, & chez les principaux Libraires du Royaume & de l'Europe.

Tableau démonstratif des Tares & des Maladies des Chevaux, & d'un autre ayant pour titre : *Tableau indicatif du traitement des Chevaux*, ou *Formules Hippiatri-pratiques, pour servir de suite aux Clavicules de M. La Fosse*; dédiés & présentés à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. *Robinet*, Hippiatre.

Cet Ouvrage, supérieur à tous ceux qui ont paru en ce genre, & qui a été approuvé par les plus habiles Médecins & les plus grands Maîtres de l'Art, est en deux grands Tableaux gravés par les meilleurs Artistes. Dans le premier, sont trois grands Chevaux gravés, servant à indiquer le siège des différentes maladies par des lignes ponctuées au bout desquelles répondent des cases qui en donnent l'explication. Le second contient tous les remedes

dont il faut faire usage pour chacune desdites maladies; leur nature, les drogues qui les composent, la dose qu'il en faut employer, les moyens de les composer, les règles qu'il faut suivre pour les administrer, &c. A Paris, chez Dézauche, Graveur, rue S. Severin, la Porte-cochere en face de la rue de la Harpe, chez qui l'on trouvera les Clavicules de M. La Fosse. Prix, 6 livres.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Cayenne & de la Guyane françoise; dans lesquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui règnent sur les Blancs & les Noirs; des Observations sur l'histoire naturelle du pays, & sur la culture des Terres: avec des Planches. Par M. *Bajon*, ancien Chirurgien-major de l'isle de Cayenne & dépendances, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences & de celle

de Chirurgie. Deux volumes *in*-8°, 9 liv. brochés. Chez Didot le jeune, quai des Augustins; la veuve Duchesne, rue S. Jacques; & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers. 1778.

Cours complet d'Agriculture Théorique, Pratique & Economique, & de Médecine Rurale & Vétérinaire; précédé d'un Discours contenant un Plan d'étude propre à fixer la marche des connoissances nécessaires au Cultivateur: ou Dictionnaire Universel d'Agriculture, mis à la portée de tout le monde: par une Société d'Agriculteurs Praticiens, & rédigé par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon, Membre de plusieurs Académies, &c. Ouvrage proposé par Souscription, sur un Plan nouveau.

Modèle de Souscription.

Je soussigné, promets & m'engage de prendre . . . Exem-

plaire du Cours complet d'Agriculture Théorique, Pratique & Economique, & de Médecine Rurale & Vétérinaire, &c. &c., ou Dictionnaire universel d'Agriculture, rédigé par M. l'Abbé Rozier, formant six Volumes *in* 4°. avec des Planches en taille-douce, & de payer la somme de douze liv. par chaque Volume en feuille, à la réception des Livraisons. Fait à

le du mois d 17

N. B. Il faut écrire son nom, ses qualités, le nom du lieu de sa résidence, ou de l'endroit le plus prochain où est établi le Bureau de la Poste, afin que MM. les Souscripteurs soient avertis à l'instant que les Volumes paroîtront.

On prie aussi MM. les Souscripteurs d'affranchir leurs Lettres.

Discours historiques, critiques, *théologiques*, & *moraux*, sur les évènemens les plus mémorables du vieux

& du nouveau Teſtament; par Jacques *Saurin*, continué par MM. Roques & Beauſobre, 2e. vol. grand *in*-8°: A Amſterdam, chez E. Van Harrevett, propoſé à un rabais conſidérable, juſqu'au premier Janvier 1780.

Savoir, les exemplaires complets à 36 liv. & les volumes ſeparés, depuis le Tome V. juſqu'au Tome XI. à 3. liv. 10. ſols le volume en feuille.

Les perſonnes qui deſireront, ſoit des exemplaires complets, ſoit des volumes ſéparés, ſont priées de ſe faire inſcrire à Paris, chez Nyon l'aîné, maintenant rue S. Jean-de-Beauvais, & au mois d'Août prochain rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arts, lequel en fera venir.

Tableau analytique des combinaiſons & des décompoſitions des différentes ſubſtances, ou procédé de Chimie, pour ſervir à l'intelligence de cette ſcience. Par M. A. L. *Bron-*

art, membre du Collége de Pharmacie de Paris, Démonſtrateur de himie, de Phyſique, d'Hiſtoire turelle, &c. A Paris, chez P. F. ueffier, Libraire-Imprimeur, au s de la rue de la Harpe 1778. vol. 8°. de 516 pages.

Cet Ouvrage eſt une eſpèce de an pour un Cours de Chimie. M. ongnart y a fait entrer avec ſoin utes les découvertes, les plus réntes, dont cette ſcience a été gmentée : ce qui diſtingue ce li e, c'eſt l'attention particulière e l'Auteur a donnée à l'objet des rts & Métiers dépendans de la Chiie. Cette partie curieuſe & importe, eſt à peu-près, pour moitié ns la totalité de l'Ouvrage,

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Juillet 1779.

ŒUVRES de M. de la Harpe, de l'Acad. Françoise. 1347

Histoire générale de la Hongrie ; par M. de Sacy. 1406

L'Ezour-vedam, ou ancien Commentaire du Vedam. 1419

Mémoire dans lequel on examine les fondemens de l'ancienne histoire chinoise, &c. 1438

Histoire de la Société Royale de Médecine, année 1776. 1463

Mémoire sur l'ancienne histoire de Calais ; par M. de Bréquigny. 1479

1535
idii Naſonis Triſtium Libri
1482
nnaire des Origines ; par M.
r. 1489
re naturelle, générale & pa-
; par M. le Comte de Buffon.
1494
à Meſſieurs les Auteurs du
des Sçavans. 1500
thèque hiſtorique de la France.
1509
elles Littéraires. 1515

Fin de la Table.

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

AOUST.

A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS *au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'eſt à l'adreſſe du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souſcription de l'année eſt de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 ſ. pour la Province, ſoit* in-12 *ou* in-4°. *Le* JOURNAL DES SÇAVANS *eſt compoſé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.*

LE JOURNAL DES ÇAVANS.

AOUST. M. DCC. LXXIX.

ELOGES lus dans les Séances publiques de l'Académie Françoise, par M. *d'Alembert*, Secrétaire Perpétuel de cette Académie. A Paris, chez Panckoucke, Libraire, rue des Poitevins, hôtel de Thou; & Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 1779. Avec Ap-

probation & Privilége du Roi. *in*-12. 559 pages, & les Préliminaires 40.

Le succès qu'avoient eu dans les Séances publiques de l'Académie Françoise, ces Eloges composés & lus par M. d'Alembert, en faisoit desirer ardemment l'impression; les uns espéroient y trouver des défauts qui avoient échappé à la lecture; les autres vouloient jouir plus pleinement des beautés qui les avoient frappés; ceux qui n'avoient pu entendre ces Discours, vouloient les connoître. Le jugement du cabinet a justifié & fortifie l'impression prise dans les Assemblées publiques; ce n'est pas que la critique n'ait usé de tous ses droits & qu'elle n'ait épuisé tous les prétextes; mais après cette épreuve, l'Ouvrage reste; & quand nous dirons que cette suite de l'histoire de l'Académie Françoise, commencée par Messieurs Pe-*llisson* & d'Olivet, n'en sera pas la

la moins lue ni la moins goû-
ſera ſans doute en parler avec
a modeſtie qu'on puiſſe exiger
onfrère & d'un ami de l'Au-

Préface contient des réflexions
ent fines & juſtes ſur les Aca-
. « Celui qui ſe marie, dit
n, donne des ôtages à la for-
; l'Homme de Lettres qui
ou qui aſpire à l'Académie,
e des ôtages à la décence....
y avoit eu une Académie à
e, & qu'elle y eût été floriſ-
& honorée, Horace eût été
d'y être aſſis à côté du ſage
ile ſon ami : que lui en eût-il
é pour y parvenir? d'effacer
s vers quelques obſcénités qui
éparent.... Lucrèce, jaloux
'honneur d'appeller Cicéron
onfrère, auroit ſupprimé les
ceaux, où il donne en vers
aïques des leçons d'athéiſme.
raiſons par leſquelles l'Auteur
: que des Académiciens hono-

raires, qui peuvent être placés dans d'autres Académies, feroient un contresens dans l'Académie Françoise, paroîtront sans réplique à tout lecteur judicieux, & c'est une vérité reconnue depuis long-tems par les Académiciens de tout rang & de tout état.

Hâtons-nous de passer aux Eloges; ce volume n'en offre que treize; mais le Public n'oubliera pas que l'Auteur lui en annonce plus de soixante autres déjà tout faits: ceux qui paroissent aujourd'hui, sont ceux de Massillon, de Despréaux, de l'Abbé de Saint-Pierre, de Bossuet, de l'Abbé de Dangeau, de Sacy, de la Motte, de Fénelon, de l'Abbé de Choisy, de Destouches, de Fléchier, de Crébillon, du Président Rose, tous personnages assez différens les uns des autres, pour que l'Auteur ait eu l'occasion de montrer toute la souplesse de son talent & toutes les ressources de son goût, en variant son style selon le besoin

en prenant toujours le ton du su-
Quoiqu'un penchant naturel &
une prédilection marquée paroissent
le ramener le plus souvent à une plai-
santerie philosophique & piquante,
qui n'est pas le moindre charme de
ses écrits, ni la moins forte chaîne
pour attacher le lecteur, il sait la
quitter à propos, tantôt pour s'éle-
ver avec Bossuet, tantôt pour s'at-
tendrir avec Fenelon, tantôt pour
déployer une théorie lumineuse sur
les arts cultivés par les personnages
qu'il célèbre, tantôt pour tracer des
parallèles neufs & saillans entre des
rivaux illustres; de-là une foule de
rapprochemens heureux & de con-
trastes piquans, jamais brusques ni
tranchans; parce que les rapports
sont vrais & bien saisis, & que tout
est préparé, placé, lié, fondu; aussi
tout fait son effet; c'est le véritable
art d'écrire; c'est le fameux *utile*
Dulci d'Horace; les traits plaisans
préviennent la langueur, dont ne
préserveroient pas toujours les plus

grandes beautés, si elles étoient continues & toujours d'un genre austère; les morceaux plus solides & plus travaillés préviennent le reproche de frivolité que la pédanterie aime à faire à tout ce qui plaît.

Les Anciens recueilloient avec soin les maximes & les dits mémorables des personnages dont ils écrivoient l'histoire; ces traits montrent l'ame; l'Auteur disparoit, & c'est le personnage qui se peint. Pour bien connoître un homme, il faut savoir ce qu'il a dit & ce qu'il a pensé, comme ce qu'il a fait; si les principes sont quelquefois peu d'accord avec la conduite, cette contradiction même peut servir à donner la mesure du caractère. M. d'Alembert ne néglige jamais cette manière de peindre & la plus agréable & la plus fidelle; mais jamais il ne cite pour citer; les citations ont toujours un motif & sont toujours placées dans leur cadre.

Nous ne suivrons point l'Auteur *dans les* détails de l'histoire de cha-

que Académicien ; le fond de cette histoire est ordinairement connu, & c'est la manière de l'Auteur qu'il importe le plus de faire connoître. Nous allons donc rassembler des exemples des différentes beautés que nous avons indiquées.

« La Cour desira d'entendre Massillon, ou plutôt de le juger. Il » parut sans orgueil comme sans » crainte sur ce grand & dangereux » théâtre ; son début y fut des plus » brillans ; & l'Exorde du premier » Discours qu'il y prononça, est un » des chefs d'œuvre de l'éloquence » moderne. Louis XIV étoit alors au » comble de sa puissance & de sa » gloire, vainqueur, & admiré de » toute l'Europe, adoré de ses su- » jets, enivré d'encens & rassasié » d'hommages. Massillon prit pour » texte..... *Bienheureux ceux qui* » *pleurent ;* & sut tirer de ce texte un » Eloge d'autant plus neuf, plus » adroit & plus flatteur, qu'il parut » *dicté par* l'Evangile même, & tel

» qu'un Apôtre l'auroit pû faire :
» Sire, dit-il au Roi, si le monde
» parloit ici à Votre Majesté, il ne
» lui diroit pas : *bienheureux ceux*
» *qui pleurent*. Heureux vous diroit-
» il, ce Prince qui n'a jamais com-
» batu que pour vaincre ; qui a rem-
» pli l'univers de son nom ; qui, dans
» le cours d'un règne long & floris-
» sant, jouit avec éclat de tout ce
» que les hommes admirent, de la
» grandeur de ses conquêtes, de l'a-
» mour de ses peuples, de l'estime
» de ses ennemis, de la sagesse de
» ses loix.... Mais Sire, l'Evangile
» ne parle pas pas comme le monde.

» L'auditoire de Versailles, tout
» accoutumé qu'il étoit aux Bossuet
» & aux Bourdaloue, ne l'étoit pas
» à une éloquence tout à la-fois si
» fine & si noble..... Si jamais
» Louis XIV a entendu un Exorde
» plus éloquent, c'est peut-être celui
» d'un Religieux Missionnaire, qui,
» paroissant pour la première fois
» *devant* lui, commença ainsi son

» Discours : *Sire, je ne ferai point* » *de compliment à Votre Majesté ; je* » *n'en ai point trouvé dans l'Evan-* » *gile.* »

Voilà un de ces rapprochemens heureux & naturels dont nous avons parlé ; il y a loin du Discours de Massillon au mot du Missionnaire ; cependant pour un homme de goût, qui sait saisir les rapports, l'un de ces traits appelle l'autre presque nécessairement ; & de ces traits ainsi rapprochés, il résulte une leçon piquante sur l'usage des complimens dans la chaire de vérité.

L'Eloge de Despréaux offre un parallèle très fin & très-juste de nos trois plus grands Poëtes. « Ne pour- » roit on pas dire, pour exprimer » les différences qui les caractérisent, » que Despréaux frappe & fabrique » très-heureusement les vers ; que » Racine jette les siens dans une es- » pèce de moule parfait, qui decèle » la main de l'Artiste sans en conser- » ver l'empreinte ; & que M. de Vol-

» taire, laiſſant comme échapper
» des Vers qui coulent de ſource,
» ſemble parler ſans art & ſans étude
» ſa langue naturelle ? Ne pourroit-
» on pas obſerver qu'en liſant Deſ-
» préaux, on conclut & on ſent le
» travail ; que dans Racine on le
» conclut ſans le ſentir, parce que,
» ſi d'un côté la facilité continue en
» écarte l'apparence, de l'autre la
» perfection continue en rappelle ſans
» ceſſe l'idée au lecteur ; qu'enfin, dans
» M. de Voltaire, le travail ne peut
» ni ſe ſentir ni ſe conclure, parce
» que les vers moins ſoignés qui lui
» échappent par intervalles, laiſſent
» croire que les beaux vers qui pré-
» cèdent & qui ſuivent n'ont pas
» coûté davantage au Poëte ? Enfin,
» ne pourroit-on pas ajouter, en
» cherchant dans les chefs-d'œuvre
» des Beaux Arts un objet ſenſible de
» comparaiſon entre ces trois grands
» Ecrivains, que la manière de Deſ-
» préaux, correcte, ferme & ner-
» veuſe, eſt aſſez bien repréſentée

» par la belle ſtatue du *Gladiateur*;
» celle de Racine, auſſi correcte,
» mais plus moëlleuſe & plus arron-
» die par la *Venus de Médicis*; &
» celle de M. de Voltaire, aiſée,
» ſvelte & toujours noble, par l'*A-*
» *pollon au Belvédère?* »

Il eſt impoſſible de ne pas parler de la Satyre en parlant du ſeul homme qui eût pu donner de la conſidération à ce genre, ſi ce genre en étoit ſuſceptible; il pourroit l'être ſans doute par ſon objet; & la Satyre vertueuſe & courageuſe, qui, en s'armant du pinceau terrible de Juvénal, pourſuivroit le vice puiſſant juſques ſur le trône, & feroit trembler les Nérons & les Domitiens, pourroit être un grand ſervice rendu à l'humanité; mais la Satyre qui conſiſte à inſulter des Auteurs bons ou mauvais, & à exercer ſa haine ou ſa vengeance, ne peut jamais mériter aucune eſtime; & ſi l'*on y met du talent*, c'eſt du talent *perdu ou profané*. C'eſt ainſi qu'en

juge M. d'Alembert; il conclut que ce malheureux genre doit être abandonné aux sots; que la conscience de leur infériorité rend nécessairement envieux, & force de chercher leur consolation & leur vengeance dans cette triste ressource.

« Il y a eu de tout tems, dit à ce » sujet M. d'Alembert, une ligue se» crette & générale des sots contre » les gens d'esprit, & de la médio» crité contre les talens supérieurs; » espèce de démembrement de la » confédération secrette & plus éten» due des pauvres contre les riches, » des petits contre les grands, & des » valets contre leurs maîtres. »

On peut dire ici à M d'Alembert ce que Moliere disoit à Despréaux au sujet de ces deux vers :

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.

Voilà une des plus grandes vérités

que vous ayez jamais dites. L'infériorité en tout genre est l'ennemienee de la supériorité. Sans parler même des gens de l'art, entre qui l'envie est si naturelle, les demi-connoisseurs, les faux amateurs, les petits protecteurs, tous ceux qui par état ou par vanité croyent tenir aux Lettres & s'y connoître, pleins de zèle pour les Littérateurs obscurs & sans talent, sont toujours les ennemis déclarés de tous ceux qui s'élèvent dans la Littérature & qui parviennent au premier rang; ils les haïssent sans motif, sans les avoir lus, sans les avoir vus, & uniquement par un instinct secret qui les avertit que ce sont des hommes d'un autre ordre qu'eux; il n'y a même parmi les simples amateurs qu'un très-petit nombre d'ames privilégiées & au-dessus du vulgaire, qui échappent au travers dont nous parlons.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nom-

mer,

L'Eloge de l'Abbé de Saint-Pierre, qui a créé le mot de *Bienfaisance*, qui avoit pris pour devise : *Paradis aux Bienfaisans*, & pour maxime : *Donner & pardonner*, & dont tous les projets qu'on a tournés en ridicule pour se dispenser de les examiner, avoient pour objet le bien public, fut lu le jour de la Réception de M. de Malesherbes à l'Académie Françoise : « Quelle circonstance » plus favorable, dit M. d'Alembert, pourrions-nous saisir pour » célébrer un sage vertueux & Patriote, que ce jour à jamais mémorable pour la Philosophie & » pour les Lettres, où la Nation » semble avoir choisi l'Académie » Françoise (qui n'a jamais été plus » glorieuse de porter ce nom) pour » offrir à un autre Sage plus patriote » encore, plus intéressant dans l'infortune, plus indulgent pour la » foiblesse des hommes, & surtout à » *un Citoyen* plus éloquent & plus » *éclairé*, une espèce de couronne

» clyque ; qui eſt en même-tems » pour lui celle des talens & des lu» mières ; jour heureux, où nous » pouvons tous nous écrier comme » ce Philoſophe qui venoit d'entendre applaudir Ariſtide par les Athé» niens : *Je rends graces au Ciel de* » *voir enfin aujourd'hui la vertu cou*» *rageuſe & modeſte obtenir ſa ré*» *compenſe.* »

Nous avons dit que M. d'Alembert ſavoit s'élever avec Boſſuet. Nous le prouvons par les exemples ſuivans :

« Toutes les Oraiſons funèbres » que Boſſuet a prononcées, por» tent l'empreinte de l'ame forte & » élevée qui les a produites ; toutes » retentiſſent de ces vérités terribles, » que les Puiſſans de ce monde ne » lauroient trop entendre, & qu'ils » ſont ſi malheureux & ſi coupables » d'oublier. *C'eſt-là*, pour employer » ſes propres expreſſions, *qu'on voit* » *tous les Dieux de la terre dégradés* » *par les mains de la Mort*, & ab-

» *mes dans l'éternité, comme les fleu-*
» *ves demeurent sans nom & sans*
» *gloire, mêlés dans l'océan avec les*
» *rivières les plus inconnues.* Si dans
» ces admirables discours l'éloquence
» de l'Orateur n'est pas toujours
» égale ; s'il paroît même s'égarer
» quelquefois, il se fait pardonner
» ses écarts par la hauteur immense
» à laquelle il s'élève ; on sent que
» son génie a besoin de la plus grande
» liberté pour se deployer dans toute
» sa vigueur, & que les entraves
» d'un goût sévère, les détails d'une
» correction minutieuse & la séche-
» resse d'une composition *léchee*, ne
» feroient qu'énerver cette éloquence
» brûlante & rapide Son audacieuse
» indépendance, qui semble repouss-
» ser toutes les chaines, lui fait né-
» gliger quelquefois la noblesse mê-
» me des expressions ; heureuse né-
» gligence, puisqu'elle anime & pré-
» cipite. Cette marche vigoureuse où
» il s'abandonne à toute la véhé-
» mence & l'énergie de son ame ; on

» croiroit que la langue dont il se » sert n'a été créée que pour lui ; qu'en » parlant même celle des sauvages, » il eût forcé l'admiration, & qu'il » n'avoit besoin que d'un moyen, » quel qu'il fût, pour faire passer » dans l'ame de ses auditeurs toute la » grandeur de ses idées. »

M. d'Alembert cite ensuite un morceau admirable de M. Thomas, où cet Orateur s'associe aussi à l'énergie imposante & au pathétique sublime de Bossuet, en caractérisant son éloquence. L'Eloge *du Discours sur l'Histoire Universelle*, n'est pas moins noble que celui des Oraisons funebres.

« On admire dans cette grande » esquisse un génie aussi vaste que » profond, qui, dédaignant de s'ap- » pesantir sur les détails frivoles si » chers au peuple des Historiens, » voit & juge d'un coup-d'œil les » Legislateurs & les Conquérans, » les Rois & les Nations, les crimes

» & les vertus des hommes, & trace
» d'un pinceau énergique & rapide
» le Tems qui dévore & engloutit
» tout, la main de Dieu sur les gran-
» deurs humaines, & les Royaumes
» *qui meurent comme leurs maîtres....*
» Il montre partout, au jeune Prince,
» dans cette vaste peinture, l'objet
» le plus propre à forcer les Rois
» d'être justes, l'Être éternel & tout-
» puissant, dont l'œil sévère les ob-
» serve, & dont l'arrêt terrible doit
» les juger. Bossuet se représentoit
» avec frayeur à quel point l'huma-
» nité seroit à plaindre, si ce petit
» nombre d'hommes auxquels la Pro-
» vidence a soumis leurs semblables,
» & qui n'ont à redouter sur la terre
» que le moment où ils la quittent,
» ne voyoient au dessus de leur trône
» un Arbitre suprême qui promet
» vengeance aux infortunés, dont ils
» auront souffert ou causé les lar-
» mes.... Il faut que les sujets es-
» pèrent en Dieu, & que les Souve-

» rains le craignent. » Cette dernière maxime mérite d'être à jamais retenue & citée.

Nous avons dit que M. d'Alembert ſait s'attendrir avec Fénélon, ajoutons qu'il attendrit en faveur de ce vertueux Prélat, & par les traits qu'il en rapporte, & par la manière dont il les ſent.

« Un de ſes Curés ſe félicitoit en » ſa préſence d'avoir aboli les danſes » des Payſans.... *M. le Curé*, lui » répondit Fénelon, *ne danſons point; » mais permettons à ces pauvres gens » de danſer; pourquoi les empêcher » d'oublier un moment combien ils » ſont malheureux ?*

» On a loué avec juſtice le mot » d'un Homme de Lettres, en voyant » ſa bibliothèque détruite par un in- » cendie : *Je n'aurois guère profité » de mes livres, ſi je ne ſavois pas les » perdre.* Le mot de Fénelon qui » perdit auſſi tous ſes livres par un » accident ſemblable, eſt bien plus » *ſimple & plus* touchant : *J'aime*

» *bien mieux*, dit-il, *qu'ils soient* » *brûlés, que la chaumière d'une pau-* » *vre famille.*

» Il alloit souvent se promener » seul & à pied dans les environs de » Cambrai, il entroit dans les ca- » banes des payſans, s'asſeyoit auprès » d'eux, les soulageoit & les conso- » loit. Les vieillards qui ont eu le » bonheur de le voir, parlent encore » de lui avec le respect le plus ten- » dre : *Voilà*, disent-ils, *la chaise* » *de bois où notre bon Archevêque* » *venoit s'asseoir au milieu de nous ;* » *nous ne le reverrons plus !* & ils » répandent des larmes.

» Il recueilloit dans son palais les » malheureux habitans des campa- » gnes, que la guerre avoit obligés » de fuir leurs demeures, les nour- » rissoit & les servoit lui-même à ta- » ble. Il vit un jour un Payſan qui » ne mangeoit point, & lui en de- » manda la raiſon. *Hélas ! Monsei-* » *gneur*, lui dit le Payſan, *je n'ai* » *pas eu le tems, en fuyant de ma ca-*

» bane, d'emmener une vache qui » nourrissoit ma famille ; les ennemis » me l'auront enlevée, & je n'en trou» verai pas une aussi bonne. Fénelon, » à la faveur de son sauf-conduit, » partit sur le champ, accompagné » d'un seul domestique, trouva la » vache, & la ramena lui-même au » Payfan. Malheur à ceux à qui ce » trait attendrissant ne paroîtroit pas » assez noble pour être raconté de» vant une Assemblée si respectable » & si digne de l'entendre.

» La simplicité de sa vertu obtint » le triomphe le plus flatteur & le » plus doux dans une occasion qui » dût être chère à son cœur Ses en» nemis (car à la honte de l'huma» nité Fénelon eut des ennemis) » avoient eu la détestable adresse de » placer auprès de lui un Ecclésias» tique de grande naissance, qu'il » croyoit n'être que son Grand-Vi» caire & qui étoit son espion. Cet » homme, qui avoit consenti à faire » un *métier si vil & si lâche*, eut la

» courage de s'en punir. Après avoir » observé long-tems l'ame douce & » pure qu'il étoit chargé de noircir, » il vint se jetter aux pieds de Féne- » lon en fondant en larmes, avoua » le rôle indigne qu'on lui avoit fait » jouer, & alla cacher dans la re- » traite son désespoir & sa honte. »

Ce sera encore remplir le même objet, c'est-à-dire, prouver la sensibilité de l'Auteur, à ceux qui ont tâché d'en douter, que d'offrir ici le morceau touchant qui termine l'Eloge de M. de Sacy.

« Il mourut chargé de travaux & » de vertus, laissant à ses amis le plus » cher souvenir, aux Gens de Let- » tres le plus digne modèle, aux » Gens de bien les plus justes regrets. » Madame de Lambert, plus âgée » que lui de sept ans, & dont l'a- » mitié fidelle & pure avoit fait la » douceur de sa vie, lui survécut » pour conserver & honorer sa mé- » moire. Digne & triste objet de ses » *pleurs*, il n'en eut point à répandre

» sur

elle. Ainſi la nature qui avoit
fait pour le bonheur de M. de
, y mit le comble par une
lleſſe heureuſe & paiſible,
mpte de ce ſentiment doulou-
qui laiſſe au fond du cœur
perte éternelle & irréparable;
iment dont l'impreſſion eſt
tant plus profonde, que l'ame
ve une eſpèce d'attrait à s'y
r, & de douceur à en goûter
ertume; ſentiment que ſa triſ-
même rend en quelque ma-
e deſirable, puiſqu'il nous
regarder la mort comme un
fait de la nature, non parce
lle met fin à des larmes qui
ſont chères, mais parce que
alheur de l'humanité, ſi c'eſt
malheur que de ceſſer de ſouf-
, nous eſt du moins commun
ceux que nous avons tendre-
t aimés, & nous laiſſe l'eſ-
confolant de les ſuivre bien-
dans cet aſyle éternel & paiſi-
où leur ombre nous a préce-

» dés, & où leur voix nous appelle.
» Madame de Lambert, qui survé-
» cut encore six années à M. de Sacy,
» entretint & nourrit toujours ce
» sentiment cher à son cœur. Elle
» y joignit un espoir plus conso-
» lant encore, celui que la Divi-
» nité bienfaisante donne aux ames
» vertueuses, de se réunir un jour
» pour n'avoir plus à pleurer leur sé-
» paration ; espoir en effet si propre
» à soulager les maux des cœurs sen-
» sibles ; espoir dont la malheureuse
» humanité avoit un besoin si pres-
» sant, qu'elle a couru, pour ainsi
» dire, au devant de lui, avant que
» la bonté suprême & éternelle vou-
» lût bien le lui présenter elle-même.
» Un sentiment profond & plein de
» vie, privé d'un objet chéri qu'il ne
» retrouvoit plus, & ne pouvant
» supporter l'idée accablante d'être
» anéanti pour jamais, a inspiré, in-
» téressé, éclairé la raison, pour lui
» faire embrasser avec transport cette
» attente précieuse d'une existence

» immortelle, dont le premier des
» n'a pas dû naître dans une tê-
» froide & philosophe, mais dans
» un cœur qui avoit aimé. »

Nous avons annoncé des mor-
ceaux où l'Auteur donne une théorie
lumineuse & profonde sur les arts,
sur les talens divers dont il a occa-
sion de parler; nous regrettons que
ces morceaux, par leur trop d'éten-
due, ne puissent trouver ici leur
place. Nous nous contenterons d'in-
diquer les principaux. Tels sont, le
morceau sur l'invention de l'Alpha-
bet & sur la Grammaire en général,
dans l'*Eloge de M. l'Abbé de Dan-
geau*; sur les Traductions, dans
l'*Eloge de M. de Sacy*; sur la Poésie
Lyrique, dans l'*Eloge de M. de la
Motte*; sur le mêlange du Pathéti-
que & du Comique dans la Comé-
die (*Eloge de M. Destouches*;) sur
les raisons qui font que les Etrangers
placent M. Destouches immédiate-
ment après Moliere, & préfèrent sa
gaîté simple à la gaîté de Regnard,

à l'originalité piquante de Dufresny; au sel épigrammatique de le Sage, au dialogue vif & naturel de Dancourt, aux scènes attendrissantes du *Préjugé à la mode* & de *Mélanide*, (*même Eloge*) &c. Quant aux parallèles, qui sont un des grands ornemens de ces Discours, nous avons cité celui de Despréaux, de Racine & de Voltaire, parce qu'il n'est pas d'une étendue qui excède les citations que nous pouvions nous permettre; nous aurions bien voulu ne pas nous borner à en indiquer une multitude d'autres d'un mérite égal ou supérieur, tels que le parallèle de Fontenelle & de la Motte dans l'*Eloge de ce dernier*, morceau plein de philosophie & de goût; le parallèle de Destouches & de Dufresny dans l'*Eloge du premier*; celui de Fléchier & de Racine, de Bossuet & de Corneille dans l'*Eloge de Fléchier*; celui de Crébillon & de Voltaire, ou plutôt celui de nos quatre *grands* Tragiques dans l'*Eloge de*

Crébillon; & le parallèle particulier de la Tragédie d'*Atrée* & de celle de *Gabrielle de Vergy*, dans le même Eloge. Nous observerons avec plaisir, au sujet de ce dernier parallèle, que l'Auteur paroît donner la préférence à *Gabrielle de Vergy*, & qu'en général il paroît plus favorable à cette Pièce que quelques autres juges, dont nous respectons le goût en l'accusant d'un peu de sévérité; cependant M. d'Alembert déclare qu'il ne prétend ni justifier ni combattre le succès de *Gabrielle de Vergy*. Pour nous, plus hardis que lui avec bien moins de titres pour l'être, & peut-être parce que ces titres nous manquent, nous osons dire que *Gabrielle de Vergy* est une des Tragédies du plus grand intérêt & du plus grand effet qui soient au Théâtre; que le style, qui en général pourroit nuire à la durée des succès de M. de Belloy, n'est pas assez defectueux pour l'empêcher de parvenir à la postérité; nous osons prédire que

quand le tems aura dissipé les petits nuages, les préventions, les dispositions éphémères qui empêchent toujours de rendre pleinement justice à tout contemporain qui n'a pas, comme M de Voltaire, à force de triomphes & d'années, subjugué le Public, le succès de *Gabrielle de Vergy* n'aura plus de contradicteurs.

Nous avons rempli la tâche que nous nous étions imposée de justifier, par des exemples ou cités ou du moins indiqués, ce que nous avons dit du caractère particulier des différentes beautés, qui, toutes ensemble, font de ces Eloges la lecture & la plus amusante & la plus instructive ; il reste les traits de plaisanterie philosophique, qui se présentent à chaque page, & dont par cette raison nous ne citerons rien. Il reste aussi les mots particuliers que l'Auteur cite lui-même d'après ses personnages ; ces mots, comme nous l'avons dit, sont placés dans leur *cadre*, & ne peuvent que perdre à

en être tirés. Voici quelques-uns de ceux qui nous paroissent pouvoir être détachés le plus impunément.

Bossuet a donné à la Congrégation de l'Oratoire ce rare éloge : *que tout le monde y obéit sans que personne y commande.*

Un des confrères de Massillon le félicitant sur le succès de ses Sermons : *le Diable*, lui répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Le célèbre Baron ayant voulu l'entendre, dit à un ami qui l'accompagnoit : *voilà un Orateur, & nous ne sommes que des Comédiens.*

On demandoit à Massillon quel étoit celui de ses Sermons qu'il croyoit le meilleur, il répondit : *celui que je fais le mieux.*

Boileau disoit de l'Evêque de Novon, Clermont-Tonnerre : *il m'estimeroit bien davantage s'il savoit que je suis Gentilhomme.*

S'étant réconcilié avec Quinault, qui alloit le voir quelquefois, il di-

ſoit de lui : *il ne s'eſt raccommodé avec moi que pour venir me parler de ſes vers, & il ne me parle jamais des miens.*

Quand le ſévère Deſpréaux parloit des déréglemens honteux de Sapho, Madame Dacier répondoit : que Sapho *avoit eu des ennemis.*

Une femme demandant à un Prédicateur célèbre ſi elle faiſoit du mal en allant aux ſpectacles ; *Madame*, répondit-il : *c'eſt à vous à me le dire.*

Quand on menaçoit Deſpréaux de ſes ennemis *je ſerai honnête homme*, dit-il, *& je ne les craindrai point* Beau mot, ſans doute ; mais il eſt plus ſûr de ne ſe point faire d'ennemis ; on en a toujours, mais ils ſont moins acharnés.

L'Abbé de Saint Pierre entendant une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de grace ſur un ſujet frivole : *quel dommage*, dit il, *qu'elle n'écrive pas ce que je penſe !*

Jamais il ne ſe permettoit d'altérer la moindre circonſtance d'un

ême pour y ajouter plus
nt ou d'intérêt. *On n'eſt*
oit-il, *obligé d'accuſer,*
eſt de ne tromper perſonne.
emme de beaucoup d'eſprit
avec lui un long entretien
atières ſérieuſes, en ſortit
re, qu'elle ne put s'empê-
lui marquer tout le plaiſir
enoit d'avoir. *Je ſuis*, ré-
modeſte Philoſophe, *un*
inſtrument dont vous avez

t, en parlant de l'expédi-
connue ſous le nom de
de, ne pouvoit, diſoit il,
e à regarder les bayonnettes
s inſtrumens de converſion.
u'un parlant de nouvelles
s qu'il jugeoit fort impor-
arrivera tout ce qu'il pourra,
iſant M. l'Abbé de Dan-
ais j'ai dans mon porte-
ux mille verbes françois bien
s.

thouſiaſte plus ſérieux que

lui, disoit en soupirant : *les participes ne sont pas connus en France.*

Un profond Généalogiste disoit à M. le Regent, pour le flatter : *Il n'y a que vous, Monseigneur, qui sachiez parfaitement les généalogies des grandes Maisons de l'Europe : Eh bien*, répondit le Prince, *personne ne les sait plus, car je les ai oubliées.*

Une femme d'esprit a dit en parlant de ce que M. Helvétius a écrit sur l'Amitié, qu'il ne s'étoit fait tant d'ennemis que pour avoir dit *le secret de tout le monde.*

La Motte se trouvant dans un café, où des gens qui ne le connoissoient pas, déchiroient la Tragédie d'*Inès*, dit à un ami qui l'accompagnoit : *allons nous ennuyer à la cinquantième représentation de cette mauvaise Pièce.*

Le même la Motte disoit à Fontenelle, qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit*, répondit Fontenelle, ce seroit

un terrible préjugé contre vous, mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas assez.

Un jeune homme à qui la Motte, par mégarde, marcha sur le pied dans une foule, ayant eu la brutalité de lui donner un soufflet; *Monsieur*, lui dit la Motte, *vous allez être bien fâché; je suis aveugle.* Mot terrible & vengeance sublime.

Un jour Louis XIV fut étonné de ne voir personne au sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de Courtisans; ce Prince en demanda la raison au Major de ses Gardes *Sire*, répondit le Major, *j'avois fait dire que Votre Majesté n'iroit point au sermon; j'étois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, & ceux qui n'y viennent que pour vous.*

Le P. Bourdaloue ayant prêché contre la Comédie du *Tartuffe*, où le contraste de la fausse dévotion & de la piété sincere est peint avec des

couleurs si propres à faire détester l'une & respecter l'autre, Fénelon disoit avec candeur : *Bourdaloue n'est pas Tartuffe, mais ses ennemis diront qu'il est Jésuite.*

Monseigneur, disoit-il à Bossuet dans le cours de leur démêlé, *pourquoi me dites-vous des injures pour des raisons? Auriez-vous pris mes raisons pour des injures?*

Prenez garde que mes Elèves ne vous entendent, disoit un Artiste grec pour toute réponse aux raisonnemens ridicules d'un Amateur.

L'Abbé de Choisy disoit : *j'ai achevé, grace à Dieu, l'histoire de l'Eglise; je vais présentement me mettre à l'étudier.*

Le P. Hercule Audifret, Supérieur Général de la Doctrine Chrétienne, oncle de Fléchier & qui se chargea de l'elever, faisoit pour beaucoup d'Evêques & de Curés des Sermons qu'on appelloit *les Travaux d'Hercule.*

Le Cardinal Ximenès, dit Flé-

chier dans la Vie de ce Miniſtre ; avoit pour principe, « qu'un particulier calomnié doit rarement ſon » apologie aux autres hommes, mais » qu'un Prince injuſtement accuſé la » doit toujours à ſes ſujets. »

La Note des Jéſuites de Dijon ſur Crébillon, lorſqu'il faiſoit ſes études chez eux, étoit : *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo* ; la ſeconde partie de ce jugement eſt à-peu-près auſſi juſte que celui que portoit Boileau le père, du fameux Nicolas ſon fils : *pour celui ci, c'eſt un bon garçon qui ne dira jamais de mal de perſonne* ; tel eſt auſſi le jugement que portoit du même Nicolas Boileau, le Greffier Dongois ſon oncle, *qu'il ne ſeroit qu'un ſot toute ſa vie.*

Un jeune Poëte vint lire à Crébillon une Satyre qu'il avoit faite ; *jugez*, lui dit Crébillon, *combien ce malheureux genre eſt facile & mépriſable, puiſqu'à votre âge vous y réuſſiſſez.*

Les Eloges sont suivis d'un *Dialogue entre Descartes & Christine, Reine de Suède, aux Champs Elysées*, lu à l'Académie Françoise le Jeudi 7 Mars 1771, en présence de S. M. le Roi de Suède, dont ce petit Ouvrage contient un Eloge juste & naturellement amené : 2°. d'une Note sur la statue de Voltaire dont il est parlé dans le Dialogue précédent ; cette Note contient un Eloge du Roi de Prusse, qui se tire naturellement de ses actions & de ses lettres : 3°. de deux Discours faits sous les yeux de l'Académie & prononcés en son nom, contenant des avis utiles donnés par cette Compagnie à ceux qui concourent pour les Prix qu'elle propose. Dire que tous ces divers morceaux sont de M. d'Alembert, c'est annoncer qu'ils sont pleins d'esprit & de philosophie.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

RECHERCHES & Considérations sur la Population de la France.

Ego tem quam ago, non opinionem, sed opus esse eamque non scientiæ alicujus, aut placiti, sed utilitatis esse & amplitudinis immensæ fundamenta. BACON.

Par M. *Moheau.* A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. Gros *in*-8°. avec des Tables. Prix, 7 liv. 4 l. relié.

Ce ne sont point ici de ces spéculations vagues & dépourvues de fondement telles que celles qui rempliſſent tant de livres économiques, c'eſt un Recueil de faits & d'obſervations, fruit de recherches qui ne pouvoient être faites d'une manière efficace que par le Gouvernement; on a choiſi pour objet de

cette expérience des hommes pris dans les differens climats de ce pays, dans les différentes espèces d'air, dans les différéns états, dans les différentes manieres de vivre; les recherches ont été faites dans huit Généralités, situées au nord, à l'est au midi, à l'oueſt du Royaume, sur le bord de la mer, dans l'intérieur des terres : on a eu scrupuleusement égard à toutes les différences que les vivres, le régime, la culture, les arts, les manufactures peuvent apporter dans la population ; on est parvenu à rassembler les dénombremens de plus de six cent mille habitans & les relevés du nombre des naissances dans le lieu de leur habitation pendant dix ans : on s'est abstenu de tirer aucune conséquence des faits isolés & des observations faites dans des lieux qui ont un caractère particulier & peu analogue au reste du Royaume. Lorsqu'un pays a fourni plus de faits qu'y n autre, on en a réduit le nombre pour former un terme moyen : il

eſt beaucoup d'articles ſur leſquels on ne s'eſt permis d'avancer aucune propoſition ; il en eſt ſur leſquels on a ſeulement formé quelques conjectures qu'on a données pour telles ; enfin, il étoit impoſſible de procéder avec plus de bonne foi, de meſure & de circonſpection ; & le caractere dominant de cet Ouvrage, eſt la ſageſſe. Tant de particularités raſſemblées, peſées évaluées avec tant de ſcrupule, mettent l'Auteur en droit de tirer une conſéquence générale pour tout le Royaume, & d'aſſurer que malgré toutes les variétés dont ont a parlé plus haut, & dont l'Auteur a tenu compte, il exiſte à-peu-près le même rapport entre le nombre des habitans & celui des naiſſances, & que ce rapport peut être exprimé par un terme moyen, entre 27 $\frac{1}{2}$, qui eſt la proportion la plus forte, & 23 $\frac{1}{2}$ qui eſt la proportion la plus foible, il exiſte donc une arithmetique politique, qui eſt telle que l'Adminiſtration peut s'y con-

fier, & n'a point à redouter d'erreurs pernicieuses. C'est l'ignorance seule qui peut être pernicieuse en politique, par le défaut de base pour les opérations les plus nécessaires. Tout Etat a intérêt & besoin de connoître ses forces, de savoir quel est le nombre de combattans qu'il peut opposer à l'ennemi, dans quelle proportion chaque province peut & doit contribuer au service militaire & aux charges publiques. La contribution à la Milice pendant tout le tems qu'elle a existé, a été répartie dans une proportion fausse : aujourd'hui toutes les Provinces réclament contre la surcharge des impôts, & la plainte est devenue la langue de tous les contribuables ; comment les soulager, le degré de leur malheur & leur situation respective n'étant point constatés ? on ne pourroit agir qu'au hazard. Si la répartition des impôts est injuste, elle ne peut être réformée que d'après la connoissance la plus certaine de l'état général & particu-

lier de la population ; mais quand nous parlons d'une connoissance certaine nous n'entendons parler que de l'espèce de certitude dont cette connoissance est susceptible & qui suffit à la politique : « Il est, dit l'Auteur, » beaucoup de vérités auxquelles il » n'est pas donné à l'homme d'atteindre avec précision ; mais il en est aussi » plusieurs sur lesquelles l'exactitude » mathématique n'est qu'une perfection sans objet ou de peu d'utilité. » L'homme d'état qui veut connoître » les forces de la population d'un » pays, n'a besoin que d'approximation : un dixieme de plus ou de » moins apporte rarement de grands » changemens dans ses opérations ; » & la vérité apperçue dans ce degré » de latitude, fournit à l'Administration une base très-importante, & » qui lui a manqué jusqu'à ce jour »

Les recherches dont cet Ouvrage est le résultat, forment incontestablement la collection la plus complette que l'on connoisse dans ce genre.

Elle eſt diviſée en deux Livres; le premier contient les faits; le ſecond qui conſiſte plus particulièrement en conſiderations & en réflexions, eſt ſubdiviſé en deux parties, dont l'une traite des cauſes phyſiques, l'autre des cauſes politiques, civiles ou morales qui influent ſur la population. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des faits que contient le premier Livre, nous en avons préſenté le réſultat général; nous renvoyons nos Lecteurs aux Tables qu'il offre en grand nombre & aux explications qui les accompagnent. Nous nous contenterons d'obſerver que l'Auteur enviſage la population ſous tous les aſpects & tous les rapports; qu'il conſidère la proportion du nombre des paroiſſes ou communautés à celui des familles; du nombre des maiſons à celui des habitans; du nombre des familles & des cotes de capitation au nombre des habitans; qu'il évalue la population par le nombre des naiſſances, des mariages, des

morts, par la consommation; qu'il la divise par sexe & par âge; qu'il la répartit entre les différens états du mariage, du veuvage & du célibat; qu'il examine la proportion du nombre d'hommes en état de porter les armes, avec la population générale; qu'il calcule le nombre des habitans soit des villes soit des campagnes, celui des ecclésiastiques, des personnes nobles, des domestiques & de ceux qui exercent les diverses professions; qu'il suppute & la taille, & la force, & la fécondité; qu'il compare le nombre des naissances en hommes & en femmes, la fécondité des différens pays, des différentes années, des différens mois; celle des villes & des campagnes; qu'il fait les mêmes comparaisons sur la mortalité; qu'il parcourt tous les principaux genres de morts & naturelles & violentes; qu'il évalue & compare l'émigration des citoyens & l'introduction des étrangers. Enfin, la devise de ce livre pourroit être: *Nil*

intentatum. Il demande enfin s'il y a augmentation ou diminution de population en France ; & après une discussion curieuse & savante, il conclud pour une augmentation d'environ un neuvième depuis 74 ans.

Livre second. On y examine en général les causes du progrès ou de la décadence de la population : de même que le nombre des hommes ne peut augmenter que par la génération, ou par l'introduction des étrangers, de même aussi les deux causes des pertes qu'éprouve la population, sont la mortalité & l'émigration ; mais ces causes générales sont elles mêmes les effets d'une multitude de causes physiques & politiques, dont il faut connoître l'influence.

« S'il existoit un pays, dit l'Auteur, où les femmes fussent stériles ; si un luxe inhumain ou une jalousie barbare altéroit l'un ou l'autre sexe, ou tous les deux ; si des goûts pervers, des caprices, la

ervation de quelques agré-
, une volupté mal entendue
roient les femmes du com-
des hommes, ou des fati-
de la conception & des cou-
, si les enfans élevés sans pré-
ons & sans les soins qu'exige
état de foiblesse, périssoient
la maturité, certainement
nation ne pourroit long tems
tenir, & disparoîtroit bien-
de la surface de la terre.....»
un Souverain dur & injuste
me ses sujets; s'il existe des
nes à l'égard desquels la loi
ans force, & qui puissent être
es impunément; si celui qui
ontrevient point aux loix a
que fois à redouter la puissance
que; si le Prince peut s'em-
de la propriété privée par la
arge unique des impôts; si
rans subalternes dans tous les
, & sous tous les titres, usur-
les droits, & substituent leur
bancté personnelle aux déci-

» sions du trône, le peuple vexé fuira » sa patrie comme des prisonniers s'é- » chappent de leur cachot qu'on a » laissé ouvert; & on ne ferme point » les portes d'un empire comme cel- » les d'une prison. »

L'Auteur examine en détail quelle est sur la population l'influence de l'air, des vents, des montagnes, des bois, des eaux, des alimens, de la fatigue & du repos, de la richesse & de l'indigence, de l'habitude; il fait l'énumération des métiers destructeurs; & il finit par examiner, dans un chapitre particulier, quelle est l'action du climat, des alimens, du régime & des maladies endémiques sur le caractère & les affections, & la réaction du caractère & des affections sur la constitution physique.

En traitant *des alimens*, & en distinguant leur salubrité rélative selon les climats chauds ou froids, l'Auteur ajoute: « Ces considéra- » tions doivent être pesées, lorsque » les besoins de l'Etat forcent à gê-

» ner

» ner la consommation par des im-
» pôts ; & le genre de denrées le plus
» sain devroit être exempt de toute
» charge. Pourquoi faut-il que ces
» maximes humaines & sages soient
» si contraires aux règles de finance
» admises par toutes les nations ? »

« Tandis que l'instinct de tous les
» animaux les porte à rechercher le
» sel, la raison humaine ne sert qu'à
» en priver les hommes par la voie
» des impôts, & cette denrée est un
» bienfait de la nature, dont nous
» prive l'ordre social..... Ce n'est
» pas la seule production du sol fran-
» çois qu'ait attaqué la finance. La
» consommation du vin est gênée
» dans les détails ; cependant cette
» boisson peut être placée dans la
» classe des alimens ; elle est presque
» nécessaire aux gens de travail ; elle
» forme un excellent antiputride, &
» peut servir de remède principale-
» ment à la partie du peuple qui n'en
» fait point usage dans l'état de
» santé. »

On voit déja par ces exemples que les causes politiques mal dirigées peuvent corrompre & intervertir l'ordre physique. L'action des causes politiques est l'objet particulier de la seconde partie de ce second livre. » A » la tête de ces causes politiques, » civiles & morales, est la Religion, » institution supérieure aux loix humaines par son origine ; mais dont » l'admission ou la proscription n'est » pas toujours indépendante de la » puissance civile. » L'Auteur en parle avec toute la dignité du sujet ; il la fait respecter & surtout aimer, ce que ne font pas toujours ses défenseurs. « Dans l'état de la nature, la Religion en général est le seul bouclier » qu'ait un homme foible contre un » homme puissant ; dans l'état social, » elle est la consolation de cette classe » innombrable de malheureux, que » l'ordre des conventions condamne » à vivre dans la misère ; elle protége » le sujet contre la tyrannie, en éta» blissant les seules peines auxquelles

» des Souverains ne puiſſent ſe ſouſ-
» traire, elle aſſure auſſi le pouvoir
» des Souverains, en formant de l'o-
» béiſſance un devoir religieux; elle
» eſt le meilleur garant qu'on puiſſe
» avoir des hommes; & ſi l'opinion
» de l'influence d'un Etre ſuprême
» ſur les évènemens de ce monde,
» n'étoit pas une vérité éternelle
» tranſmiſe par Dieu même, ce ſe-
» roit la plus grande, la plus belle
» & la plus ſage des inſtitutions hu-
» maines.

» Quels biens ne devons-nous pas
» en particulier à la Religion chré-
» tienne? Elle a aboli l'eſclavage en
» France; elle a relevé la qualité
» d'homme, & n'a point permis
» qu'elle fût dégradée dans tout être
» ſur lequel elle auroit imprimé
» ſon caractère.... Les principaux
» liens de l'humanité ſont formés par
» la Religion..... Ce n'eſt que dans
» nos Egliſes que les hommes por-
» tent un eſprit de paix, & qu'ils
» apprennent qu'ils ſont frères. »

Le plus grand ennemi de la Religion, après l'impieté, c'eſt le Fanatiſme. « Quiconque, dit l'Auteur, » aime l'humanité, quiconque plaide » la cauſe de la population, doit » toujours repréſenter le tableau des » flots de ſang qu'a fait verſer le Fa» natiſme, & rappeller les horreurs » de 1572 & de 1685, monumens de » délire qu'expie encore la France » par des pertes continuelles. Que les » Princes apprennent par ces exem» ples terribles, qu'ils ne peuvent » être injuſtes impunément, & ſans » ſouffrir dans leur puiſſance des » malheurs qu'ils font éprouver à » leurs ſujets : heureuſement nous » avons aujourd'hui contre ces atro» cités les exemples des ſiècles paſ» ſés, les lumières de celui-ci & nos » mœurs. »

Tout le reſte du livre eſt employé à expoſer & à diriger l'influence du gouvernement ſur ſa population. La plus importante *des Loix civiles relatives à l'état de l'homme en France*,

eſt que tout homme né en France eſt libre; l'Auteur examine ce qui concerne la ſervitude de la Glèbe dont il reſte encore quelques exemples en France; & il conclud que la liberté eſt l'état le plus favorable à la population. L'article *du Mariage*, conſidéré relativement à la Politique, eſt traité ici d'une manière ſavante & lumineuſe; l'Auteur indique des moyens d'encourager le mariage, bien plus efficaces que cette inutile gratification propoſée par M. Colbert comme une eſpèce de prix pour la vertu prolifique; il faut comparer cet exellent Chapitre avec ce que M. de Monteſquieu a écrit ſur le même ſujet. Un Zélateur de la population ne devoit pas être favorable *aux droits de Maſculinité, de Primogéniture, ni aux ſubſtitutions*; l'article *de la Peine de Mort* eſt d'un ami de l'humanité, qui n'en voit les pertes qu'avec douleur, & qui en cherche les avantages. On ſent en toutes choſes combien *les Mœurs* ſont néceſſai-

res à la population ; cette vérité importante eſt miſe ici dans tout ſon jour. « Des terres fécondes rendues » ſtériles, une multitude de chevaux » deſtinés à trainer ou porter des » hommes valides, nourris du produit des terres qu'ils devroient cultiver, enviés par les pauvres & » obtenant ſur eux la préférence ; des » talens créés pour ſervir la volupté ; » des hommes deſtinés à l'inutilité » pour former un attirail de la grandeur ; partout le ſpectacle de » l'homme riche altérant le vœu de » la nature, corrompant tout, abuſant de ſes ſemblables, leur enlevant pour ſes plaiſirs, ſes goûts, » ſes caprices, les moyens de ſubſiſtance ; la nature trahie, la nation » ſacrifiée, & la génération future » étiente par anticipation. Voilà les » effets *du Luxe.* » Une note tirée du Chancelier Bacon, & qui termine ce Chapitre, doit faire trembler les Nations ſur les ſuites de ce fléau.

Dans un ſiècle corrompu, chez

une nation pervertie, le dérèglement *des uſages*, des goûts, des plaiſirs; nuit à la conſervation de l'humanité, il ſemble qu'il ne puiſſe y avoir de jouiſſance que par l'interverſion des âges, des ſexes, des ſaiſons & des heures.

C'eſt un droit bien ſauvage que celui de *l'Aubaine*, qui repouſſe l'étranger de nos contrées, & met, au nom du Roi, des obſtacles à l'augmentation du nombre de ſes ſujets.

A l'article *des impôts* l'Auteur indique des moyens de les rendre auſſi favorables à la population qu'ils y ont toujours été contraires; il voudroit que la loi *de Finance* devînt un Règlement de Police; que les droits de Traite ou d'Octroy fuſſent des amendes contre cette multitude d'abus qui nuiſent à la population.

De l'article *de la guerre*, nous ne citerons que le morceau ſuivant.....

« Lorſque Louis XIV fit bombarder Alger, le Dey fit de cette expédition une critique qui devroit être

» la leçon de tous les Rois : *l'Em-*
» *pereur François*, dit-il, *n'avoit*
» *qu'à me donner le quart de la dé-*
» *pense qu'il a faite pour bombarder*
» *ma ville, & je me ferois engagé à*
» *n'y pas laisser pierre sur pierre.*
» Voilà le résultat des guerres heu-
» reuses, & souvent le décompte
» des conquêtes. »

Marine & Colonies Tandis que la guerre nous enlève une multitude de Citoyens, la mer en fait une consommation immense; & les Colonies, qui ne devroient être que l'évacuation d'un corps trop plein, deviennent par l'opposition des climats & par d'autres circonstances, une dévastation funeste.

Nous ne suivrons point l'Auteur dans le détail des moyens toujours sages qu'il propose pour fixer les nationaux & attirer les étrangers; pour pourvoir à la subsistance du peuple & lui assurer cette aisance si nécessaire à la population, enfin dans l'énumération des établissemens & rè-

élemens de police, dont il donne l'idée toujours relativement à son objet.

Cet excellent Livre a obtenu plus que de l'estime de tous ceux qui l'ont lû; mais il faut l'avouer, il n'a pas été assez lû; c'est un des effets de la frivolité toujours croissante de ce siècle & de son indifférence pour tout ce qui s'annonce principalement comme utile. On a été effrayé des chiffres & des calculs que ce livre présente; on a été effrayé du titre même qui ne sembloit pas promettre un livre d'agrément; le talent de l'Auteur a su en faire un, l'agréable est joint à l'utile par-tout où il pouvoit l'être; l'esprit éprouve continuellement cette satisfaction douce & pure que donne la vérité, quand au lieu d'être hautaine & dédaigneuse, elle est adroite & insinuante pour obtenir le droit d'être bienfaisante. Nous croyons pouvoir assurer que si ce Ouvrage perce lentement dans le Public, il doit y gagner de jour en jour. Si *l'esprit des Loix* paroissoit aujourd'hui

d'hui pour la première fois, peut-être ſeroit-il peu lû, peut-être dans l'origine a-t'il été peu goûté, peu entendu même par les gens du monde, dont il eſt aujourd'hui le Code politique & dont il a changé les préjugés ſuperſtitieux & funeſtes en quelques préjugés utiles; car tout eſt préjugés pour l'ignorance & la frivolité; elles n'admettent les vérités même, que comme des opinions établies & des affaires de mode. Nous eſperons que tant de notions utiles, répandues dans ce traité de la population, germeront tôt ou tard dans tous les eſprits; nous ſouhaitons ſur-tout que les hommes d'état s'en occupent & les meditent; ils aimeront la forme ſous laquelle la vérité paroîtra devant eux; nulle déclamation; partout l'aſcendant d'une raiſon aimable autant qu'éclairée; partout un eſprit d'équité, de modération, d'indulgence qui attire & attache; partout l'amour de l'ordre & du bien public, non tel *qu'il fermente* & s'exalte dans la tête

d'un enthouſiaſte, mais tel qu'il entre dans le cœur du ſage & de l'homme juſte pour le bonheur de l'humanité

[*Extrait de M. Gaillard.*]

COURS élémentaire d'Education des Sourds & Muets; par M. l'Ab. *Deſchamps*, Chapelain de l'Egliſe d'Orléans; ſuivi d'une Diſſertation ſur la Parole, traduite du latin du *Jean Conrad Amman*, Médecin d'Amſterdam, par M. *Beauvais de Préau*, Docteur en Médecine à Orléans.

Labor improbus omnia vincit. VIRG.

A Paris, chez les Frères Debure, quai des Auguſtins. 1776. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in*-12. 362 pag. & les Préliminaires 54.

LES noms de Vallis, Amman, Pereire, ſurtout de M. l'Abbé de l'Epée, doivent être des noms ſa-

crés pour quiconque fait estimer les hommes en raison de l'utilité dont ils sont & des services qu'ils rendent à l'humanité. Tous nos hommages sont dûs aux inventeurs d'un art qui, corrigeant les torts de la nature, restitue à la patrie des citoyens perdus pour elle, & qui donne une partie de l'existence à des êtres malheureux privés du plus beau droit de l'homme, celui d'exercer leur intelligence.

On peut appliquer ici ce que la Fontaine a dit de l'Apologue :

L'apologue est un don qui vient des Immortels,
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité,
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.

Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique sui memores alios fecere merendo.

Dans nos Journaux de Mars 1776 & 1777, nous avons fait connoître l'Ouvrage de M. l'Abbé de l'Epée, où il rend compte de ſa méthode & de ſes ſuccès. Nous renverrons pour le fond de la matière à ce que nous en avons dit alors, & nous nous contenterons d'obſerver ici en peu de mots ce qui paroît appartenir plus en propre à M. l'Abbé Deſchamps, qui s'aſſocie aujourd'hui à la gloire de ces hommes utiles, & qui entre ſur leurs pas dans la même carrière, pour y tracer ſa route particulière.

Les Sourds & Muets ne peuvent recevoir d'éducation que par deux voies ordinaires; les ſignes & la parole. La parole eſt la voie commune de l'inſtruction pour les hommes ordinaires, c'eſt-à-dire, qui ont l'uſage de tous leurs ſens; donc cette voie en général eſt la meilleure; donc elle doit être préférée pour les Sourds & Muets, ſi elle peut être employée à leur égard. Les ſignes, au premier coup-d'œil, paroiſſent la ſeule voie

d'instruction destinée pour les Sourds & Muets; mais les signes ne rempliſſent complettement leur objet, que quand ils s'uniſſent à la parole, pour l'animer & la modifier. La parole pourroit même plutôt ſe paſſer des ſignes, que les ſignes ne pourroient ſe paſſer de la parole ou la remplacer. Il y a ſans doute, relativement aux objets phyſiques, des ſignes dont le ſens eſt évident & complet indépendamment de la parole; mais il y en a auſſi d'incomplets, d'équivoques, d'arbitraires, relativement même aux objets phyſiques; d'ailleurs les ſignes ne ſont plus d'uſage dans les ténèbres, & les ſignes les plus fins, les plus ingénieux, ont peu de priſe ſur les objets moraux & métaphyſiques; la parole, au contraire, conſidérée, non pas comme ſon, (car ſous ce rapport elle n'exiſte pas pour les Sourds) mais conſidérée comme une eſpèce d'écriture de la part de celui qui parle, & de lecture de la part de celui à

qui on parle, conſidérée en un mot comme objet fait pour être ſaiſi par les yeux ou par le tact & non par l'oreille, n'a aucun des inconvéniens des ſignes. Il faut expliquer ceci.

Les Sourds de naiſſance ne ſont muets que parce qu'ils ſont ſourds; on trouve en eux les mêmes organes de la parole que chez les autres hommes; ils peuvent donc parler, & ils parleroient en effet s'ils entendoient; allons plus loin, ils parleroient s'ils avoient vu parler, c'eſt-à-dire, ſi on leur avoit appris à voir parler, & c'eſt ce qu'il s'agit de faire. Or, il y a pour cela des règles certaines, & ces règles ſont les loix du mécaniſme du langage, loix phyſiques, loix invariables, qui exigent néceſſairement de certains mouvemens, une certaine poſition de la langue des dents & des lèvres pour chaque articulation: ce ſont ces mouvemens, c'eſt cette poſition avec toutes les variétés dont elle eſt ſuſceptible, & tous ſes rapports avec chaque arti-

culation, qu'il s'agit de rendre sen-
sibles aux Sourds par l'organe de la
vue, de manière qu'après avoir lu
cette espèce d'écriture, ils ayent une
idée aussi exacte des mots, que les
hommes ordinaires peuvent l'avoir
par l'ouie, & qu'après avoir lu, ils
puissent aussi écrire de la même ma-
nière par imitation. Alors la parole,
le plus intelligible de tous les signes,
comme dit sensément un personnage
d'ailleurs ridicule, (le Docteur Pan-
crace dans *le Mariage forcé*) aura du
moins incontestablement ce carac-
tère général de signe; il s'agira seu-
lement d'en pénétrer le sens: les
mots existeront par la vue pour le
Sourd, comme ils existent par l'ouie
pour l'enfant qui n'en sait pas encore
la signification; l'habitude & la ré-
flexion feront le reste comme chez
les enfans. Il est vrai, cependant,
que l'ouie a plus de facilité à saisir
les sons que l'œil n'en a pour distin-
guer & suivre les divers mouvemens
propres à chaque articulation; mais

t auſſi que pour accoutumer
rd à diſtinguer, à bien ap-
: & à imiter ces divers mou-
s, il faut articuler lentement,
ent & fortement; lorſqu'à
le travail & d'uſage les mots
devenus pour la vue ce qu'ils
our l'ouie, & que l'eſprit ſera
u à les aſſembler & à en con-
la valeur tant abſolue que re-
ce ſigne aura ſur les autres
, proprement dits, divers avan-
par exemple comme la parole,
dire, le mécaniſme du lan-
era perceptible au tact auſſi-
u'à la vue, on pourra ſe par-
'entendre dans les ténèbres;
rr développe les autres avan-
de ſa méthode, mais il faut
ces détails dans ſon Livre, où
s paroiſſent expoſés avec ſim-
& avec clarté. On trouve à la
vis ſuivant qu'il eſt néceſſaire
ſcrire ici.

. l'Abbé Deſchamps offre ſes
ées au Public pour l'inſtitu-

» tion des Sourds & Muets. Il donne » des leçons gratuites aux pauvres de » l'un & l'autre sexe; il se chargera » volontiers de prendre en pen- » sion les jeunes gens qu'on voudra » bien lui confier. Outre les con- » noissances directes au but qu'il se » propose, qui est de faire parler les » Sourds & Muets, il en ajoutera » d'autres, à la volonté des parens, » comme la Langue latine, la Phi- » losophie, l'Histoire, &c. Il se » charge même de trouver à ses Elè- » ves des Maîtres d'Armes, d'Equi- » tation, de Dessin, &c. si on le » juge convenable. »

Sa demeure est à Orléans, rue de Gourville, près la Croix-rouge; il recevra toutes les lettres qu'on lui adressera franches de port.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Deschamps est suivi d'une Dissertation très-curieuse sur la Parole, traduite du latin de Jean Conrad Amman, Médecin suisse, qui exerçoit la Médecine à Amsterdam; c'est le même

que nous avons nommé au commencement de cet Extrait, parmi les Inventeurs de l'art d'instruire les Sourds & Muets. Le Traducteur est M. Beauvais de Préau, Docteur en Médecine, L'Epigraphe est :

Plurima jam sunt, fieri quæ posse negabant.

Il faut lire la Dissertation de M. Amman dans le Livre même ; elle perdroit trop à être resserrée dans un Extrait.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

Lettres sur la Sicile, par un Voyageur italien à un de ses amis. Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Benoît Morin, Libraire-Imp. 1778. *in*-12. 189 pag.

Ces Lettres sont datées de la fin de 1776 & du commencement de 1777, ce qu'il importe de remarquer, afin qu'on ne soit pas exposé à mettre sur le compte de l'Auteur des inexactitudes qui peuvent n'être que des changemens postérieurs à cette époque : elles contiennent des réflexions sur les mœurs & l'histoire politique ou littéraire de la Sicile, avec les détails les plus exacts qu'on a pu recueillir sur le commerce. « Les » matières nouvelles & importantes, » dit-on dans la préface, qu'on ne » trouve point dans les Mémoires des » autres voyageurs pourront peut être » mériter quelque attention. »

Le voyageur porta ses premiers pas à Palerme, capitale de la Sicile, &

ſon voyage à Meſſine. On eſt
e voit à Palerme preſque à
ure un grand concours de
c'eſt un tourbillon de popu-
, en épuiſant la campagne,
dans la ville, fourmillant
onnant dans les marchés au-
vivres. L'Auteur décrit une
rrivée trois ans auparavant,
quis de Fogliani, homme
habile, étoit Vice-Roi de
ans. Pour ſupprimer les abus
t l'approviſionnement des
: la fabrication du pain, il
oli la ferme qui en étoit
, & ordonné qu'on fît dé-
le pain dans ſon propre pa-
Préteur, de la famille des
, qui, par le droit de ſa char-
doit à l'approviſionnement de
étoit ennemi du Vice-Roi. Il
malade ; & un faux bruit de
s'étant répandu, on ſe mu-
ſédition éclate de tous côtés.
ente une boiſſon de vin & de
à fuſil, comme pour écarter

tout sentiment d'humanité en abrutissant la raison. Ce trouble qui dura trois jours se termina sans effusion de sang, par l'expulsion du Vice-Roi, qui fut obligé de passer au travers des rebelles & de se sauver dans une petite barque. « Le vertueux stoïcisme de ce malheureux Seigneur, » & la noble intrépidité des premiers » Barons du royaume retinrent seuls » ce torrent impétueux. » Le renchérissement des vivres n'en étoit pas la cause, puisqu'il ne peut avoir lieu dans ce pays, où depuis 1648, tous les objets de consommation, excepté le vin, sont taxés : aussi ignore-t-on quelles étoient les prétentions du peuple : il ne les savoit peut-être pas trop lui-même. On a rétabli depuis l'ancienne méthode pour le pain ; ce qui ne la pas rendu meilleur au goût du voyageur qui n'en a pas trouvé de plus mauvais que celui de Palerme.

Cette ville ne lui a pas non plus paru riche en monumens : mais le monastère de S. Martin, sous la ré-

: S. Benoît, à ſix milles de la
nérite l'attention des étrangers
on antiquité & par les objets
ſſans qu'il contient. On eſt
: d'ôter ſon épée avant d'entrer
:ette enceinte réligieuſe, com-
ins d'autres maiſons monaſti-
ſous peine d'excommunica-

Marina eſt la promenade uni-
le de Palerme, & le rendez-vous
r. « La police du lieu en défend
:ès à tous flambeaux. C'eſt à
ri d'une ſombre obſcurité que
tomènent les maris jaloux & les
ns craintifs; les uns cachant
s poſſeſſions, & les autres ſou-
ant leurs flammes. »

nombre des Poëtes eſt fort
lérable à Palerme : « je ſors
ntenant d'une Académie des
es-Lettres, dit le voyageur, où
es les pièces qu'on a récitées
été des impromptus. » Le ta-
le ces *improviſatori* qui lui cau-

soit la plus grande surprise, étoit regardé dans cette assemblée comme ordinaire. Aux environs de Palerme, parmi les palais remarquables, celui du Prince de Palagonia se distingue par sa bisarrerie en tout genre. Tout le Canton de l'ancienne & fameuse ville *Segesta* ou Egesta est dans une dépopulation affreuse ; bien different par consequent aujourd'hui de ce qu'il étoit du tems des Romains. La campagne de *Castelveterano* est très-fertile, sur-tout en vin, non moins estimé que celui de Syracuse. A *Sciacca*, patrie d'Agathocles, homme prodigieux, qui de la lie du peuple s'éleva au trône de Syracuse par la supériorité de sa politique, le voyageur remarqua une curiosité naturelle. « Il » sort par une ouverture, qui se » trouve au sommet de la montagne » de San-Calogero, une chaleur suf» focante, & supérieure certainement » à tout ce qu'on peut dire du fa» meux Sudatoire de Tricoli, près » de

» de Naples. J'ai essayé d'entrer dans » ce goufre ; mais je n'ai pu y tenir » un instant. »

Girgenti, ou l'ancienne & célèbre Agrigente, n'est plus qu'un triste assemblage de misérables maisons occupées par vingt mille habitans ; mais elle surpasse par ses antiquités tous les autres lieux de la Sicile ; & on y voit deux bibliothèques publiques, ressource pour les Lettres, dont manquent les autres villes & même la capitale.

Les premiers soins du voyageur eurent à Malte pour objet la constitution de cet Etat. « Je ne suis as- » suré, dit il, que la donation de » Charles V est moins l'assurance » d'une autorité absolue, qu'une in- » vestiture féodale qui fait relever cet » Etat du Roi des deux Siciles & du » Pape. Je dis plus, le Grand-Maître » qui en est le Souverain, devient, » dans l'Ordre ecclésiastique, le pre- » mier sujet de la Cour de Rome. Le » Grand-Prieur, l'Evêque, l'Inquisi-

» tion partagent la juridiction. L'Ar-
» chevêque de Palerme, les Nonces
» de Naples & d'Espagne se disputent
» aussi des droits sur la judicature. »
De cette mésintelligence dans l'exercice du gouvernement, naquit la révolte de 1775. « L'estime qu'une in-
» finité de priviléges inspiroit pour
» le clergé, avoit mis l'habit clérical en si grande consideration,
» qu'il devint presque universel : ce
» fut ce corps redoutable qui prit
» le premier les armes sous les ban-
» nières dangereuses de l'opinion &
» du zèle mal-entendu, » pour la défense des immunités que l'autorité du Grand-Maître, & le bon ordre demandoient qu'on supprimât. Manarin, homme inconnu jusqu'à cette époque, prit la qualité de chef des rebelles, s'empara du fort S. Elme, & avec une poignée de monde mit toute la ville en allarmes. Une capitulation humiliante pour le gouvernement mit fin à ce trouble; Manarin se rendit; mais avec assurance

qu'on ne lui ôteroit pas la vie : il vit encore priſonnier dans le fort Emmanuel. Si l'inſtitution de l'Ordre de Malte eſt le triomphe de l'humanité, le voyageur cherchant dans ſes promenades tous les objets qui pourroient lui rappeller la ſainteté de cette origine, n'a rencontré que des traces d'eſclavage & de guerre. Il a été étonné de voir le faſte étalé dans l'hôpital où l'on ſoigne la nature foible & ſouffrante : on y ſert en vaiſſelle d'argent. Une foule d'autres inconſéquences ne l'a pas moins ſurpris.

Arrivé à Syracuſe, l'Auteur viſita le fameux temple de Minerve changé en égliſe, un théâtre, un amphithéâtre, des cavernes immenſes nommées Catacombes, & les Latomies ou carrières de pierre. C'eſt dans ces Latomies qu'exiſte encore la célèbre *oreille* de Denis, monument éternel de ſa cruauté. Etant entré dans cette priſon obſcure, l'Auteur fit faire du bruit au dehors ſans qu'il lui fût poſſible de rien entendre : au contraire,

le moindre mot qu'il articuloit au dedans étoit fidèlement rendu à ceux du dehors. On croit que Denis y avoit renfermé toutes les victimes de sa férocité, & qu'il goûtoit l'étrange & barbare plaisir d'entendre l'accord de leurs lamentations réunies. Un célèbre antiquaire françois a trouvé, disoit-on à l'Auteur, un théâtre dans cette horrible caverne, idée qui lui paroît choquer le bon sens. La moitié du théâtre est presque entièrement ruinée, & on n'y voit rien d'intéressant que l'inscription découverte par un Anglois en 1750. Parmi une quantité de mots inintelligibles, on y reconnoît le nom d'une Reine *Philistide*, dont ce théâtre paroit être l'ouvrage. Le règne de cette Princesse pourroit, dit l'Auteur, remplir une partie de la lacune de 60 ans qu'on remarque dans les Annales de cette ville entre le tyran Trasibule & Denis I. Syracuse est aujourd'hui une des villes les plus pauvres de l'isle, *parce* qu'elle est ordinairement le

théâtre des guerres qui se font dans cette contrée.

Les murs de Catane sont noirs, étant construits de matières brûlées & vomies par le volcan. Le voyageur fit des efforts inutiles au 26 Décembre, pour arriver à la grande bouche de ce volcan : elle n'est visible qu'un ou deux mois de l'année, encore ceux qui y sont parvenus n'ont pu entrer dans la bouche du Cratère, & en examiner l'intérieur. C'est moins le froid que la pente rapide rendue extrêmement glissante par les glaces, qui empêche de franchir le sommet; sans parler de l'impétuosité des vents qui soufflent avec un bruit extraordinaire, sur tout avant le lever du soleil. La lave vomie par les volcans, conserve long-tems la chaleur; mais coulant lentement elle n'abbat point les obstacles assez forts pour soutenir son poids. Aussi les murs du monastère de S. Martin & de la citadelle sont-ils ensevelis dans la lave. Dans plusieurs endroits on remarque

l'une sur l'autre les couches for
par différentes éruptions, & o
trouvé que la totalité de leur pro
deur excédoit la mesure de 80
nes siciliennes, ou de 108 pas
métriques.

En parcourant le royaume d
cile le voyageur a vu avec surpri
plus belles campagnes & une
solitude : les institutions humai
rendent inutile la fécondité du
Le comm rce y est gêné par la dé
tyrannique de l'exportation ; un
tême invariable de substitution
les fiefs, met le riche dissipat
l'abri de tout accident, & l'in
trieux économe dans l'impossib
d'améliorer sa fortune. D'ailleu
nombre des moines & des eccl
tiques y est excessif. Mais ce qu
le plus touché dans son voyage
la généreuse hospitalité Sicilie
étranger & solitaire dans sa ro
trouvoit des amis par tout o
fivoit sa demeure. On l'i avoit
les chemins comme dangereu

infectés de voleurs : il s'étoit en conſéquence pourvu d'un garde pour l'eſcorter ; mais il le renvoya avant ſon arrivée à Girgenti. Une loi établie par Victor Amedée II de Savoie, porte que chaque Gouverneur de Province doit répondre ſur ſa fortune de tous les vols qui ſe font dans les chemins de ſon diſtrict : & cette loi en apparence abſurde & tyrannique y ſubſiſte encore avec le plus grand ſuccès.

Ces Lettres ſont terminées par un Mémoire ſur le commerce de la Sicile. C'eſt un détail des principales productions du pays, & des droits de ſortie & d'entrée. Ainſi on y voit les principaux objets, tant d'exportation que d'importation. Pour fixer les idées, il étoit néceſſaire de faire connoître les monnoies, les poids & les meſures. L'once, monnoie d'or, vaut 30 taris. L'écu effectif d'argent vaut 12 taris. Le tari eſt 20 grains ; le grain eſt 6 piccioli : 48 grains de Sicile font une livre de France. La

canne ſicilienne ſe divi e en 8
mes : le palme en 12 onces ; 4
mes & demi ſont l'aune de Mar
On meſure dans ce royaum
bleds, le vin & les terres à S
La meſure des terres eſt la qu
de grain qu'il faut pour les ens
cer. La ſalme ordinaire de fr
ſe diviſe en 16 tomoli ; le to
en 16, 17 ou 20 rotoli ſelon le
Suivant le calcul du voyage
ſalme eſt au ſeptier de Paris co
15060 pouces ſont à 7748, ou
me 3765 à 1937. L'Auteur a
ſon calcul avec d'autant plus d
qu'un Mémoire ſur la Sicile
ſuite du voyage du Baron de
deſel, évalue la ſalme ſicilie
plus de 5 ſeptiers de Paris : la
rence eſt énorme. La ſalme ap
Groſſa eſt plus forte de 4 tom

Le rotolo eſt 2 livres & dem
30 onces, 124 livres comm
Sicile ſont 200 liv. de Marſeil
quintal ordinai e eſt de 100
ou 250 livres. Il rend à Marſe

millerolle & un tiers. Dans quelques endroits particuliers de la Sicile il eſt de 102 & 111 rotoli.

[*Extrait de M. Dupuy.*]

L'EZOUR-VEDAM, ou ancien Commentaire du Vedam; contenant l'expoſition des Opinions religieuſes & philoſophiques des Indiens; traduit du ſamſcretan par un Brahme; revu & publié avec des Obſervations préliminaires, des Notes & des Eclairciſſemens. A Yverdon, de l'Imprimerie de M. de Felice. 1778. 2 vol. *in*-12. Le premier, de 332 pages, le ſecond de 264; & ſe trouve à Paris, chez Debure l'aîné, quai des Auguſtins.

SECOND EXTRAIT.

DEPUIS long-tems on a beaucoup vanté la ſageſſe & l'antiquité des Indiens; mais tout ce que l'on a pu dire n'eſt appuyé que ſur

des conjectures & sur l'ignorance dans laquelle nous sommes à cet égard. Il falloit avoir sous les yeux des Ouvrages faits par les Indiens eux mêmes; ce n'est que d'après leur témoignage que nous pouvons les juger. M. Dow & M. Holwel, pénétrés d'admiration pour la Philosophie des Brahmes & zélés deffenseurs de la pureté de leurs dogmes, pour sauver les fictions bizarres de leur Mythologie, n'ont vu par-tout que des allégories qui leur ont paru renfermer les notions les plus simples & les plus saines de la Théologie. Quelques Brahmes, sans doute, honteux des absurdités de leur système religieux, ont tenté d'expliquer leurs fables; mais ils varient dans ces explications; ce qui prouve qu'ils ne sont pas d'accord sur le sens de ces allégories; d'ailleurs, il paroît constant que le peuple prend toutes ces fables pour autant d'actions extraordinaires de leurs Dieux. L'Auteur de l'Ezour-vedam ne les regarde

point comme des fictions deſtinées à couvrir des vérités, mais comme des fables à la faveur deſquelles on a abuſé de la crédulité des peuples. Son Ouvrage eſt un Dialogue entre deux perſonnages, l'un nommé Biaché & l'autre Chu-mon-tou. Le premier fait connoître tout le Paganiſme indien qu'il a enſeigné aux peuples; le ſecond en fait voir l'abſurdité, & combat l'idolatrie; il expoſe ſes idées ſur l'unité de Dieu, ſur la création, ſur la nature de l'ame, ſur les peines & les recompenſes à venir, ſur le culte qui convient à l'Etre ſuprême, ſur les devoirs de tous les états. Ce dernier eſt un Philoſophe de l'eſpèce de ceux qu'on appelle Guanigueuls; mais l'examen particulier que nous avons fait de ſon Ouvrage, nous a convaincus que ſa doctrine eſt entièrement conforme à celle des Samanéens. Il le diviſe en huit livres qui ſont partagés en différens chapitres, dans leſquels il traite de la Création du monde, des Vedams,

des différentes Castes, de la production des êtres, des différens états de la vie, de l'enfer, du péché, des bonnes œuvres, de la méditation, du Paradis, des différentes incarnations, des Dieux, des Géans, du *Lingam*, de l'ame, &c. Comme les bornes ordinaires d'un extrait ne nous permettent pas de nous arrêter sur chaque objet, nous nous contenterons d'indiquer quelques articles particuliers.

En général, il est peu de Lecteurs qui n'aient une idée suffisante de l'absurdité des fables religieuses des Indiens, & sur-tout du culte du Lingam. Biaché expose ainsi l'origine de ce culte. Les Dieux Brahma & Vischnou, dit-il, accompagnés de tous les autres Dieux, rendirent autrefois visite à *Chib* ou *Chiven*, qu'ils trouvèrent couché avec sa femme. La présence de toutes ces divinités ne dérangea point *Chiven*; les Dieux indignés de sa conduite indécente se retirèrent; *Brahma* & *Vischnou* le

maudirent; *Chiven* & *Dourga*, sa femme, moururent sur le champ, dans l'état où ils étoient. *Chiven* a voulu que cette action qui avoit fait sa honte fût célébrée sous la figure du *Lingam*, auquel on offre des sacrifices comme étant l'Etre suprême. Chu-mon-tou réfute ce culte qu'il appelle l'opprobre de la raison humaine. On regarderoit dans le monde, dit-il, comme vil & méprisable celui qui se livreroit aux femmes jusqu'à ne pouvoir plus s'en séparer: telle est la conduite que tu fais tenir à l'Etre suprême, dit-il à Biaché, est-il possible que tu ne sentes pas toute l'indécence d'une pareille action? Si des pénitens ont offert au Lingam leurs hommages & l'ont honoré comme une Divinité, c'est qu'ils étoient aussi pervers & aussi corrompus que toi. Ailleurs, il lui reproche d'avoir inventé ce prodigieux nombre de *Pouranams*, ou histoire des Dieux, qui, selon lui, sont contraires en tout au Vedam & à la vérité,

& qui ont été le malheureux principe de l'idolâtrie & de l'erreur, & d'avoir inventé toutes ces incarnations de *Viſchnou*; il veut qu'il ceſſe de donner le nom de Dieu à *Brahma*, à *Viſchnou*, à *Chib* ou *Chiven*, à *Gonecho*, & de les honorer comme tels; de mettre de la différence parmi les hommes, c'eſt-à-dire, qu'il combat la diſtinction des Caſtes. Il lui apprend qu'*Adimo* eſt le nom du premier homme ſorti des mains de Dieu; que de cet Adimo ſont nés tous ceux qu'il regarde comme des Dieux; que c'eſt Dieu lui même qui a donné aux hommes les Vedams; il réfute les fables que Biaché a débitées à l'occaſion du Gange, regardé comme une Divinité. On ſera ſans doute étonné que des Indiens eux-mêmes proſcrivent ainſi tout le culte idolâtrique de l'Inde, toutes ces incarnations de *Brahma*, de *Viſchnou* & de *Chib*, perſonnages qui ne ſont pas, ſuivant Chumontou, l'Etre ſuprême. *Celui-ci* continue ſa réfuration & en-

ſeigne à Biaché la prière que ceux que Biaché veut faire paſſer pour des Dieux, font à l'Etre ſuprême. La voici : « Dieu créateur, Dieu conſervateur de toutes choſes, vous » m'avez tiré du néant pour que j'employaſſe la vie que j'ai reçue de » vous à vous aimer & à vous ſervir ; » mais à peine ai-je été ſorti de vos » mains, qu'un fatal preſtige s'eſt emparé de mon eſprit & a corrompu » mon cœur. L'ignorance & l'erreur » m'ont fait oublier mes devoirs envers vous & me les ont fait méconnoître. J'en fais l'aveu avec douleur, & je viens, proſterné à vos » pieds, implorer votre clémence & » ſolliciter mon pardon. Dominé » par la concupiſcence, je me ſuis » livré à ſes attraits & ai laiſſé partager, par les ſoins & les embarras » du monde, un cœur que j'aurois » dû vous conſerver tout entier. Dieu » inviſible, Dieu éternel, tendez-» moi une main ſecourable & rapellez-moi tout à vous. » On trouve

dans cet Ouvrage plusieurs prières de cette espece. En parlant de l'homme vertueux, Chumontou dit : « c'est » en mettant un frein à ses passions » qu'on devient capable de recevoir » cette lumière divine qui nous éclat- » re & qui dissipe toutes nos erreurs. » Celui qui sait profiter des connois- » sances qu'elle nous donne, est un » homme vraiment sage & vertueux. » Voici un court abrégé de ce qu'elle » nous dicte & nous apprend. Un » homme qui marche, toujours guidé » par cette lumière divine, remplit » toujours, & en toute occasion, » tous les devoirs de son état, sans » faire jamais rien qui y soit con- » traire. Cette fidélité lui mérite l'a- » mitié de Dieu, dans laquelle il » trouve sa consolation & son bon- » heur. Au-dessus de ces indignes » passions, qui déchirent les hom- » mes & les animent les uns contre » les autres, il voit sans envie & sans » jalousie le bien de son prochain ; » *il cherche même* en toute occasion

» à le lui procurer, à l'augmenter, » & évite avec ſoin tout ce qui pour- » roit lui faire quelque peine ou lui » cauſer quelque dommage. Tou- » jours attentif ſur lui-même, il » évite avec ſoin tout ce qui pour- » roit le ſouiller. La prière & la lec- » ture du Vedam ſont ſa principale » occupation; & la patience, dont » on ne le voit jamais ſe départir, » prévient & empêche les chûtes, en » réprimant la vivacité de ſes paſ- » ſions. Enfin, s'il vient à faire quel- » ques fautes, parce qu'il eſt de la » foibleſſe humaine de tomber quel- » quefois, il cherche auſſi-tôt à les » réparer par la prière & ſon retour » à Dieu. »

Ces paſſages de l'Ezour-vedam & pluſieurs autres que nous ne pouvons tranſcrire ici, non plus que la réfutation entière & la condamnation de l'idolâtrie exceſſive des peuples indiens, ne peuvent que nous donner une idée avantageuſe de Chumontou & des autres Philoſophes de

l'Inde, qui pensent & qui s'expriment comme lui. On admireroit, avec raison, la sagesse des Brahmes, si cette belle morale, ces prières adressées à l'Etre suprême, seul créateur du ciel & de la terre, n'étoient ternies par des pratiques les plus ridicules. Pour acquérir cette lumiere divine & parvenir à l'état de perfection que l'on exige, il faut d'abord prononcer le mot *Oum*, puis rappeller tous les sens, ne les laisser égarer en aucune façon, retirer même sa respiration qu'on ne doit lâcher que de tems en tems, & penser sans cesse à la Divinité. Cette prière ainsi faite, sert à obtenir le pardon de ses péchés & à le purifier. Suivant Chumontou, toutes les autres cérémonies & les bains sont inutiles. Cet Auteur ne s'étend pas assez sur ce genre de méditation pour nous le faire connoître tel qu'il est observé dans l'Inde. Il ajoute dans un autre endroit qu'il faut tenir ses mains élevées vers le ciel & avoir les yeux

fermés afin qu'aucun objet extérieur ne vienne partager notre attention & nous diſſiper ; ce ſont ces méditations qui ſont l'occupation des Philoſophes contemplatifs, & ils paſſent des années entières les yeux fixés ſur un ſeul objet, pour ne point etre diſtrait. Un d'entre eux avoit ainſi vécu pendant neuf ans, uniquement occupé à regarder une muraille. On en voit qui regardent le ſoleil ; d'autres, tranquillement aſſis, ont les yeux fixés vers le bout de leurs nés, en prononçant quelques paroles myſtérieuſes, & au bout d'un certain tems ils croyent appercevoir une tache blanche qui eſt cette lumière divine. Ce détachement de tout ce qui les environne les conduit à une apathie univerſelle ; & lorſqu'ils y ſont parvenus, ils ſe croyent égaux à la Divinité, ou la Divinité elle même, avec laquelle leur ame, qui en eſt une portion, ſe trouve identifiée. Au reſte ils ſont partagés ſur la nature de cette ame & ſur la Divinité, au

point que plusieurs tombent dans le matérialisme. Ils admettent différens degrés de perfection, ou différens états de la vie. L'état du mariage est celui qu'ils estiment le moins. L'Auteur de l'Ezour vedam dit que les devoirs d'un homme de cet état sont de traiter favorablement les étrangers, & de faire du bien à tout le monde. Les Brahmes qui embrassent l'état de Sanjassi, forment le second état: ils vivent dans le monde comme des étrangers & au milieu de leur famille comme si elle ne leur appartenoit plus, sans toucher à leurs femmes & sans prendre aucun soin de leurs enfans. Le troisième état est de ceux qui se retirent dans les bois pour y vivre loin du monde & de ses dangers: ceux-ci abandonnent pour toujours père, mère, femme & enfans, renoncent à tous les biens du monde pour détruire jusqu'à la racine de la colère & de la cupidité. Ils ne doivent garder pour toutes richesses qu'un bâton, un vase & un

morceau de toile, quitter la ligne ou le cordon qui est la marque distinctive des Brahmes, & ne s'arrêter nulle part. Un autre état est celui des Bikouk; ceux ci sont encore plus detachés de toutes les choses de ce monde, & doivent avoir un empire absolu sur leurs sens; ils ne vivent que d'aumônes, mais ils peuvent manger de tout.

L'Auteur de l'Ezour vedam, fort ignorant en géographie, suppose au milieu du monde une montagne appellée *Chumerou*, sur le sommet de laquelle habite *Vischnou*, & ce lieu s'appelle *Veikontam*. *Brahma* demeure au dessus. Ce *Vischnou* est né du côté droit d'*Adimo*, le premier des hommes. Il habite ce lieu avec sa femme *Lachimi*, avec ses enfans & un grand nombre de pénitens dont l'occupation est de lire le Vedam: mais il n'est qu'un homme qui vit en ce lieu & y doit mourir comme les autres hommes. Ainsi, dans ces *principes*, *Vischnou*, que plu-

sieurs Indiens regardent comme l'Etre suprême, est né parmi les hommes ; il y est mort & est passé dans le *Veikontam* où il vit encore & où il doit mourir ; au moins dans ce système on est encore sujet à la mort dans ce paradis.

Le *Keilassan* est une autre demeure où habite *Chib* ou *Chiven*, avec sa femme *Parvati* ; un de ses enfans nommé *Gonecho* est entièrement livré à la contemplation ; l'autre n'aime que les armes La cour de *Chib* n'est composée que de démons qui font horreur à voir. *Chib* y est plongé dans tous les vices. Ce *Chib* ou *Chiven*, le même qu'*Isouren* ou *Eswara*, est pris par quelques-uns pour l'Etre suprême ; ici on soutient qu'il n'est qu'un homme.

Il est encore fait mention de deux autres lieux, l'un appellé *Chouargam*, & l'autre *Patalam* ; le premier est un lieu de delices habité par des Dieux, & le second est l'enfer.

En général, l'Auteur de l'Ezour-

vedam n'admet point toute cette foule de Divinités que les Indiens adorent ; c'eſt un Philoſophe contemplatif qui enſeigne à Biaché qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu. Il ne veut ni cérémonies, ni ſacrifices, ni temples ; il ſoutient qu'on ne peut honorer Dieu qu'en contemplant ſes grandeurs dans la retraite, en ſe dégageant de toutes les paſſions & en ſe réduiſant dans un état d'apathie qui rende l'homme inſenſible. Nous avons vu juſqu'à quel degré de fanatiſme les Indiens ont porté cette inſenſibilité. Il eſt vraiſemblable que leur religion n'eſt qu'un aſſemblage de différens ſyſtêmes religieux qui étoient établis en différentes contrées de l'Inde, pays autrefois habité par différens peuples & expoſé à de grandes révolutions. C'eſt pour cette raiſon que chez les uns *Brahma* eſt pris pour l'Etre ſuprême ; chez d'autre, *Viſchnou* ou *Chiven :* enſuite quelques perſonnages ont formé différens ſyſtêmes dans leſquels ils ont

essayé de ramener tout à un seul Dieu, & ont supprimé plus ou moins toutes les cérémonies ; d'autres, pour tendre à une plus grande perfection, se sont jettés dans l'état contemplatif qui étoit admis ailleurs. L'idolâtrie indienne a dû encore s'accroître considérablement par le commerce de toutes les nations étrangères qui se rendoient dans les Indes, & c'est pour cela qu'on apperçoit dans les fables indiennes plusieurs traits qui paroissent empruntés des autres peuples, & qui sont fort altérés. Il y en a qui semblent être tirées du Christianisme ; d'autres qui sont prises chez les Perses, les Grecs & les Romains, &c. Mais cette doctrine des Philosophes de l'Inde, dont ils abusent vis-à-vis le peuple afin de se faire passer pour des gens qui tendent à la plus grande perfection, n'en fait que des hipocrites ; & les voyageurs nous apprennent qu'il est dangereux de rencontrer quelque troupe de ces Contemplatif,

platif, qui ſont de ſi grands ſcélérats. Leur ſageſſe eſt accompagnée de tant d'ignorance, de fanatiſme & de pratiques minutieuſes, qu'on aura de la peine à les prendre pour des ſages.

Cet Ouvrage nous fait connoître beaucoup plus exactement que toutes les relations des voyageurs, la doctrine religieuſe des Indiens. Nous en avons l'obligation aux ſoins de M. le B. de Sainte Croix, qui a mis en pluſieurs endroits des notes curieuſes, &, ſurtout à la fin, une ſuite d'éclairciſſemens dans leſquels il développe davantage quelques points de cette religion. Il y donne un extrait d'un autre Livre intitulé *Bagavadam*, d'après une Traduction qui a été envoyée de Pondichéri à M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat. En voici un paſſage qui a rapport à ce que nous avons dit précédemment. « Vous ne devez pas » ignorer qu'il ne faut mettre aucune » différence entre ce Dieu & l'univers, qui n'eſt eſſentiellement qu'un

» avec lui. Il n'y a rien dans l'uni-
» vers qui ne soit Vischnou. Ce Dieu
» prend toutes ces differentes formes
» & agit d'une infinité de manières,
» sans pourtant être susceptible de
» ces changemens illusoires. Sem-
» blable à celui qui dans un rêve
» croit faire telle ou telle action,
» sans néanmoins qu'il y ait rien de
» réel. Les personnes peu éclairées
» sont fort attachées aux cérémonies
» & aux préceptes religieux ensei-
» gnés dans les Vedams. Les sages,
» au contraire, renonçant aux pré-
» tendus biens de ce monde, & mê-
» me à ceux de l'autre vie, voient
» les choses sous un point de vue
» différent. Ils ne cherchent ni ma-
» telas pour se coucher, ni mets
» pour se nourrir; ils se contentent
» d'herbes & de racines; ils ne boi-
» vent que de l'eau claire & se cou-
» chent à terre. Les mondains, qui
» ne se soucient pas maintenant de
» contempler la grandeur de Visch-
» nou, sont à leur mort jettés dans

» un lac de feu, où ils ſeront mal-» traités par les miniſtres du Dieu de » la mort nommé Yamen. »

Ils prétendent que l'ame ſortant par le ſommet de la tête, quittera le corps de ces contemplatifs & ira ſe confondre avec l'Etre éternel: qu'après cette union elle ne ſera plus expoſée à renaître dans le monde. C'eſt par le détachement de tout, comme nous l'avons obſervé, par l'anéantiſſement des ſens & des paſſions, & par cette apathie totale que l'on peut parvenir à ce degré de perfection. Mais il ne faut pas croire que tous ces Philoſophes ſoient d'accord entre eux. Les uns diſent que Dieu a tout tiré de ſa propre ſubſtance, que l'univers eſt Dieu; d'autres, que Dieu eſt un être unique & ſimple, qui n'a aucune connexion réelle avec la matière. Il réſulte delà que les Philoſophes indiens, avec toutes les mortifications qu'ils exercent ſur eux, ſe croyent au-deſſus de toutes pratiques religieuſes, n'ad-

met cet qu'un Dieu dont ils croyent être une portion, & auquel ils tendent à être réunis, pendant que le peuple, livré à toutes sortes de superstitions, est obligé de renaître plusieurs fois en passant dans différens corps de toute espece plus ou moins vils, relativement à la maniere dont chacun a vécu; ce qui devient punition ou récompense; mais il a fallu encore, avant que de renaître, subir quelque punition dans l'enfer.

Ces sages & ceux des Brahmes, qui ne sont pas parvenus à ce prétendu degré de perfection, traitent avec beaucoup de mépris les autres hommes, & ont fait toutes les loix à leur avantage. Il seroit à desirer que l'on publiât un plus grand nombre de livres des Indiens: ils serviroient à nous délabuser sur la sagesse & les connoissances que nous croyons devoir attribuer à leurs prétendus Philosophes; mais à ces livres de *Religion* il faudroit joindre les li-

vres d'hiſtoire, & alors nous pourrions juger les Indiens & par leur doctrine & par les faits ; nous verrions quel rôle ces Philoſophes ont joué auprès des différens Rois de l'Indé. L'hiſtoire de toute cette vaſte contrée nous eſt abſolument inconnue ; elle eſt cependant digne de piquer notre curioſité.

Le Guide du Navigateur, ou Traité de la Pratique des Obſervations & des Caculs néceſſaires au Navigateur. Par M. *Lévêque*, Correſpondant de l'Académie Royale de Marine, & Profeſſeur Royal en Hydrographie & en Mathématiques, à Nantes. Orné d. figures en taille-douce. Vol. *in*-8°. de 616 pag. A Nantes, chez Deſpilly, Libraire, haute grande rue, près de celle de Beau Soleil. A Paris, chez Piſſot, quai des Auguſtins; & chez Durand, rue Galande. A Breſt, chez Romain Malaſſis, & chez les principaux Libraires du Royaume.

Le Trident de Neptune eſt le Sceptre du Monde. *Le Mierre.*

NOUS avons annoncé dans notre Journal d'Octobre 1778, cet Ouvrage intéreſſant pour la Marine, & qui mérite que nous en parlions *plus* au long. Il manquoit aux Navi-

gateurs un Livre dans lequel on trouvât des détails ſuffiſans ſur la conſtruction & les uſages des inſtrumens propres à faire les obſervations nautiques, & ſur les calculs néceſſaires pour la conduite du vaiſſeau, & un Ouvrage dans lequel le précepte & l'exemple s'éclairaſſent mutuellement; c'eſt ce travail que M. Lévêque vient de faire, après avoir paſſé pluſieurs années dans l'exercice de cet enſeignement & dans les recherches qui peuvent le perfectionner. Les nouvelles méthodes, ſurtout celles des longitudes, ſont fondées ſur une théorie mathématique, difficile à ſaiſir pour le commun des Marins; lorſque dans cette ſcience, comme dans toutes les autres, on veut ſortir du cercle étroit de la routine ordinaire, on eſt obligé de ſe livrer à l'étude de principes d'une géométrie plus compoſée; en conſéquence, l'Auteur s'eſt contenté, preſque par tout, d'expoſer la pratique des opérations qui découlent

de cette théorie, & il l'a toujours faite avec toute la clarté & toute la précision qu'on pouvoit y desirer.

Cet Ouvrage est divisé en quatre Parties dont nous allons rendre compte. La première a pour objet la construction & les usages des instrumens à réflexion propres à mesurer les angles à la mer. Ce fut au mois de Mai 1731, que Hadley donna les premières idées des instrumens de cette espèce, qui n'ont cependant commencé à être assez généralement en usage que plus de 30 années après; tant les meilleures inventions sont tardives dans leur marche, quand elles ont à combattre la routine & les préjugés. Quoique ces instrumens portent généralement le nom de Hadley, il y a cependant un écrit de la main de Newton, trouvé en 1742 parmi les papiers du Docteur Halley, après sa mort, lequel contient la figure & la description d'un instrument à peu près semblable à celui de *Hadley*, ensorte que c'est à ce grand

homme qu'on en eſt redevable. Pluſieurs Auteurs du nombre deſquels eſt M. Magellan, ſont de cet avis ; & M. L. cite un fait déciſif ſur ce point, qui eſt extrait des minutes de la Société Royale du 26 Août 1699. M. » Newton Shewed a new inſtrument » contrived by him for obſerving the » moon, ſtars, the longitude at ſea; » being the old inſtrument mended » of ſome faults, with which notwith» ſtanding (*its old faults*) M. Hal» ley had found the longitude better » than the ſeamen by other me» thods. »

Les différentes eſpèces d'inſtrumens à réflexion, maintenant en uſage dans la Marine, ſont décrits dans ce livre avec clarté & préciſion; on y trouve la conſtruction & les uſages des différentes eſpèces de verniers qu'on adapte ordinairement à l'alidade ; comme cette première partie eſt traduite de l'anglois, l'Auteur a mis en note les changemens & améliorations qu'on a faits depuis à ces

inſtrumens; il rapporte, ſur-tout, ce qui a été fait par MM. Ludlam & Dollond, tant pour aſſujettir les glaces dans leur monture, ſans courir le riſque de les courber, même de les briſer, que pour leur donner les ſituations convenables aux différentes obſervations qu'on fait avec ces inſtrumens, & tout cela avec les détails & la clarté qu'on peut deſirer; on y trouve auſſi la deſcription d'un appareil auſſi commode qu'ingénieux pour obſerver les hauteurs des aſtres à terre, par la réflexion de la ſurface de l'eau, ou du mercure; ce qui eſt de la plus grande utilité, vu la difficulté de ſe procurer un à-plomb qui ſoit fixe, ou un horizon exact dans un grand nombre de cas.

L'examen des glaces & des verres colorés, la maniere de les ajuſter dans leur monture, de les rectifier tant du côté du parallelisme que de la perpendicularité, par différens moyens praticables tant à terre qu'à *la mer*; les diverſes méthodes pour

trouver l'erreur de rectification, ſont autant de points ſur leſquels les Navigateurs trouveront ici tout ce qui leur eſt néceſſaire. L'Auteur a eu ſoin d'expoſer les méthodes les plus modernes, principalement celles qui ont été propoſées par MM. Magellan & le Chevalier de Borda. Les Marins avoient preſque abandonné les obſervations par derrière, à cauſe de la difficulté de rectifier le miroir qui leur eſt deſtiné, & par le défaut de méthode pour écarter ces difficultés; elles ſont ici expoſées avec un détail & une préciſion qu'on chercheroit vainement ailleurs. L'Auteur fait connoître l'invention de M. Dollond pour faire cette rectification avec la même facilité que par devant, & indique les conditions eſſentielles à la conſtruction de cet appareil, ſans leſquelles on ne peut obtenir une exactitude ſuffiſante.

L'art de graduer les inſtrumens eſt une profeſſion particulière à Londres, auſſi y a-t-il un très-grand

nombre d'artiſtes qui conſtruiſent les montures des octans & ſextans ordinaires, & les envoient ailleurs pour être gradués, ſans avoir préalablement marqué le point d'où les diviſions doivent commencer, afin de conſerver à l'inſtrument toute l'étendue de diviſion qu'il peut comporter; de-là il arrive très ſouvent que les pinnules ſont mal placées Cette partie eſt ici traitée dans toute ſa généralité; on enſeigne d'abord la manière de trouver la place de chaque pinnule en ſuppoſant le grand miroir déjà fixé ſur l'alidade, & l'origine des diviſions marquée ſur le limbe; enſuite la méthode de fixer l'origine des diviſions, d'après les places données du grand miroir & des pinnules; & enfin on montre à trouver la place du grand miroir l'origine des diviſions étant donnée, auſſi que la poſition des pinnules; c'eſt le premier cas qui eſt le plus ordinaire dans la pratique, attendu qu'on met aſſez communément l'origine des divi-

sions à la partie du limbe qui répond au milieu du rayon de l'instrument, & qu'on fixe le grand miroir de manière que son plan prolongé divise l'alidade en deux également. On trouve ensuite les règles à observer dans les constructions d'un octant; on fixe les distances respectives des miroirs, leurs dimensions, & les angles d'incidence sur le grand miroir, l'alidade étant à l'origine des divisions & à 90 deg., dans les deux espèces d'observations; on fait connoître l'essentiel de la construction des octans & des sextans de M. Magellan; & la manière d'ajuster l'axe de la lunette parallelement au plan de l'instrument, condition sans laquelle aucune observation ne peut avoir la précision nécessaire.

Ayant ainsi exposé tout ce qui concerne la construction, & les rectifications, l'Auteur traite de l'application de ces instrumens à différens objets, il donne la manière de tenir l'instrument, & fait voir les avanta-

ges de la lunette pour l'assujettir dans le plan où l'observation doit être faite; il parle aussi de la deviation que l'instrument peut avoir lors de l'observation, & de la manière d'y avoir égard; il indique le mouvement vibratoire qu'on doit donner à l'instrument, & en fait voir l'utilité dans tous les genres d'observations.

La partie des observations astronomiques tant à terre qu'à la mer, n'est pas traitée avec moins de détail & d'exactitude que les articles précedens; M. L. enseigne la manière d'observer les hauteurs du soleil, de la lune & des étoiles, tant par devant que par derrière; il expose les différentes corrections qu'il faut faire à ces hauteurs avant de les employer dans aucun calcul astronomique, & il donne un grand nombre d'exemples pour tous les cas. La mesure des distances de la lune au soleil ou aux étoiles est exposée dans toute son *étendue*; c'est la difficulté de faire

ces obſervations qui ſemble ſeule retarder les progrès de la ſcience des longitudes. On donne des exemples de la réduction de la diſtance obſervée à la diſtance apparente des centres, réſervant pour la troiſième partie la réduction de celle-ci à la diſtance vraie.

Pour peu qu'on connoiſſe la pratique de la navigation, on ſait qu'il y a un nombre preſque infini d'endroits qui ne ſont marqués qu'à-peu-près ſur les Cartes hydrographiques; il eſt vrai que depuis environ quinze années cette partie a fait des progrès rapides, & qui ſurpaſſent tout ce qu'on avoit fait depuis l'origine de la navigation. Le goût des obſervations s'eſt extrêmement répandu par les ſoins & les travaux réunis de tous les Aſtronomes de l'Europe, par les dépenſes du gouvernement d'Angleterre & par l'attention que le feu Roi Louis XV donnoit à tous ces objets; cependant le champ eſt ſi vaſte que ce qui reſte à faire eſt en-

core très considérable ; mais nous avons tout lieu de l'espérer sous un Roi & un Ministre qui ont dans si peu de tems retabli notre Marine, reparé les désastres de la dernière guerre, & disputé à nos ennemis l'empire de la mer.

C'est donc rendre un service très-important à la science nautique, que de fournir aux marins les moyens de faire commodément des observations aussi utiles, que celles qui doivent servir à fixer la position des différens endroits où ils peuvent aborder ; c'est pourquoi cette partie est traitée avec toute l'étendue nécessaire, & éclaircie par des exemples.

Le relèvement des plans est un objet de la plus grande utilité, la mesure des angles en fait la base ; si on consulte les convenances de pratique aussi bien que la generalité des usages, on demeurera convaincu de la grande utilité & de la commodité de l'octant pour le remplir : aussi l'Auteur l'a-t-il appliqué au relève-

ment des plans d'une étendue médiocre & à celui de la carte entière d'un pays; on ne lauroit trop conseiller aux marins de s'appliquer à ces opérations. Cette premiere partie est terminée par la méthode de mesurer la hauteur des objets terrestres par la réflexion de l'eau, & par l'examen de l'erreur qui résulte du défaut de la rectification du grand miroir.

M. Ewing de Philadelphie ayant avancé dans les Transactions de l'Académie américaine, que Thomas Godfrey étoit l'inventeur de l'octant attribué à Hadley; cette opinion est refutée dans les additions de cette première partie; on y expose des remarques de M. Ludlam sur ce que M. Maskelyne avoit proposé dans le *Nautical almanac* pour 1774, relativement à la maniere d'observer avec l'octant de Hadley; on rapporte la réponse de ce dernier, & la réplique de l'Auteur des remarques. Nous renvoyons à l'Ouvrage même pour ce qui concerne cette discussion; il

nous ſuffit de dire que cette partie de l'octant occupe 162 pages; on auroit pu ſans doute la rendre beaucoup plus courte en choiſiſſant ce qu'il y a de plus intéreſſant; mais l'Auteur a mieux aimé entrer dans tous les détails que peuvent deſirer ceux qui n'ont pas les connoiſſances, l'habitude ou la pénétration qui pourroient y ſuppléer.

La ſeconde partie de l'Ouvrage de M. l'évêque a pour objet la manière de trouver la latitude ſur mer. On a propoſé dans différens tems un grand nombre de méthodes pour remplir cet objet, qui ſont fort éloignés de pouvoir être employées dans la pratique du pilotage, faute de pouvoir ſe procurer avec une exactitude ſuffiſante les élémens qui en ſont la baſe. En conſéquence M. L. réduit les moyens praticables dans la navigation à quatre principaux dont nous allons donner une idée.

L'obſervation de la hauteur méridienne des aſtres, & du ſoleil en

particulier, fournit le moyen le plus ſimple & le plus direct pour avoir la latitude; ce moyen eſt fort connu des navigateurs, & c'eſt à cela le plus ſouvent que ſe réduiſent leurs connoiſſances ſur cette importante partie de leur art. Cette méthode a de très grands avantages, les erreurs qu'on peut commettre dans la pratique ne peuvent jamais excéder celles de l'obſervation L'Auteur expoſe les principes d'Aſtronomie ſur leſquels elle eſt fondée; & d'après l'analyſe de tous les cas que préſente la pratique, donne ſix règles générales, obſervant qu'on peut, en généraliſant ſes principes, les réduire à une ſeule, qui comprend même implicitement le cas où l'on obſerve les aſtres lorſqu'ils paſſent au méridien au-deſſous du pôle, cas pour lequel il n'a fait une ſeptième règle que pour rendre ſes préceptes plus faciles à ſaiſir.

La déclinaiſon du ſoleil eſt un élément abſolument néceſſaire dans

tous les calculs d'Aſtronomie nautique qui ont le ſoleil pour objet, & principalement dans ceux dont il eſt ici queſtion. M. L. la donne toute calculée en d m. & ſ. juſqu'en 1754 incluſivement pour midi au méridien de Paris, & en prolonge l'uſage juſqu'à la fin de ce ſiècle à l'aide d'une table auxiliaire qui avoit d'abord été calculée par M. de la Lande. Cependant on auroit pu ſupprimer ces tables & ſuppoſer que le navigateur fut pourvu du *Nautical almanac* ou de la *Connoiſſance des Tems*, puiſqu'il eſt impoſſible de s'en paſſer quand on veut exercer en mer la pratique des obſervations. L'Auteur donne un grand nombre d'exemples, pour réduire ces calculs à toutes les heures du jour, & à tous les méridiens ſur leſquels peut ſe trouver l'Obſervateur; il enſeigne auſſi la manière de trouver l'heure du paſſage des étoiles par tous les méridiens, & fait uſage d'une table très-commode & très detaillée pour éviter la

calcul des parties proportionnelles; après cela viennent les exemples du calcul de la latitude pour tous les cas possibles; ce qui complette cette première méthode.

On peut trouver la latitude par l'observation de deux hauteurs égales du soleil, observées avant & après midi; c'est l'objet de la seconde méthode; le calcul est exposé avec beaucoup de simplicité & appliqué à des exemples. La troisième méthode donne le moyen de trouver la latitude par l'observation de trois hauteurs du soleil, ayant mesuré les deux intervalles des tems écoulés entre ces trois observations. Ce problême est analysé dans toute sa généralité; M. L. fixe les limites propres à chaque cas, tant pour la distance à laquelle ces hauteurs doivent être prises du midi, que pour leur nombre de degrés. Il étoit très-important de fixer ces limites, car au-delà la méthode est trompeuse; M. l'Abbé Rochon, de l'Académie

Royale des Sciences, a trouvé par les procédés exposés dans le Traité de Navigation de M. Bouguer, édition de M. l'Abbé de la Caille, jusqu'à 15 m. d'erreur, au mois de Juin, par 32 deg. de latitude nord. (*Opusc. Math. pag. 101.*) Ce défaut a été également reconnu par M. le Gentil, de l'Académie Royale des Sciences. (Mem. de l'Acad. pour 1771.) La simplicité des procédés employés par l'Auteur, pour la résolution de ces différens cas; la variété des exemples qu'il expose avec tout le détail nécessaire, donnent bien lieu de penser que les navigateurs feront un usage avantageux de cette méthode.

M. John Douwes, Professeur de Mathématiques, & Examinateur des Elèves de la Marine à Amsterdam, proposa, vers 1740, aux navigateurs de sa nation, une méthode pour trouver la latitude par l'observation de deux hauteurs du soleil, ayant mesuré avec une montre ordinaire, *l'intervalle* de tems écoulé entr'elles;

a- trigonométrie fournit différens
oyens pour réſoudre ce problême ;
ais l'eſſentiel de celui-ci, conſiſte
ans l'emploi de différentes tables,
c de la latitude eſtimée, ce qui
brége conſidérablement les opéra-
ions, & rend la marche du calcul
rès-uniforme. Quelques copies ma-
uſcrites de ces tables & des procé-
lés, étant tombées entre les mains
le quelques Officiers, ils conçurent
ne haute idée de cette méthode.
ers 1749, elle fut publiée ; la dé-
onſtration a été donnée par plu-
ieurs Auteurs, & notamment par le
Docteur Pemberton, qui communi-
qua, quelque-tems après, à la So-
iété Royale, une Théorie très-dé-
aillée de cette méthode ; il en mon-
ra les limites, indiqua les cas où
lle ſeroit trompeuſe, & pluſieurs
autres particularités très-importan-
es. Ce Mémoire eſt imprimé dans
es *Tranſactions Philoſophiques pour*
1760. M. L. expoſe cette méthode,
en détail ; il donne des exemples,

pour tous les cas qui peuvent arriver, fait voir ce qu'il convient de faire lorſque les deux obſervations ne ſont pas faites dans un même lieu, c'eſt-à-dire, lorſque le vaiſſeau a parcouru un chemin quelconque dans l'intervalle de tems qui les a ſéparées; il indique les cas où il convient de répéter le calcul, les modifications qu'il faut lui faire ſubir lorſque le ſoleil paſſe très près du zénith, parce qu'alors le ſinus de la hauteur varie ſi peu, qu'il eſt douteux quel arc on doit prendre comme appartenant au ſinus naturel de la hauteur méridienne. La même méthode a encore beſoin d'être modifiée lorſqu'une des deux hauteurs a été priſe très près de midi, l'autre à une certaine diſtance, & que le ſoleil paſſe près du zénith; le précepte & l'exemple marchent toujours de concert & s'éclairent mutuellement. Pour ne rien laiſſer à deſirer ſur cette méthode, l'Auteur expoſe les attentions qu'il faut avoir dans l'uſage des tables de Douwes, &

& dans le choix des tems propres à faire les obſervations : ſi on a égard à tous ces préceptes, la latitude calculée ſera au moins cinq fois plus proche de la véritable que la latitude ſuppoſée ; par-là on peut juger s'il eſt néceſſaire ou non de répéter le calcul avec la latitude calculée au lieu de l'eſtime.

C'eſt cette quatrième méthode que M. L. paroît préférer à toutes les autres, lorſqu'on ne peut avoir la hauteur méridienne ; il en recommande beaucoup l'uſage aux navigateurs françois, qui paroiſſent l'ignorer entièrement ; une légère connoiſſance de l'uſage des tables des ſinus, & des opérations les plus communes de l'arithmétique ordinaire, ſuffiſent pour ſe la rendre familière : nous nous joignons à lui dans cette invitation, parce que nous ſommes convaincus de l'utilité qu'on en peut tirer ; mais nous craignons que l'uſage des tables, la diſtinc-

tion des différens cas, la difficulté de l'emploi de ces méthodes, ne soit long tems un obstacle à leur usage parmi le commun des marins.

Cette seconde Partie est terminée par un Appendix qui renferme deux problêmes très-utiles à terre, & dont la solution est très-simple. L'un a pour objet de trouver la latitude par le tems que le diamètre du soleil emploie à traverser une ligne horizontale quelconque; & l'autre, par le tems qu'il emploie à traverser un fil vertical. L'Auteur fait usage des tables de Douwes, & d'une table des logarithmes proportionnels fort utile dans le calcul des longitudes.

Les observations & les calculs nécessaires à la recherche des longitudes à la mer, forment l'objet de la troisième Partie; ce problême est un des plus célèbres dont on se soit jamais occupé; les Puissances maritimes de l'Europe ont proposé des récompenses considérables pour en ob-

tenir la solution avec l'exactitude nécessaire aux besoins de la navigation. Les Sçavans de toutes les nations s'en sont occupés; & depuis quelques années il s'est opéré une révolution intéressante à cet égard, qui sera une époque remarquable dans l'histoire de la Marine. Il reste maintenant peu d'obstacles à vaincre; & il y a tout lieu d'espérer que dans ce siècle éclairé les instrumens & les méthodes seront perfectionnés de manière à être à la portée des plus simples navigateurs. Déjà un très-grand nombre d'Officiers de la Marine Royale s'occupe avec succès de ces observations, plusieurs Pilotes & Officiers de la Marine commerçante, observent avec facilité. M. L. en a formé un certain nombre dont les observations peuvent devenir importantes par la suite; & il n'y a pas à douter que la simplicité des préceptes exposés dans son ouvrage ne contribue beaucoup à aug-

menter le nombre des obſervateurs.

Connoiſſant l'heure comptée ſur le navire ; trouvez l'heure qu'il eſt au même inſtant dans la capitale ou dans un lieu dont la longitude eſt bien connue, voilà en quoi conſiſte le problême des longitudes. L'eſtime de la route & du chemin eſt le premier moyen qu'on ait employé pour déterminer ſa poſition ; mais la bouſſole & le loch qui ſont les inſtrumens qu'on emploie pour faire cette eſtime, ſont bien éloignés d'avoir le degré de perfection requis pour cet objet ; on eſt d'ailleurs obligé de modifier continuellement les réſultats qu'ils fourniſſent, afin de les rapprocher de plus en plus de la vérité ; ce qui ſe fait toujours d'une manière très-conjecturale : à la vérité, l'obſervation de la latitude ſert à redreſſer ce qu'il peut y avoir de défectueux dans l'eſtime du chemin parcouru. Mais cette obſervation ne vérifie que le chemin fait

suivant la ligne nord & sud, & ne peut donner que des présomptions sur l'erreur qui peut s'être glissée dans l'estime du chemin fait suivant la ligne est & ouest. On a imaginé plusieurs opérations connues sous le nom de *Corrections*, pour rectifier la longitude d'après l'erreur trouvée dans la latitude; mais M. L. fait connoître combien ces pratiques sont indirectes & précaires; il préfère, dans presque tous les cas, l'estime pure & simple; c'est aussi ce que M. de Fleurieu a reconnu dans son voyage pour l'épreuve des montres marines; ce sentiment est maintenant assez général parmi les navigateurs expérimentés.

Il est donc absolument nécessaire d'avoir recours à l'observation pour déterminer la longitude. M. L. expose & discute toutes les méthodes proposées jusqu'ici, qu'il réduit à sept principales; 1°. l'explosion des bombes; 2°. les éclipses de lune;

3°. celles du soleil ; 4°. celles des satellites de Jupiter ; 5°. les variations de l'aiguille aimantée ; 6°. les méthodes lunaires ; 7°. les horloges marines Nous allons le suivre autant que les bornes d'un extrait peuvent nous le permettre.... Le premier moyen, qui fut proposé en 1714, par MM. Whiston & Ditton, Professeurs de Mathématiques de l'hôpital de Christ, est impraticable à de grandes distances ; les éclipses de lune sont trop rares & ne comportent pas d'ailleurs une grande précision ; celles du soleil donnent une précision bien plus grande ; mais la longueur des calculs qu'elles exigent, & leur rareté, les rend d'un bien plus foible usage pour la pratique journalière du pilotage. Les éclipses des satellites de Jupiter fournissent un bien plus grand nombre de circonstances, M. L. expose cette méthode dans tout son jour, en fait l'histoire, & fait connoître les tem-

tatives de plusieurs Sçavans pour écarter les difficultés de l'observation ; mais eussent-ils réussi complettement, il resteroit encore à cette méthode plusieurs imperfections qui l'empêcheront toujours d'être générale.

L'Auteur traite en détail la méthode des variations de l'aiguille aimantée ; elle fut proposée vers la fin du dernier siècle par le célèbre Halley, qui construisit une carte de ces variations, d'après ses propres observations & celles qu'il avoit pu recueillir des Navigateurs & Astronomes de son tems. En 1744, MM. Dodson & Mountaine corrigèrent & étendirent considérablement la carte de M. Halley. En 1753, M. Bouguer réunit les deux cartes dans une, en distinguant par des lignes rouges les variations de 1700, afin de mettre à même de juger de la position des vraies lignes magnétiques, d'après leur déplacement en 44 années ;

par là ce célèbre Académicien prétendoit généraliſer l'uſage de cette méthode, & ſuppléoit, autant qu'il étoit poſſible, au défaut d'obſervations pour conſtruire de nouvelles cartes ; mais ce travail a été peu en uſage parmi les marins. En 1756, parut une nouvelle Edition de la carte de 1744, par les mêmes Auteurs, & beaucoup plus exacte que la première ; c'eſt celle que M. Bellin a copiée en 1765, ſans aucun changement, avec une note qui contient une règle très-imparfaite ſur la marche des déclinaiſons de l'aiman, qui eſt démentie par l'expérience, & par les Auteurs même qu'il cite & dont il a copié la carte. Il y a en général très-peu de critique dans pluſieurs cartes publiées pendant que M. Bellin a eu la direction du Dépôt de la Marine ; aujourd'hui que M. de Chabert & M. de Fleurieu en ont la direction ; que M. Bonne & M. Méchain y travaillent avec zèle, il ne

sortira rien du Dépôt qui n'ait toute la perfection possible.

Il faudroit découvrir la marche de la nature dans les déclinaisons magnétiques, pour que cette méthode fût utile; si l'on est obligé de s'en rapporter uniquement à l'observation, elle ne pourra acquérir cette perfection qu'après beaucoup de tems; & les observations qui doivent concourir à remplir cet objet, sont précisément celles qui la rendront presque entièrement inutile; car il est absolument nécessaire que les variations soient portées sur les cartes d'après une longitude observée; si elles le sont d'après une longitude estimée, comme dans les cartes dont nous venons de parler, lorsqu'on veut rectifier sa position par ce moyen, on ne fait autre chose que substituer l'estime d'autrui à la sienne. M. L. expose tout cela avec clarté, fait connoître les parages où cette méthode devient inutile, ceux

où l'on s'en sert avec avantage malgré ses imperfections actuelles, & il donne la manière de s'en servir.

Il y a long-tems qu'on est convaincu que les observations lunaires sont celles qui doivent fournir la solution de ce fameux problême, en conséquence les Astronomes ont proposé différentes manières de les employer : 1°. le passage de la lune au méridien ; 2°. les hauteurs de la lune ; 3°. les occultations ; 4°. les apulses ; 5° les conjonctions apparentes de la lune & d'une étoile ; 6°. *les distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales.*

L'observation du passage de la lune au méridien, ne comporte pas une précision suffisante pour l'objet en question. M. Bouguer a très-bien expliqué cette méthode dans son *Traité de Navigation ;* mais il étoit trop éclairé pour y compter beaucoup, & trop sincere pour en dissimuler les imperfections. Huit sec. d'erreur dans

le tems du passage de la lune au méridien, produisent un deg. d'erreur dans la longitude.

Les hauteurs de la lune peuvent s'appliquer de différentes manières ; mais la méthode de M. Pingré, de l'Académie Royale des Sciences, pour laquelle il prit la peine de calculer un Almanach nautique, sous le nom d'*Etat du Ciel*, pour les années 1754, 55, 56 & 57, est, sans contredit, la plus simple & la plus ingénieuse ; mais comme cette méthode a aussi plusieurs inconvéniens qui lui sont particuliers, l'Auteur a préféré depuis ce tems-là celle des distances.

Les éclipses ou occultations des étoiles ou des planètes par la lune, ont été proposées par M. Jacques Cassini ; M. Halley a beaucoup employé cette méthode, ne pouvant observer les distances faute d'instrument. Il porta son attention à la correction des tables lunaires, employa

pour cela la période de 18 ans, connue des Astronomes sous le nom de *Saros chaldaique*, période que la perfection des tables de la lune de Clairaut, de Mayer, d'Euler, &c. ont rendue inutile. L'observation est délicate, & le calcul long & pénible, mais susceptible d'être considérablement simplifié. M. L. a même calculé une table générale de toutes les hauteurs & longitudes du nonagésime qui servira considérablement à remplir cet objet [1]: le zodiaque de M. le Monnier, connu sous le nom de zodiaque de d'Heulland, fournit beaucoup de facilité pour l'observation .... Les apulses & les

[1] Tables générales de la hauteur & de la longitude du nonagésime, calculées pour toutes les latitudes terrestres, tant septentrionales que méridionales, depuis l'équateur jusqu'au pôle. A Avignon, chez J. Aubert; à Paris, chez Laporte, rue des Noyers.

conjonctions apparentes sont deux méthodes à peu-près du même genre ; nous renvoyons à l'Ouvrage pour ce qui les concerne, & nous passons à celle des distances qui est de la plus grande importance ; M. L. l'expose avec tous les détails & la clarté qu'exigent les besoins les plus étendus de la pratique.

« Au défaut d'un signal commun & instantané dans le ciel, les Astronomes ont cherché à y employer la variation d'un mouvement céleste, variation qui, devant être d'une quantité connue dans un certain tems, sera différente pour des observateurs situés sur des méridiens différens. On ne peut être trop attentif dans le choix de ce mouvement, & on doit se diriger dans ce choix, d'après ce principe, qu'*il faut que les erreurs inevitables dans les observations, influent le moins qu'il est possible dans la détermination de la longitude.* Pour remplir cet objet, il

eſt évident qu'on doit préférer les mouvemens dont la variation eſt la plus conſidérable dans un tems donné ; par cette raiſon, les variations dans la latitude & la déclinaiſon de la lune, ſont préférables à celle de la déclinaiſon du ſoleil ; les aſcenſions droites de la lune ſont encore préférables aux latitudes & aux déclinaiſons. »

La méthode des diſtances eſt donc théoriquement la plus directe & la plus exacte des méthodes lunaires, c'eſt-à-dire, de toutes les méthodes ; la pratique eſt ici abſolument d'accord avec la théorie. Il y a long-tems que ce principe a été apperçu ; mais le défaut des tables & des inſtrumens pour faire les obſervations, a été l'obſtacle qui en a retardé l'application juſqu'à ces derniers tems. M. L. fait l'hiſtoire de cette méthode ; nous allons en rapporter les faits principaux.

Jean Werner de Nuremberg en

parla en 1514; Pierre Apian, en 1524, Oronce Finé & Gemma Frisius, en 1530; Pedros Nunès, en 1560; Kepler, en 1600. Philippe III, Roi d'Espagne, est le premier qui, convaincu de la grande importance de la découverte des longitudes, ait proposé, en 1598, des récompenses à ce sujet; ce généreux exemple fut suivi ensuite par les Etats-Généraux, par l'Angleterre dans le fameux acte du Parlement du 11 Juin 1714, dans la douzième année du règne de la Reine Anne, & ensuite par la France le 15 Mars 1716.

En 1633, Jean Morin, Docteur en Médecine & Professeur de Mathématiques au Collège Royal à Paris, proposa la méthode des distances, au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre fit nommer des Commissaires au commencement de 1634, parmi lesquels étoient cinq Mathématiciens célèbres, Pascal, Mydorge,

Boulanger, Herigone & Beaugrand. Ces Sçavans jugèrent la méthode incomplette, vu l'imperfection des tables lunaires; mais en 1645, le Cardinal Mazarin accorda à Morin une pension de 2000 liv. qu'il avoit bien méritée par ses travaux.... En 1665, le Roi Charles II fit bâtir l'observatoire de Greenwich, y plaça Flamsteed pour son Astronome; les termes de sa commission portent: *qu'il devra s'appliquer avec le plus grand soin & la plus grande diligence à rectifier les tables des mouvemens célestes, & les places des étoiles fixes, afin de trouver les longitudes à la mer, chose tant desirée, & de perfectionner l'art de la Navigation.* Les observations de ce célèbre Astronome ont servi à Newton à créer son admirable *Théorie de la Lune*; Mayer, d'après cette Théorie, en y joignant celle de M. Euler, avec ses propres observations, & quelques-unes que lui fournit Bradley, forma

ſes excellentes *Tables lunaires ;* il les préſenta à la Commiſſion des Longitudes en 1755, & enſuite un exemplaire plus complet & plus exact en 1760 : & le Parlement a honoré ſa veuve d'une récompenſe de 3000 liv. ſterling.

En 1750, M. l'Abbé de la Caille fit un voyage au Cap de Bonne-Eſpérance, dans lequel il diſcuta & approfondit tout ce qui peut contribuer aux progrès de la navigation ; il s'arrêta principalement à la méthode des diſtances, & propoſa à ſon retour un modèle d'Almanach nautique, pour abréger les opérations : M. Maskelyne s'occupa auſſi de cette méthode dans ſon voyage de 1761 à l'iſle de Sainte-Hélène, pour l'obſervation du Paſſage de Vénus, il la pratiqua tant en allant qu'en revenant, & trouva dès-lors qu'on pouvoit toujours s'en ſervir pour déterminer ſa longitude à un degré près. Il propoſa à ſon retour

un Almanach nautique sous la forme de celui qu'avoit proposé auparavant l'Abbé de la Caille ; la Commission des Longitudes adopta ses vues ; & depuis 1767, cet Almanach est publié un ou deux ans d'avance pour l'usage des Navigateurs. M. de la Lande fit imprimer les distances de la Lune au soleil ou aux étoiles dans la *Connoissance des Tems* pour 1774 & 1775 ; & M. Jeaurat, son successeur à ce travail, a eu les mêmes attentions pour les années suivantes ; c'est rendre un service aux Navigateurs françois que de mettre entre leurs mains tous les calculs de l'Ouvrage anglois.

M. Maskelyne s'est aussi appliqué à simplifier & à rectifier les méthodes de réduction de la distance apparente à la distance vraie ; mais les Commissaires des Longitudes ont fait réduire en tables ces réductions, qui forment un grand Recueil de tables de 1260 pages *in-folio*. Elles

t été calculées avec la dernière
cision, pour toutes les distances
parentes depuis 10 deg. jusqu'à
0, par M. Lyons, & MM. Par-
ſon le jeune & Williams, Maî-
es-arts au Collége de Chriſt.
Cette méthode eſt de nature à ap-
ocher de plus en plus de la vérité,
vant la bonté de l'inſtrument &
périence de l'obſervateur. M.
skelyne a toujours eu ſa longi-
le à un deg près. M. Cook a eu
exactitude ſupérieure, puiſqu'il
les erreurs à un cinquième de
gré. M. Furneaux a eu très-ſou-
t ſa longitude à 10 ou 15 milles
s; MM. Pingré, Verdun & le
evalier de Borda, l'ont toujours
uvée avec l'exactitude d'un demi-
gré.
En 1766, M. de Charnieres,
rs Lieutenant de Vaiſſeau, pro-
a, fit exécuter, & ſoumit à l'ex-
ience l'héliomètre de M. Bou-
r, auquel il donna une étendue

capable de mesurer des angles de 8 ou 9 degrés ; il y adapta des objectifs achromatiques, & lui donna le nom de *megamètre* ; cet instrument, quoique susceptible d'être beaucoup perfectionné, a eu le plus grand succès entre ses mains. M. Mersais, Elève de M. de la Lande, a fait aussi à bord de *la Flore*, un grand nombre d'observations avec cet instrument ; mais la méthode de calcul qu'il exige, a besoin d'être beaucoup plus rigoureuse que pour l'octant ; les tables générales du nonagésime, calculées par M. Lévêque, sont ici de la plus grande utilité.

L'Auteur expose aussi les tentatives faites en différens tems pour trouver la longitude par les horloges marines ; il fait connoître les travaux de Gemma Frisius, de Metius, de Huigens & de Henry Sully, dont le célèbre Julien le Roi a été l'Elève, & a beaucoup perfectionné

les inventions en horlogerie. Il parle des montres de M. Harrison, ainsi que des différentes épreuves auxquelles on les a soumises, & d'après lesquelles il a obtenu la somme de 460 mille livres, promise par l'acte du Parlement de la douzième année de la Reine Anne, malgré beaucoup d'oppositions & de delais.

Le 28 Novembre 1771, M. James Cooke fut nommé Commandant de la *Résolution*, & M. Tobias Furneaux, de l'*Aventure*; ces deux vaisseaux furent envoyés vers le pôle sud à la recherche des Terres australes, dont l'existence supposée par la plupart des Géographes spéculatifs, a pendant si long tems occupé l'attention des Sçavans & des Puissances maritimes de l'Europe. Dans cette fameuse expédition on a fait avec succès une foule d'observations de longitude; la partie astronomique étoit confiée à MM. Wales & Bayly; on avoit quatre montres ma-

rines, trois de M. Arnold, & une de M. Kendall, construite à tous égards sur les principes de Harrison. On sait que le chef de cette entreprise a employé, avec le plus grand succès, un moyen pour conserver la vie & la santé à ses équipages ; aussi *il n'y a eu qu'un seul homme de perte sur 118, pendant l'espace de 3 ans 18 jours, à travers tous les climats du globe depuis 52 deg. de latitude nord, jusqu'à 71 degres de latitude sud.*

En 1768 & 1769, MM. de Fleurieux & Pingré furent chargés par le Gouvernement de soumettre à l'expérience les montres marines de l'invention de M. Ferdinand Berthoud, célèbre Horloger de Paris ; le succès de ces expériences fut le plus complet. L'Académie ayant proposé ce sujet pour son Prix de 1773, plusieurs Artistes célèbres ayant concouru, leurs montres, avec le n°. 8. de M. Berthoud, furent envoyées en

expérience ſur la frégate la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crenne, ſur laquelle étoient M. le Chevalier de Borda & M. Pingré ; en conſéquence de ces épreuves, l'Académie décerna le Prix à M. le Roy, fils du célèbre Julien le Roy ; mais elle ne compara, dans ce jugement, la montre de M. Berthoud à aucune de celles du concours, parce que ce célèbre Artiſte n'a jamais concouru aux Prix de l'Académie ſur cette matière.

Malgré le ſuccès de ces expériences, M. L. penſe qu'il s'écoulera encore bien du tems avant que ces machines deviennent d'un uſage général ; il s'arrête en conſéquence à la méthode des diſtances de la lune, parce que tout le monde en peut faire uſage, & que les calculs en ſont très-aiſés & à-peu près auſſi ſimples que ceux qu'exigent les horloges marines ; il ſuffit d'être muni d'un bon octant ou d'un ſextant, &

d'une montre ordinaire sur laquelle on puisse compter au moins à une minute près pendant l'espace de six heures.

Les préceptes pour se diriger dans les observations; le choix du tems convenable à celle qui doit servir au calcul de l'heure vraie comptée sur le vaisseau, la manière de faire ce calcul, tant d'après une observation de la hauteur du soleil que d'après celle d'une étoile, sont des objets présentés aux marins avec toute la clarté & l'ordre convenables, accompagnés d'exemples très-nombreux & très-detaillés. Il seroit à desirer qu'on eût des tables des angles horaires pour toutes les latitudes, les déclinaisons & les hauteurs des astres; cet immense travail a été commencé par M. L., & il le continueroit avec célérité s'il étoit secondé par le Ministère dans cette pénible tâche. Au mois d'Août 1775, il présenta un Memoire sur cet objet à l'Académie Royale

Royale de Marine, qui fut fort accueilli par cette Compagnie; mais il y a fait depuis quelques changemens qu'il juge devoir rendre ce travail plus utile, puisqu'ils contribuent à en rendre l'usage plus facile.

Pour la réduction de la distance apparente à la distance vraie, M. L. expose d'abord la méthode de M. Lyons, en expliquant l'usage des grandes tables dont nous avons parlé: ensuite il donne celle qui est connue maintenant dans la marine sous le nom de M. le Chevalier de Borda, & qui n'exige qu'une simple addition & un quart d'heure de tems: après cela il enseigne à conclure la longitude, & fait usage d'une table très ample des logarithmes proportionnels, qui simplifie considérablement les opérations. Il donne aussi une table combinée de la parallaxe & de la réfraction, à double entrée; mais dont l'usage n'est guères plus court que celui du calcul ordinaire.

Les exemples ſont très-multipliés; il y en a deux en forme de tableaux, qui contiennent tous les calculs néceſſaires a une obſervation de longitude. Pour épargner le tems, l'Auteur a fait imprimer des modèles où tous les articles ſont dreſſés, & où il n'y a plus que les chiffres à remplir, comme on en avoit déjà gravé en Angleterre, en 1769, de M. Robert Bishop. Par ce moyen, un calculateur fort ordinaire peut exécuter toutes les opérations en moins d'une demi-heure [1], ſans ſavoir ſeulement la règle de trois.

Lorſqu'on eſt ſeul pour faire les trois obſervations, il s'écoule néceſſairement un certain tems entr'elles, dont on doit tenir compte; l'Auteur donne la manière de réduire les hauteurs des deux aſtres à celles

[1] On trouve de ces modèles, chez Deſpilly, Libraire, haute grande rue, près de celle de Beau-Soleil, à Nantes.

qu'on eut obſervées lorſqu'on a meſuré la diſtance; il fait uſage d'une table très-commode, qui a été d'abord publiée dans la *Connoiſſance des Tems* pour 1772, laquelle eſt fondée ſur la formule $\sin 15 \times \cos. Lat \times \cos. Amplit.$ démontrée dans l'Aſtronomie de M. de la Lande. Comme cette table a pour argument l'amplitude des aſtres, ou leur diſtance aux points eſt & oueſt, l'Auteur donne les préceptes pour la calculer avec des exemples; mais la formule eſt aſſez ſimple pour qu'il eût pû ſe diſpenſer d'en rapporter la table qui occupe neuf pages de ce volume, & qui d'ailleurs n'eſt applicable à la lune & aux étoiles, qu'avec des modifications.

On peut auſſi, lorſqu'on eſt ſeul, ſe diſpenſer de meſurer la hauteur des deux aſtres, & la calculer pour l'inſtant de l'obſervation de la diſtance. On eſt même ſouvent obligé d'en agir ainſi, lorſque le terme de l'ho-

rizon n'eſt pas aſſez diſtinct au-deſſus des deux aſtres, ou lorſqu'en obſervant la nuit la hauteur de l'étoile eſt difficile à meſurer. L'Auteur donne des exemples de ce calcul pour trois cas différens, l'un pour la hauteur du ſoleil, le ſecond pour la lune & le troiſième pour une étoile ; il fait encore ici uſage des tables de Douwes.

Ayant raſſemblé toutes les obſervations de longitudes, & ayant réuni le témoignage des obſervateurs les plus expèrimentés, M. L. termine la troiſième Partie de ſon Ouvrage, en diſant, « qu'avec très-peu de » peine, la longitude d'un vaiſſeau, » par le moyen de la lune, peut être » trouvée généralement à environ *un* » *ſixième de degré près*, ou au plus » *à un cinquième de degré.* »

Pour rendre cet Ouvrage plus complet & faire enſorte qu'il rempliſſe toute l'étendue de ſon titre, M. L. donne, en forme d'additions,

les différentes méthodes d'obſerver les variations de la bouſſole; il traite de la conſtruction & des uſages des différentes eſpèces de compas uſités dans la marine, donne la manière de les aimanter, de les ſuſpendre, &c. Il décrit les compas de variation qu'il a fait exécuter ſous ſes yeux; nous apprenons même qu'il les a encore perfectionnés depuis l'impreſſion de ſon Livre. Il eſpère que les travaux de M. Wanſwinden, Profeſſeur dans l'Univerſité de Franeker en Friſe, qui a remporté avec M. Coulomb, Capitaine au Corps Royal du Génie, le Prix propoſé par l'Académie des Sciences ſur cet objet, feront diſparoître les imperfections qui reſtent encore à ces inſtrumens.

L'Auteur donne une règle fort ſimple pour trouver la variation, laquelle eſt toujours la même pour toutes les méthodes aſtronomiques employées dans cette recherche. Il

donne la manière de calculer l'amplitude du soleil, lorsque son centre est réellement à l'horizon, & l'heure vraie de cet instant, tant par le calcul trigonométrique, que par le quartier de réduction, avec des remarques sur l'usage de ce dernier, lorsque la déclinaison du soleil est moindre que trois degrés, avec un très-grand nombre d'exemples pour tous les cas, & pour la variation.

Comme on ne peut juger qu'à-peu près de l'instant où le centre du soleil est réellement à l'horizon, M. L. conseille d'observer le soleil lorsque le centre, ou bien l'un des bords paroît à l'horizon de la mer; il enseigne le calcul que cette circonstance exige, tant pour la variation que pour l'heure de l'observation: il donne de semblables calculs pour le centre & pour l'un des bords de la Lune.

Vient ensuite la manière de trouver la variation par l'observation

des aſtres lorſqu'ils ſont à une certaine hauteur ſur l'horizon, d'abord par le calcul de l'azimuth ou de l'amplitude, enſuite par le paſſage du ſoleil au premier vertical, & au cercle de ſix heures, avec différentes remarques ſur le degré de préciſion de ces obſervations, & ſur leur uſage pour le calcul du tems vrai compté ſur le vaiſſeau.

L'Auteur donne auſſi les uſages de la variation pour corriger les routes du vaiſſeau, & pour trouver la direction qu'on doit lui donner ſur la bouſſole, afin qu'il ſuive exactement la route qu'on a deſſein de lui donner.... Lorſqu'on ne navigue pas vent arrière, & principalement lorſqu'on eſt orienté au plus près du vent, il y a de la dérive; on trouve ici la manière de l'obſerver, & d'en tenir compte tant pour corriger les routes déjà faites, que pour faire valoir une route déterminée. L'Auteur donne pluſieurs préceptes très-

intéressans pour cette recherche, & blame avec beaucoup de raison, la négligence de la plûpart des Pilotes dans l'observation de cet élément essentiel; il donne un tableau des dérives d'un bâtiment, qui peut être utile dans un grand nombre de cas; il fut d'abord donné par M. John Buckler à M. Williams Jones, qui le premier le publia au commencement de 1702... M. L. termine ces additions par des remarques importantes sur le Loch; il conseille aux marins, d'après les expériences du Capitaine Phipps, dans son voyage au Pôle boréal, l'usage du Loch composé de M. Bouguer; il parle aussi des Lochs perpétuels, inventés par MM. Russell & Foxon qui ont été soumis à l'expérience par le même Navigateur; il indique leur utilité particulière, & s'arrête à la longueur de 45 pieds pour la division de la ligne du Loch, d'après le témoignage de MM. Verdun, Pingré & de Borda.

La quatrième & dernière Partie eſt entièrement compoſée de tables, dont voici les titres : 1°. Table des inclinaiſons de l'horizon en ayant égard à la réfraction : 2°. Tables de la même inclinaiſon ſans avoir égard à la réfraction : 3°. Table du demi-diamètre du ſoleil aux différens tems de l'année : 4°. Table des déviations : 5°. Table de la parallaxe du ſoleil : 6°. Table des réfractions : 7°. Table de la déclinaiſon du ſoleil : 8°. Table pour corriger celles de la déclinaiſon & en étendre l'uſage juſqu'à la fin du ſiècle, avec des explications : 9°. Table pour calculer facilement la partie proportionnelle du mouvement du ſoleil en aſcenſion droite & en déclinaiſon : 10°. Table pour réduire la hauteur apparente de la lune à la hauteur vraie, avec un ſupplément pour trouver facilement la partie proportionnelle : 11°. Table des augmentations du demi-diamètre de la lune à différen-

tes hauteurs sur l'horizon : 12°. Table pour trouver la latitude par l'observation de deux hauteurs du soleil, ayant mesuré avec une montre ordinaire, l'intervalle de tems écoulé entre les deux observations, & connoissant la latitude estimée : 13°. Table des sinus naturels pour tous les degrés du quart de cercle : 14°. Table des logarithmes proportionnels : 15°. Table du changement de hauteur des astres pendant une minute de tems : 16°. Table des ascensions droites, déclinaisons, latitudes & longitudes des principales étoiles zodiacales propres au calcul des longitudes géographiques : 17°. Table de l'angle horaire d'un astre & de sa hauteur lorsqu'il passe au premier vertical.

L'Ouvrage est terminé par des additions importantes, qui forment pour ainsi dire un Ouvrage particulier ; elles ont pour objet la réduction des routes. L'Auteur y expose

les principes fondamentaux des opérations journalières du pilotage, donne la réſolution des problêmes ordinaires, par le calcul trigonométrique, par le quartier de réduction, & par l'échelle de Gunter appellée échelle angloiſe ; il indique les cas où le moyen parallèle eſt défectueux, & où il eſt néceſſaire d'employer les latitudes croiſſantes ou parties méridionales, dont il donne une table pour tous les degrés & minutes de latitude ; & c'eſt toujours par des exemples qu'il rend ſes préceptes familiers aux commençans. La règle compoſée & ſes différentes modifications ſont expoſées dans le plus grand détail, & les problêmes ordinaires ſont terminés par dix-ſept queſtions importantes & curieuſes, dont la ſolution n'exige que la connoiſſance des mêmes problêmes ; auſſi l'Auteur n'en donne-t-il que les réſultats, pour donner lieu aux commençans d'eſſayer leurs forces.

Viennent enſuite des réflexions judicieuſes ſur l'eſtime & ſur les corrections, dont l'Auteur donne des exemples. Il expoſe auſſi ſuccinctement la pratique des corrections propoſées par M. Bouguer, fait voir toujours le peu d'exactitude qu'il y a dans ces ſortes d'opérations, & les précautions que leur uſage exige: après cela on trouve une méthode ingénieuſe pour réſoudre les problêmes de navigation ſans le ſecours d'aucune table ou inſtrument, uniquement par le calcul; la manière de réſoudre les principaux problêmes ſur les cartes réduites; le moyen de trouver ſon point de départ par le relèvement d'un ou deux objets avec le compas de variation, &c. & on termine cette Partie par 76 queſtions utiles & intéreſſantes.

Le calcul des marées eſt ce qui termine tout l'Ouvrage; il y eſt expoſé par la méthode ordinaire du Nombre d'or & des Epactes. L'Auteur

donne ensuite la manière de calculer les phases de la lune à l'aide de trois tables lunaires, & applique ce calcul à la recherche de l'heure des marées ; ce qui donne beaucoup plus de précision que la méthode précédente. Il y distingue clairement la marée du matin & celle du soir, & donne la manière de trouver l'établissement d'un port, ou l'heure de la marée le jour de la nouvelle lune.

Cet Ouvrage, imprimé avec l'approbation & sous le privilége de l'Académie Royale de Marine, est très-bon & très-digne de l'Auteur, qui étoit déjà estimé & connu ; il répond parfaitement à son titre, puisqu'il embrasse toutes les parties du pilotage ; il eût été à souhaiter qu'il fût imprimé avec plus de soin, mais cela n'empêchera pas qu'il ne devienne véritablement un excellent *Guide du Navigateur.*

[*Extrait de M. de la Lande*]

Épitome sur l'Etat Civil de la France ; contenant l'Origine, les Usages, les Coutumes, les Mœurs de tous les Peuples des Empires & Républiques d'Orient & d'Occident ; l'Histoire Chronologique, Civile & Politique de la France ; & l'état actuel des Loix, des Usages, des Mœurs, des Arts & des Sciences en France, &c. Par M. *Percheron de la Galezière.* A Paris, chez Knapen & fils, Lib. Imp. de la Cour des Aides, au bas du pont S. Michel : les Debure, frères ; & Mérigot jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in-12.* l'un de 516 pages & les Préliminaires 12, l'autre de 551.

Ce titre arrête d'abord & peut donner lieu à des observations : 1°. *Précis* ou *Abrégé* n'auroit-il pas été bien aussi françois qu'*Épitome ?*

1°. Qu'eſt-ce que l'Auteur entend par l'*Etat Civil de la France* ? Le ſecond titre explique ſur cela le premier, & la Préface explique le ſecond titre. M. de Voltaire parle quelque part d'explications,

Que l'on explique encor, peur de s'entendre;

Pour nous, malgré les explications & du titre & de la Préface, nous devinons que l'Etat Civil de la France eſt ſon état de civiliſation, & que cet Ouvrage doit être l'hiſtoire abrégée des progrès de cette civiliſation : 2°. or, pour abréger l'hiſtoire de la civiliſation françoiſe, on y fait entrer en paſſant l'origine, les loix, les uſages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des Empires & Républiques d'Orient & d'Occident. C'eſt aſſez bien prendre ſon tourmant. On voit que l'Auteur va ſans rien obmettre & ſans prévariquer,

Compendieuſement énoncer, expliquer,

Exposer à nos yeux l'idée universelle
De sa cause, & des tems renfermés en icelle.

Au reste, on ne peut pas lui dire : *Avocat, ah ! passons au Déluge*, car il a la discrétion de ne partir que de cette époque, sans remonter le moins du monde au-delà ; il prend l'Etat Civil de la France précisément à la sortie de l'arche, & l'origine de la langue françoise à la tour de Babel & à la confusion des langues. Chemin faisant il nous avoue en confidence que Josué avoit peur des Philistins dont il n'étoit pas question de son tems. En revanche il nous assure que *Saül, Roi des Philistins, voit, craint, évite la rencontre des Israélites.* En conscience, nous craignons qu'il n'y ait ici une faute ou de l'Auteur ou de l'Imprimeur, & qu'il ne faille lire : *Saul, Roi des Israélites, voit, craint, évite la rencontre des Philistins.* Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à gagner à cette correction, car il se trouvera

encore que Saül ne craignit pas & n'évita pas assez les Philistins, puisqu'il fut tué par eux dans une bataille avec Jonathas son fils.

L'Auteur ajoute que Saül offrit sa fille à David, pour qu'il la prît sans douaire. On pourroit croire que l'Auteur confond ici la dot avec le douaire; il n'en est rien cependant. Le texte porte: *le Roi n'a pas besoin de dot pour sa fille: non habet Rex sponsalia necesse;* ce qui a un sens très net, & qui répond fort bien à l'objection que faisoit David, *qu'il étoit trop pauvre pour épouser la fille du Roi.* L'Auteur a voulu abréger ici, & la clarté en a souffert:

Brevis esse laboro
Obscurus fio.

Ne traite-t'il pas un peu légèrement la Chronologie, lorsqu'il paroît placer Daniel entre Josué & David, qu'il appelle, d'une manière

un peu profane, l'*Horace du Monde naissant.*

Il traite l'Histoire moderne avec le même soin que l'Histoire ancienne. Après avoir dit que la Loi Salique excluoit de la Couronne de France Isabelle, mère d'Edouard III, & par conséquent Edouard, il ajoute peu conséquemment à ce qu'il semble : « Philippe V & Charles IV » avoient conservé le titre de Roi de » France ; ils avoient gouverné ce » Royaume pour Jeanne de France, » fille de Louis X. »

Nous pouvons l'assurer que Philippe V & Charles IV gouvernoient le Royaume de France & portoient le titre de Roi pour leur propre compte, & nullement pour le compte de leur nièce, qui évidemment ne pouvoit pas avoir plus de droit qu'Isabelle, d'après la Loi Salique. La proposition de l'Auteur, si elle eût été admise dans le tems, auroit donné pour Roi à la France, Charles

'e Mauvais, Roi de Navarre, fils le Jeanne de France, & qui, du :ems de la querelle d'Edouard III & du Roi Jean, oſoit bien dire en eſ- ſet qu'il avoit plus de droit à la Cou- ronne de France que ceux qui ſe la liſputoient.

Ceux qui deſireront s'inſtruire da- vantage, doivent recourir à l'Ou- vrage même, qui pourra paroître aſſez amuſant à ceux qui ſauront bien prendre les choſes.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

NOTES *ſur la Vie & les Ouvrages du P. Pezenas.*

ESPRIT Pezenas, né à Avignon le 28 Novembre 1692, entra dans la Compagnie des Jéſuites en 1709. Après y avoir fait ſes études, enſeigné les Humanités & la Philo- ſophie durant quelques années, il fut pourvu de l'emploi de Profeſſeur Royal d'Hydrographie à Marſeille.

en 1728. Il ne tarda pas à s'y faire un nom par la quantité des bons Ouvrages qu'il donna successivement au Public, & dont voici les principaux : Elémens du Pilotage, en 1733 : Pratique du Pilotage, en 1741 : nouvelle Méthode du Jaugeage, en 1742. Il l'avoit déjà présentée à l'Académie des Sciences, comme on le voit dans l'histoire de l'Académie pour 1741, pag. 100 : Théorie & Pratique du Jaugeage, en 1749 : Traductions de la Physique de Desaguliers, du Traité des Fluxions de Maclaurin, du Microscope de Backer, du Guide des jeunes Mathématiciens, &c. Il fit les nivellemens du Canal projetté en Provence, dont on peut voir la notice dans le grand Ouvrage des *Canaux de Navigation* de M. de la Lande. Il se délassoit de tems en tems de ces fatigues par des fonctions conformes à son état, par des missions, pour lesquelles il avoit

up de talent & une éloquence
Géométrie n'avoit point deſ-
A la ſuppreſſion des galères
9, ſon emploi de Profeſſeur
vant ſans exercice, il tourna
s du côté de l'Aſtronomie.
bſervatoire étoit juſqu'alors
rni d'inſtrumens. Il en acquit
es-uns de ſes épargnes; il en ob-
Roi, entre autres un excel-
leſcope de 6 pieds, qui eſt
à l'obſervatoire de Marſeille,
es mains de M. de S. Jacques
vabelle; & pour que ces inſ-
s ne reſtaſſent pas inutiles, il
de S. M. une penſion pour en-
r deux Jéſuites adjoints à ſon
atoire. Outre les obſervations
lières & ſuivies qu'on y fai-
e P. Pezenas donna au Pu-
en 1775 & 1776, deux vo-
de Mémoires de Mathémati-
: de Phyſique en ſociété avec
ljoints, le P. Blanchard, qui
en 1757 de cet obſervatoire à

la place de Professeur Royal de
thématiques à Toulon ; le P
Grange, qui est actuellement à
con, mais qui a dirigé long
l'observatoire de Milan, où il a
tinué avec gloire ses travaux a
nomiques, & formé des Elèves
se distinguent ; le P. Correard
tuellement Professeur de Math
tiques à Gênes. En 1764, le P.
zenas, obligé de quitter Marse
se retira à Avignon & y porta
goût pour les recherches utiles.
composa & fit imprimer son A
nomie des Marins en 1766, s
de sa Traduction de l'Optiqu
Smith, avec des augmentation
1767 ; il eut part à la nouvelle
tion des Tables de Gardiner,
primée à Avignon en 1770, &
est préférable à celle d'Angle
La fameuse Question des Longi
par le moyen de la lune, occup
dernières années. S'il n'y eut pas
le succès dont il se flattoit, il

prendre à ſon grand âge. Il y va du moins cet avantage, que mêmes études qui avoient fait la e & l'occupation de toute ſa firent encore le charme de ſ. x jours. Il publia, en 177), Hiſtoire Critique de la décou- des Longitudes. Il termina ſa longue & laborieuſe carrière Février 1776. Il étoit de l'Aca- ie de Marine depuis ſon inſtitu- , Correſpondant de l'Académie ale des Sciences & de celle de ntpellier; il eſt fait mention es Obſervations dans les Mémoi- le l'Académie, 1757, pag. 99, toire de 1760, pag. 162, de ne que dans pluſieurs volumes de e Journal, où nous avons rendu ce à ſes Ouvrages & à ſon ite.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DE BORDEAUX.

MÉMOIRE sur l'action & l'utilité des Bains, soit d'eau douce, soit d'eau de mer, qui a remporté le Prix en 1767, au jugement de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux. Par M. *Marteau*, Docteur en Médecine, des Universités de Rheims & de Caën; de l'Académie des Sciences d'Amiens, ancien Médecin Pensionnaire de la ville d'Aumale, &c. 1778. *in*-4°. de 99 pages.

Traité de l'analyse des Eaux Minérales, ou Mémoire sur ces deux questions proposées par l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences &

& Arts de Bordeaux : *quelle eſt la meilleure manière d'analyſer les Eaux minérales ? & l'analyſe ſuffit-elle pour pouvoir en déterminer la vertu & les propriétés ?* Ouvrage qui a remporté le Prix en 1769 au jugement de cette Académie. Par M. *Marteau*, Docteur en Médecine des Univerſités de Rheims & de Caën ; de l'Académie des Sciences d'Amiens, & ancien Médecin-Penſionnaire de la ville d'Aumale. 1778. *in*-4°. de 74 pages.

Mémoire Médico-Chimique ſur les principes & les vertus des ſubſtances animales, médicamenteuſes, qui a remporté le Prix en 1778, au jugement de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux ; par M. *Touvenel*, Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, Membre de la Société Royale de Paris & du Collége Royal de Nancy, & Médecin pour les

Eaux Minérales de Contrexeville. 1779, *in* 4°. de 59 pages.

Ces trois Dissertations très-bien faites & très-savantes ont été imprimées à Bordeaux chez Michel Racle, Imprimeur Agrégé de l'Académie : elles se trouveront incessamment à Paris, chez Pissot, Libraire, quai des Augustins. Nous tâcherons de les faire connoître plus particulièrement.

DE STRASBOURG.

Dissertations sur différens sujets de Médecine tenant lieu de Thèses dans l'Université de Strasbourg.

Ces Dissertations sont ordinairement bien faites, très-soignées, sur des sujets intéressans, & souvent contiennent des choses neuves; c'est ce qui nous engage à annoncer aux gens de l'art celles qui parviennent à nos

re connoiſſance ; quoiqu'elles ſoient toutes en latin, nous en donnerons les titres en françois.

De l'uſage des Bains avant, pendant, & après l'accouchement ; par M. *Chriſtophe-François-Nicolas Dupuy. in-4°.* de 40 pages, 1778.

Sur la Pleureſie vraie ; par M. *Jean-Frédéric-Martin la Roche. in-4°.* de 25 pages, 1779.

Sur la guériſon heureuſe d'une Phtiſie pulmonaire très-grave, ſurvenue à une maladie du foie ; par M. *Jean-Louis Weber. in-4°.* de 36 pages, 1779.

Sur la manière de ſoigner & d'élever les nouveaux-nés ; par M. *Jean-Jacques-Gabriel Maſſy. in-4°.* de 16 pages, 1779.

De l'Iſchurie & de la Paracentèſe ou Ponction de la Veſſie ; par M.

Jean-Wilhelme Wagner. in-4°. de 42 pages, 1779.

Sur les Indigestions; par M. *Jacques Rousſel. in-4°.* de 38 pages, 1779.

Observations de pratique, ſur les vertus du Mercure, de l'extrait de Cigue & de la Pulſatille; par M. *Jean-Jacques Zimmermann, in-4°.* de 26 pages. Cette dernière Diſſertation a été imprimée par *Jonas Laurenzimp*, à Strasbourg.

Toutes les autres ſont de l'Imprimerie de *Jean-Henri Heitz*, Imprimeur de l'Univerſité.

DE METZ.

Elémens de Chimie, rédigés d'après les découvertes modernes, ou Précis des Leçons publiques de la Société Royale des Sciences & des *Arts* de Metz. Par M. *Michel de*

Tennetar, Conſeiller & Médecin Ordinaire du Roi, Profeſſeur Royal de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Nancy, Agrégé d'honneur au Collége des Médecins de la même ville, de la Société Royale de Médecine de Paris, de celle des Sciences & Arts de Merz, &c. A Metz, chez Gerlache, Libraire, rue Fourmivue, près de la la Place des Armes, 1779. *in*-12.

Il n'y a encore d'imprimé que la première partie de ces Elémens, contenant le Règne minéral; les deux autres le ſeront dans peu. Cet Ouvrage eſt une ſorte de Manuel ou de Répertoire à l'uſage de ceux qui ſuivent le Cours de Chimie que M. du Tennetar fait gratuitement à Metz, ſous les auſpices de la Société Royale des Sciences & des Arts de cette ville, qui fournit aux frais des expériences. On nous mande de Metz que M. du Tennetar a mérité des éloges par la clarté, la préciſion &

la facilité avec lesquelles il expose les principes de la Chimie à son auditoire.

Cet établissement naissant est un des premiers fruits qu'a produit le bel exemple de l'Académie des Sciences de Dijon. Nous pourrons donner une idée de l'Ouvrage de M. du Tennetar, lorsqu'il sera achevé.

DE ROUEN.

Dissertation sur le mouvement & le repos dans les Maladies chirurgicales. Par M. *David*, Docteur en Médecine, Maître en Chirurgie de Paris, Professeur Royal de Chirurgie & d'Anatomie à Rouen. &c. A Rouen chez A. F. Viret ; & se vend à Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, Libraire dans la grande sall du Palais. 1779. Brochure *in*-12 de 164 pages.

DE NANCY.

Dissertation Chimique sur les

Eaux minérales de la Loraine ; Ouvrage qui a remporté le Prix au jugement de MM. de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Nancy le 9 Mai 1778. Par M. *Nicolas*, Maître-ès arts & en Pharmacie, Démonſtrateur Royal de Chimie en l'Univerſité de Nancy ; chez Thomas, Imprimeur, rue de l'Eſplanade, N°. 252. 1778. Broch. *in*-12 de 116 pages : ſe trouve à Paris, chez Gueffier, Libraire-Imprimeur au bas de la rue de la Harpe. Prix, 1 liv. 16 ſols.

La Loraine eſt un pays abondant en Eaux minérales de différentes eſpèces & toutes très-renommées. On en a déjà fait un aſſez grand nombre d'analyſes qui ne s'accordent point dans leurs réſultats. M. Nicolas a ſoumis à un nouvel examen les différentes ſources de Plombières, de Buſſang & de Contrexeville. Il faut eſperer qu'à force de revenir ſur ces

mêmes objets, on parviendra enfin à les bien connoître.

DE PARIS.

Eloge de M. le Maréchal de Muy ; par M. *de Treſſéol.*

Eſſe quam videri bonus malebat ; itaque quò minùs gloriam petebat, eò magis illam aſſequebatur.

Salluſt. in bell. Catilin. C. 57.

A la Haye ; & ſe trouve à Paris, chez Barrois le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, près le pont S. Michel. 1778. *in*-8°. 45 pag.

Nous rendrons compte inceſſamment de cet Ouvrage.

Encyclopédie Poétique, ou Recueil complet de chefs-d'œuvres de Poéſie ſur tous les ſujets poſſibles depuis Marot, Malherbe, &c. juſqu'à

nos jours, préſentés dans l'ordre alphabétique; dédiée à M. de Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi, de l'Académie Françoiſe, &c. &c. Par M. *de Gaigne*. Tome VI. Les quinze premières feuilles, depuis le N°. 1061 juſqu'au N°. 1177. A Paris, chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Pères; & Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluni. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in*-8°. très-belle Edition, ornée de portraits.

Voyage pittoreſque de la Grèce, 4°. Cahier. Prix, 12 liv.

Nous rendrons compte inceſſamment de cette nouvelle Partie d'un des plus beaux Ouvrages que l'amour des Arts & le deſir d'être utile ayent encore produits.

De la Religion, par un Homme du monde; où l'on examine les dif-

férens systêmes des Sages de notre siècle, & l'on démontre la liaison des principes du Christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des Etats.

Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, parce qu'il en résulte des difficultés insolubles à la raison humaine.

Descartes.

A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in* 8°. 4 Parties en 5 volumes.

Description de l'Arabie, d'après les observations & recherches faites dans le pays même par M. *Niebuhr*, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gottingen, nouvelle Edition, revue & corrigée: A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains, 1779. Avec Appro-

bation & Privilége du Roi. Deux volumes *in*-4°. Le premier, de 358 pages, le ſecond de 316, avec fig. en taille-douce.

Hiſtoire générale d'Allemagne depuis l'an de Rome 640 juſqu'à nos jours. Tomes V & VI. Par M. *Monſigny*. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. 1775 & 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-12. Le premier de 474 pages, le ſecond de 558.

Recherches ſur les moyens d'exécuter ſur l'eau toutes ſortes de travaux hydrauliques, ſans épuiſement; par M. *Coulomb*, Capitaine en premier dans le Corps Royal du Génie, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Jombert, fils aîné, rue Dauphine. 24 pag. *in* 8°. avec fig.

La méthode de M. Coulomb con-

siſte à employer un bateau à air d'après l'idée de la cloche du plongeur. Le bateau eſt diviſé en trois caiſſes; celle du milieu eſt ouverte par en bas pour loger les travailleurs; l'air y eſt comprimé par un ſoufflet qui en chaſſe l'eau pour y ſubſtituer de l'air & la mettre à ſec. La deſcription des manœuvres & la figure du bateau ſe trouvent dans ce Mémoire, que l'Académie des Sciences a jugé devoir être imprimé ſous ſon privilége, pour qu'on fût à portée d'en faire l'expérience en grand.

Leçons Phyſico-Géographiques à l'uſage des jeunes gens curieux de joindre aux connoiſſances géographiques ordinaires, celle des points les plus intéreſſans de la Phyſique du globe terreſtre. Par M. l'Ab. *de Bilty*, ancien Profeſſeur Royal de Mathématique. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, Libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire de S. Ni-

colas du Chardonnet, au Soleil levant. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 388 pages *in*-8°.

Il eſt d'expérience que la Géographie ne s'apprend qu'autant que les détails en ſont liés avec quelques faits plus faciles à retenir; quelquefois on y joint l'Hiſtoire. M. l'Abbé de Billy a entrepris d'y joindre la Phyſique, mais d'une manière qui ſoit à la portée des enfans de douze à treize ans, & il en a fait l'expérience. On y trouve la ſituation des continens, leurs qualités phyſiques, les variétés du flux & du reflux de la mer, celles de l'air & des vents, des aurores boréales, des fontaines & des rivières, la nature des plantes, des animaux. L'Auteur explique les couleurs fort au long & d'une manière fort intelligible. Il donne après cela une deſcription fort ſuccinte des principales parties du monde, de leurs productions & des choſes qui les rendent les plus remarquables,

Peut-être auroit-on pu lier davantage la partie Géographique avec la partie Physique; mais tel qu'il est, ce Livre paroît devoir être utile à l'instruction de la jeunesse.

Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du Roi à l'occasion du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil le 6 Juin 1761, & le 3 du même mois 1769; par M. *le Gentil*, de l'Académie Royale des Sciences, imprimé par ordre de Sa Majesté. A Paris, de l'Imprimerie Royale; & se trouve à Paris, chez les Frères Debure, Libraires, quai des Augustins. Tome I. vol. *in*-4°. de 707 pages, avec 13 planches ou cartes. Prix, 13 liv. 10 s. broché, & 15 liv. relié.

On trouve dans cet Ouvrage, non-seulement l'histoire d'un voyage long & intéressant, & les observations d'un habile Astronome faites à Pondichéry sur les réfractions & autres

objets aſtronomiques, mais auſſi les mœurs des Indiens, l'aſtronomie des Brahmes, des remarques ſur le commerce & la guerre, ſur les différentes routes de l'Inde, ſur les vents, ſur la lumière de la mer, ſur l'aiman, ſur la météorologie, &c. Le ſecond volume qui s'imprime contiendra ce qui concerne les Philippines, Madagaſcar, les iſles de France & de Bourbon, où M. le Gentil a fait beaucoup d'obſervations & recueilli beaucoup de faits importans ſur les productions, le commerce, la ſituation des lieux, & les uſages de tous ces pays éloignés.

Géographie élémentaire à l'uſage des Colleges; avec un Précis de la Sphère & des Cartes géographiques. Par M. *Robert*, Profeſſeur Emerite de Philoſophie. Troiſième Edition. A Paris, chez Baſtien, Libraire,

rue du Petit-Lion. 240 pag. *in*-12. Prix, 2 liv. relié.

Nous avons annoncé la seconde Edition de la Géographie de M. Robert en trois volumes. Ceci en est un abrégé qui est accompagné de sept petites cartes, & peut dispenser d'avoir un atlas pour les premières études de Géographie, quoiqu'il soit d'un prix très-modique, & les cartes bien gravées. La Géographie de M. Robert, traduite en italien, s'imprime actuellement à Turin, chez MM. Reycends; ce qui prouve le cas qu'on en a fait même en pays étranger; elle a surtout le mérite d'être écrite par une personne qui a voyagé & vu par soi-même : *qui mores populorum vidit & urbes.*

L'Art de guérir les Hernies ou Descentes; Ouvrage utile aux personnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meil-

leure methode de conſtruire les bandages convenables à leur curation. Seconde Edition, corrigée & augmentée d'un Vocabulaire françois. Par M. *Balin*, reçu au Collége Royal de Chirurgie pour les Hernies, Chirurgien Herniaire des Hôpitaux & Priſons de Paris, & ci-devant Chirurgien aux Armées. A Paris, de l'Imprimerie de Grangé, rue de la Parcheminerie; & ſe trouve chez l'Auteur, place de Grêve, au coin de la rue de la Tannerie. 1779. *in*-12 de 300 pag.

Réflexions critiques en forme de Lettre ſur la cauſe de l'Accouchement. Par M. *Capmas*, ancien Démonſtrateur de Phyſique & des Mathématiques, enſuite Médecin penſionné de la ville de Montauban, & Inſpecteur des Eaux minérales de ſa Généralité, & actuellement Médecin Conſultant de Madame la Comteſſe d'Artois. A Paris, chez Didot

le jeune, Libraire & de la Faculté de Médecine, quai des Augustins; & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordéliers, vis à-vis l'Eglise de S. Côme. 1779. Broch. *in*-12 de 108 pag. Prix, 1 liv. 4 s.

Analyse des Eaux alkalino-martiales de Trye-le-Château, avec l'exposition de leurs propriétés. Par M. *Fourcy*, ancien Apothicaire Major des Camps & Armées du Roi, sous les yeux de M. *Raulin*, Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, Inspecteur Général des Eaux minérales du Royaume, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Berlin, de Bordeaux, &c. &c. Publiée par M. *Pelvilain*, Propriétaire de ces Eaux minérales. A Paris, chez Jean-François Valade, Libraire, rue S. Jacques. 1779. Petite Broch. *in*-12 de 35 pages.

AVIS.

Nyon l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, & au mois d'Octobre prochain, conjointement avec M. Saillant, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs, près l'Imprimeur du Parlement, vient d'acquérir les articles suivans :

Continuation de l'hiſtoire des Révolutions de Suède de l'Abbé de Vertot, ou hiſtoire d'Eric XIV, Roi de Suède, fils de Guſtave Vaſa, par Olof Celſius, & traduit du ſuédois par M. Genet le fils. *in*-12. rel. 3 liv.

Hiſtoire des Guerres de l'Inde, ou des Evènemens militaires arrivés dans l'Indouſtan. 1765. 2 vol. *in*-12. rel. 5 liv.

Abrégé de l'hiſtoire de la Milice françoiſe du P. Daniel, avec un Pré-

cis de son état actuel ; Ouvrage curieux & instructif pour les Militaires, avec figures en taille-douce. 2 vol. *in*-12 rel. 6 liv.

La Pharsale de Lucain, traduite en françois par M Marmontel. 2 vol. *in*-8°. avec figures, très-proprement reliés, 14 liv.

Histoire des Colonies européennes dans l'Amérique, sçavoir : Espagnoles, Portugaises, Françoises, Hollandoises, Danoises & Angloises ; trad. de l'anglois de Burck par Eidous ; avec deux Cartes de l'Amérique. 2 vol. *in*-12 rel. 5 liv.

Recueil des Arrêtés de M. le Premier Président de Lamoignon, avec son Portrait très bien gravé. *in*-4°. rel. 12 liv.

Autres Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Arithmétique politique par Young,

ad. de l'anglois par M. Fréville, a Haye. 2 vol. *in*-8°. rel. 10 liv.

Loix du Magnétiſme comparées ux obſervations & aux expériences ans les différentes parties du globe erreſtre, pour perfectionner la théo- ie générale de l'aimant, & indi- uer par là les courbes magnétiques u'on cherche à la mer ſur les cartes éduites; par M. le Monnier, avec eaucoup de cartes. *in*-8°. rel. 5 liv.

Mémoires ſur l'Egypte ancienne & moderne; ſuivis d'une Deſcrip- ion du golfe arabique ou de la mer ouge; par M. d'Anville; avec des artes. *in*-4°. rel. 12 liv.

Poéſies de M. Haller, trad. de 'allemand, Edition retouchée & ugmentée, avec de très-jolies vi- nettes. Berne. *in*-8°. très-proprement relié, 6 liv.

Mémoires de la Grande Bretagne & de l'Irlande, depuis la diſſolution du dernier Parlement de Charles II juſqu'à la bataille navale de la Hogue, trad. de l'ang. de Dalrymple. Genêve. 2 vol. *in*-8°. rel. 2 liv.

TABLE

ES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois d'Août 1779.

LOGES lus dans les Séances publiques de l'Académie Fran-ise, par M. d'Alembert. 1540
Recherches & Conſidérations ſur Population de la France; par M. oheau, 1575
Cours d'Education élémentaire des urds & Muets; par M. l'Abbé eſchamps. 1595
Lettres ſur la Sicile, par un Voya-ur à un de ſes amis. 1604
L'Ezour-Vedam, ou ancien Com-

1728
mentaire des Chinois. 1617
Le Guide du Navigateur ; par M. Lévêque. 1638
Epitome sur l'état civil de la France ; par M. Percheron de la Galezière. 1694
Notes sur la Vie & les Ouvrages du P. Pezenas. 1699
Nouvelles Littéraires. 1704

Fin de la Table.

LE JOURNAL DES ÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

SEPTEMBRE.

A PARIS;

Bureau du Journal de Paris, rue du Foin S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS *au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'eſt à l'adreſſe du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souſcription de l'année eſt de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 ſ. pour la Province, ſoit* in-12 *ou* in-4°. *Le* JOURNAL DES SÇAVANS *eſt compoſé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.*

LE

JOURNAL DES SÇAVANS.

SETEMBRE. M. DCC. LXXIX.

MÉMOIRES du Maréchal de Berwick, écrits par lui-même; avec une ſuite abrégée depuis 1716 juſqu'à ſa mort en 1734; précédés de ſon Portrait, par Milord Bolingbroke; & d'une ébauche d'Eloge hiſtorique, par le Préſident de Monteſquieu; terminés par des Notes & des Lettres

servant de Pièces justificatives pour la Campagne de 1708. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. 2 vol. *in*-12 de plus de 500 pages chacun.

LE Public n'avoit point encore les Mémoires du Maréchal de Berwick; ce qui a paru sous ce nom, immédiatement après sa mort, est un Ouvrage sans caractère authentique & presque sans vérité Les Mémoires qu'on vient de publier & que nous annonçons, sont les seuls véritables; ils ont été imprimés sur l'original écrit de la propre main du Maréchal. On trouve à la tête de ces Mémoires un Discours intitulé: *Portrait du Maréchal de Berwick*, & un Eloge historique de ce grand *Général*, composés, l'un par Mi-

lord Bolingbroke, l'autre par M. de Monteſquieu. Le premier de ces deux perſonnages illuſtres, avoit eu les plus grandes affaires à traiter avec le Maréchal de Berwick; & l'eſtime qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, les avoit étroitement unis; le ſecond avoit connu à Bordeaux le Maréchal qui commandoit pour le Roi en Guyenne.

Milord Bolingbroke applique au Maréchal ces vers d'Horace à Virgile ſur la mort de Quintilius Varus:

Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior quàm mihi.

Il appelle M. de Berwick *le meilleur grand homme* qui ait jamais exiſté, comme Cicéron a dit du ſecond Scipion l'Africain: *nec melior vir fuit Africano quiſquam, nec clarior.* Ce portrait eſt tiré d'une feuille hebdomadaire intitulée, *le Craftſman*, où il fut inſéré à la première nouvelle de la mort du Maréchal de

Berwick, tué d'un coup de canon à la tranchée de Philisbourg, le 12 Juin 1734.

L'Eloge historique du Maréchal de Berwick n'est qu'une ébauche, mais c'est une ébauche de M. de Montesquieu ; on reconnoît cet Ecrivain illustre à une foule de traits qui ne peuvent être que de lui. Nous allons en citer quelques uns.

M. de Berwick étoit neveu, par sa mère, du fameux Churchill, Lord Marlborough. « Telle fut, dit M. » de Montesquieu, l'étoile de cette » maison de Churchill, qu'il en sor- » tit deux hommes, dont l'un, dans » le même tems, fut destiné à ébran- » ler, & l'autre à soutenir les deux » plus grandes Monarchies de l'Eu- » rope. »

En parlant de la guerre d'Irlande en 1689 & 1690 : « on la regarda à » Londres comme l'œuvre du jour, » & comme l'affaire capitale de l'An- » gleterre ; & en France, comme » une guerre d'affection particulière

» & de bienſéance .... Les Officiers » françois qu'on y envoya .... n'eu- » rent que trois choſes dans la tête, » d'arriver, de ſe battre, & de s'en » retourner »

Quand M. de Berwick alla pour la première fois en Eſpagne, en 1704, « tous les partis vouloient le » gagner; il n'entra dans aucun; & » s'attachant uniquement au ſuccès » des affaires, il ne regarda les in- » térêts particuliers que comme des » intérêts particuliers; il ne penſa » ni à Madame des Urſins, ni à » Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au » goût de la Reine, ni au penchant » du Roi; il ne penſa qu'à la Mo- » narchie. »

Il ſauva l'Eſpagne & fut rappellé. « Il éprouva ce que tant d'autres » avoient éprouvé avant lui, que de » plaire à la Cour eſt le plus grand » ſervice que l'on puiſſe rendre à la » Cour, ſans quoi toutes les œuvres, » pour me ſervir du langage des

» Théologiens, ne sont que des œu-» vres mortes. »

En 1706, il retourna en Espagne, chassa les Portugais de la Castille, & les poussa jusqu'aux extrémités du Royaume de Valence & de l'Arragon. « Il les y conduisit marche par » marche, comme un Pasteur con-» duit des troupeaux. »

En 1707, M. le Duc d'Orléans, qui étoit aussi allé en Espagne, où il ne put arriver qu'après la bataille d'Almanza, gagnée par le Maréchal de Berwick, proposa le siege de Lérida, l'écueil du Comte d'Harcourt & du grand Condé, ce siége fut résolu malgré le Maréchal. « Dès ce » moment, M. de Berwick ne vit » plus d'obstacles : il savoit que si la » prudence est la première de toutes » les vertus avant que d'entreprendre, » elle n'est que la seconde après que » l'on a entrepris. » C'est ainsi que M. de Turenne, avec qui M. de Berwick a plusieurs traits de confor-

mité, contribua beaucoup au succès de la bataille de Norlingue, livrée contre son avis par le Prince de Condé.

« M. le Duc d'Orléans finit la » campagne avec gloire ; & ce qui » auroit infailliblement brouillé deux » hommes communs, ne fit qu'unir » ces deux-ci.

Après avoir indiqué les principales époques de la vie de M. de Berwick, M. de Montesquieu rassemble quelques traits de son caractère : » son air froid, un peu sec, & mê- » me un peu sévère, faisoit que quel- » quefois il auroit semblé un peu » déplacé dans notre nation, si les » grandes ames & le mérite person- » nel avoient un pays..... Jamais » personne n'a su mieux éviter les » excès, ou, si j'ose me servir de ce » terme, les piéges des vertus : par » exemple, il aimoit les Ecclésiasti- » ques..... il ne pouvoit souffrir » d'en être gouverné.... Il étoit im- » possible de le voir & de ne pas ai-

» mer la vertu, tant on voyoit de » tranquillité & de félicité dans ſon » ame.... J'ai vu de loin dans les livres » de Plutarque, ce qu'étoient les » grands Hommes : j'ai vu en lui de » plus près ce qu'ils ſont : je ne con- » nois que ſa vie privée : je n'ai point » vu le Héros, mais l'homme dont » le Héros eſt parti.... Il aimoit ſes » amis : ſa manière étoit de rendre » des ſervices, ſans vous rien dire ; » c'étoit une main inviſible qui vous » ſervoit..... Jamais homme n'a » tant pratiqué la religion, & n'en » a ſi peu parlé..... Il haiſſoit ces » diſputes, qui, ſous prétexte de la » gloire de Dieu, ne ſont que des » diſputes perſonnelles..... Il alloit » à celui dont il avoit ſujet de ſe » plaindre, lui diſoit les ſentimens » de ſon cœur, après quoi il ne di- » ſoit rien..... »

Il mourut comme Turenne & dans des conjonctures à-peu-près ſemblables. « Jamais, dit M. de Monteſquieu, rien n'a mieux repréſenté

» cet état, où l'on ſait que ſe trouva » la France à la mort de Turenne. » Je me ſouviens du moment où » cette nouvelle arriva : la conſterna- » tion fut générale. Tous les deux ils » avoient laiſſé des deſſeins interrom- » pus, tous les deux, une armée en » péril; tous les deux finirent d'une » mort qui intéreſſe plus que les » morts communes : tous les deux » avoient ce mérite modeſte, pour » lequel on aime à s'attendrir, & que » l'on aime à regretter. »

M. de Monteſquieu applique aux Mémoires du Maréchal de Berwick ce qu'il avoit dit ſur la Relation d'Hannon, dans l'Eſprit des Loix. « C'eſt un beau morceau de l'anti- » quité que la Relation d'Hannon : » le même homme qui a exécuté, a » écrit. Il ne met aucune oſtentation » dans ſes récits : les grands Capitai- » nes écrivent leurs actions avec ſim- » plicité parce qu'ils ſont plus glo- » rieux de ce qu'ils ont fait, que de » ce qu'ils ont dit. »

Le meilleur extrait que nous puſſions donner de ces Mémoires, ſeroit de tranſcrire en entier cet Éloge hiſtorique, qui en eſt effectivement un extrait fort abrégé, mais fort ſubſtantiel; la raiſon qui nous empêche de nous y borner, eſt que nous nous priverions par-là de l'avantage de faire parler quelquefois le Maréchal lui-même, & que nous avons d'ailleurs à rendre compte de ſupplémens & de notes que M. de Monteſquieu n'a pas eus ſous les yeux.

M. de Berwick qui n'eut d'abord d'autre nom que celui de Fitz-James, naquit le 21 Août 1670; fut envoyé en France à l'âge de ſept ans pour être élevé dans la Religion Catholique; on le mit d'abord au collége de Jully, avec ſon frère, depuis Duc d'Albemarle, puis au collége du Pleſſis, puis à celui de la Flèche par le conſeil du P. Péters. Les études des deux frères ne furent interrompues que par un voyage qu'ils firent en 1684 en Angleterre, pour voir le

Duc d'Yorck leur pere. Le Duc d'Yorck succéda en 1685 à Charles II son frere; l'année suivante M. de Berwick quitta Paris où il faisoit ses exercices, pour aller faire ses premières armes en Hongrie sous le Duc de Lorraine Charles V, le Héros de l'Europe depuis la mort de M. de Turenne arrivée en 1675, & la retraite du Grand Condé, qui mourut cette même année 1686. M. de Berwick étoit au siége de Bude pris par le Duc de Lorraine le 2 Septembre; il ne paroît pas penser comme M. le Président Hénault & quelques autres Auteurs, « que ce Prince fit une » grande faute de ne pas marcher » tout de suite à l'armée Ottomane » qu'il eût détruite dans la consterna» tion où elle étoit. » M. de Berwick rapporte au contraire que le Duc de Lorraine marcha contre les Turcs, « qui ne jugèrent pas à pro» pos de hazarder la bataille, & se » retirèrent: » qu'alors le Duc de Lorraine rentra dans ses lignes, de-

marche que M. de Berwick paroît approuver; « car, dit-il, quand » une fois les Turcs se retirent, il se» roit non-seulement inutile, mais » très-dangereux de les suivre, vû » qu'on ne peut se flatter de les at» teindre, & que pour peu que l'on » dérange ses rangs, ils reviennent » avec une telle précipitation & une » telle furie, que les meilleures trou» pes courent risque d'en être culbu» tées »

M. de Berwick étoit encore (en 1687) à la bataille de Mohacs, gagnée par le même Duc de Lorraine dans le même lieu, où, en 1526, Louis, Roi de Hongrie, avoit été défait par les Turcs, & avoit péri avec toute son armée.

Pendant l'hiver de 1686 à 1687, l'Auteur de ces Mémoires avoit été créé Duc de Berwick; & au retour de la campagne, le Roi son père lui accorda encore d'autres faveurs.

Le 20 Juin 1688, la Reine d'Angleterre accoucha de ce Prince de

Galles, Jacques III, dont on a voulu ſi injuſtement conteſter la légitimité. « La Reine Doüairiere, le Chancelier, & tout ce qu'il y avoit de » perſonnes conſidérables à la Cour » & à la ville, ſe trouvèrent dans la » chambre de la Reine, lors de ſa » naiſſance, le Roi ayant eu ſoin » d'ordonner qu'on les avertît; la » Princeſſe de Danemarck, fille du » Roi (qui fut depuis la Reine Anne) » étoit abſente, & l'on croit qu'elle » alla exprès aux eaux de Bath, afin » de ne pas être à l'accouchement. »

» Le Prince d'Orange envoya le » Comte de Quileſtein faire au Roi ſes complimens ; mais en même-tems il appuyoit par toutes ſortes d'artifices la fable de la ſuppoſition. Le ſilence de la Princeſſe de » Danemarck ſur cette matière, » étoit une augmentation de ſoupçons. Elle avoit d'autant plus de » tort, qu'elle ſavoit mieux que perſonne la vérité de la groſſeſſe de la » Reine, ayant pluſieurs fois mis la

» main sur le ventre nud de la Reine, » & sentit l'enfant remuer. » Ces détails sur un fait qui a été si diversément raconté par les historiens des différens partis, ne peuvent manquer d'intéresser ceux qui aiment la vérité. M. de Berwick y revient encore dans un autre endroit : « Nul Prince, dit-il, n'est venu au monde en présence de tant de témoins que celui-ci.... J'en pourrois parler savamment, car j'y étois ; & malgré » mon respect & mon dévouement » pour le Roi, je n'aurois jamais pu » donner les mains à une action si » détestable que celle de vouloir supposer un enfant, pour ôter la couronne aux véritables héritiers ; & » après la mort du Roi, je n'aurois » pas continué à soutenir les intérêts » d'un imposteur : l'honneur & la » conscience ne me l'auroient pas permis. »

La révolution d'Angleterre arriva peu de tems après ; outre les circonstances connues de cet évènement, on

en trouve ici de particulières, telle eſt cette belle réponſe que l'Archevêque de Cantorbéri, reſté fidèle au Roi Jacques avec ſix autres Evêques, fit à un Gentilhomme que la Princeſſe d'Orange lui avoit envoyé pour lui demander ſa bénédiction : *Quand celle aura obtenu celle de ſon pere, je lui donnerai volontiers la mienne.* Ce mot rappelle l'application terrible que fit en chaire un Prédicateur Jacobite, à cette même Princeſſe d'Orange au moment de la mort, des paroles que Jéhu avoit dites au ſujet de Jézabel : *ite, & ſepelite maledictam illam, quia filia regis eſt. Allez, donnez la ſépulture à cette malheureuſe, puiſqu'enfin c'eſt la fille d'un Roi.* L. 4. des Rois, chap. 9. verſ. 34.

M. de Berwick ſuivit le Roi ſon père à l'expédition d'Irlande ; dans un combat livré le 25 Avril 1689, il reçut à l'épine du dos une forte contuſion, pour laquelle il fallut lui faire quelques inciſions ; c'eſt, dit-il, l'u-

nique bleſſure que j'aie eue de ma vie. On ſait que le ſecond coup qu'il reçut, l'emporta. Henri IV ſon biſayeul, qui, ſelon l'expreſſion du Maréchal de Biron, avoit tant fait le carabin, n'avoit de même jamais été bleſſé qu'à la retraite d'Aumale, quoiqu'il eût été dans le plus grand danger à la bataille de Fontaine-Françoiſe.

M. de Berwick étoit à la bataille de la Boyne, où le Prince d'Orange reçut cette légère bleſſure, qui fit faire en France tant de feux de joie, parce qu'on le crut mort, & où ſon Général, M. de Schomberg, fut tué. » On peut, dit M. de Berwick (ſans » faire tort au Prince d'Orange) aſ- » ſurer que Schomberg étoit meilleur » Général que lui. » On s'apperçoit dans ces Mémoires que M. de Berwick traite le Prince d'Orange en ennemi du Roi ſon père; il lui fait même des reproches qui pourront paroître nouveaux aux Lecteurs, ce qui ne doit pourtant pas diminuer

leur confiance à l'égard de ces Mémoires dont l'Auteur se distingua toujours par l'amour de la vérité.

En 1692, il accompagna son père sur la côte de Normandie, où il devoit s'embarquer avec lui pour l'Angleterre. Il vit comme lui les effets de la malheureuse affaire de la Hogue, qui ruina toutes les espérances de Jacques II. Il alla servir en Flandre sous M. de Luxembourg. Il étoit à la bataille de Steinkerque : » on m'a assuré, dit-il, que, pendant » l'action, le Prince d'Orange étoit » fort loin, immobile, & sans don- » ner le moindre ordre, quoique les » Officiers Généraux envoyassent à » chaque instant lui demander du se- » cours. »

L'année suivante le Duc de Berwick fut fait prisonnier à la bataille de Nerwinde par le Brigadier Churchill, frère du Lord Malborough & oncle de M. de Berwick. « Après » nous être embrassés, il me dit » qu'il étoit obligé de me mener au

» Prince d'Orange. Nous galopâmes
» long-tems sans le pouvoir trouver ;
» à la fin nous le rencontrâmes fort
» éloigné de l'action, dans un fond
» où l'on ne voyoit ni amis, ni en-
» nemis. Ce Prince me fit un com-
» plaiment fort poli, à quoi je ne re-
» pondis que par une profonde révé-
» rence : après m'avoir considéré un
» moment, il remit son chapeau,
» & moi le mien ; puis il ordonna
» qu'on me menât à Lewe Il
» avoit certainement dessein de m'en-
» voyer prisonnier en Angleterre,
» où l'on m'auroit gardé étroitement
à la tour de Londres, quoique cela
» eût été contre toutes les régles de
» la guerre ; car, quoiqu'il prétendit
» que j'étois son sujet, & par consé-
» quent rebelle, il ne pouvoit me
» traiter comme tel, du moment que
» je n'avois pas été pris sur les terres
» de son obéissance : nous étions sur
» les Etats du Roi d'Espagne, &
» j'avois l'honneur de servir de Lieu-
» tenant-Général dans l'armée du

Roi Très-Chrétien ; ainſi le Prince d'Orange ne pouvoit jamais y être regardé que comme Auxiliaire. »

M. de Luxembourg, qui, de ſon côté, avoit fait des priſonniers conſidérables, entr'autres le Duc d'Ormond, les retint, juſqu'à ce que M. le Berwick eût été rendu. Celui-ci ervit encore ſous le Maréchal de .uxembourg en 1694 ; & après la nort de ce héros, arrivée dans le ours de ſes triomphes, en 1695, il ervit ſous le Maréchal de Villeroy. l vit faire beaucoup de fautes qu'il bſerve toutes avec ſoin. Cette parie de ſes Mémoires, qui conſiſte à endre compte des opérations, à les comparer, à les juger, ne peut qu'être l'une grande utilité pour les Miliaires.

En 1696, il y eut un nouveau projet d'expédition en Angleterre ; mais Louis XIV ne vouloit y envoyer des troupes, qu'après que les Seigneurs Jacobites auroient pris les armes, & ceux-ci ne vouloient ſe dé-

clarer qu'après l'arrivée des troupes françoises ; le Duc de Berwick fut envoyé en Angleterre pour traiter avec eux, & les engager à prendre confiance dans les promesses de Louis XIV. Ils persistèrent toujours à ne vouloir prendre les armes que quand le Roi Jacques seroit descendu en Angleterre avec une armée. M. de Berwick convient qu'ils avoient raison. « Il avoit, dit M. de Montesquieu, une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer » ces Seigneurs à agir contre le bon » sens ; il ne réussit pas. »

Il servit encore, en 1697, sous le Maréchal de Villeroy. Il avoit épousé, en 1695, la fille du Comte de Clanricard, de la Maison de Bourke en Irlande ; elle mourut en 1698, laissant un fils, qui a formé la branche de Liria établie en Espagne. En 1699, il épousa Mademoiselle de Bulkeley, dont il eut M. le Maréchal de Fitz-James d'aujourd'hui.

Pendant l'intervalle de la paix de

Riſwick, M. de Berwick alla voyager en Italie ; il faut voir dans l'Ouvrage même les détails de ce voyage, & l'hiſtoire plaiſante & plaiſamment contée de la brouillerie du Cardinal de Bouillon avec la Ducheſſe de Bracciano, ſi célèbre depuis en Eſpagne ſous le nom de Princeſſe des Urſins.

Le commencement du ſiècle vit naître la longue & funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & vit mourir preſqu'en même-tems le Roi Jacques & le Roi Guillaume. En 1702, M. de Berwick alla ſervir en Flandre ſous M. le Duc de Bourgogne, qui avoit avec lui le Maréchal de Boufflers; il vit encore faire des fautes ; « Louis XIV. voyant le » mauvais train que prenoit cette » campagne, fit revenir de l'armée » M. le Duc de Bourgogne, afin » qu'il n'eût pas le deshonneur d'ê- » tre uniquement ſpectateur des con- » quêtes de M. de Marlborough. » En 1703, M. de Berwick ſervit en

core en Flandre sous M. de Villeroy, qui avoit avec lui le même M. de Boufflers, il vit encore faire bien des fautes; on gagna par hazard le petit combat d'Ekeren qu'on croyoit avoir perdu. Au retour de l'armée, M. de Berwick se fit naturaliser françois, après en avoir demandé & obtenu la permission du Roi d'Angleterre, Jacques III. En 1704 il alla commander en Espagne; & c'est ici qu'il paroît la première fois comme Général. Il fit dans ce pays-là tout le bien que pûrent permettre la lenteur & la morgue espagnoles, la division qui régnoit par-tout entre les Espagnols & les François, la molleſſe de Philippe V, les querelles de Madame des Ursins avec tous les Ambassadeurs de France; enfin, tous les torts & toutes les fautes d'une Cour que la foibleſſe de ſes Maîtres livroit à l'intrigue & aux passions particulières. M. de Berwick, plus occupé à servir le Roi d'Espagne qu'à plaire à la Reine & à Madame

des

des Ursins, fut rappellé & remplacé par le Maréchal de Tessé. » Quand ce » lui-ci fut arrivé à Madrid, dit M. de Berwick, il demanda naturelle- » ment à la Reine si elle n'avoit pas » lieu d'être contente de la Campa- » gne que je venois de faire. Elle ré- » pondit que l'on m'estimoit fort, & » que j'avois rendu de grands servi- » ces. Il lui fit encore d'autres ques- » tions à mon sujet, auxquelles la » Reine répondoit toujours d'une fa- » çon avantageuse pour moi; sur- » quoi le Maréchal lui dit: mais, » pourquoi donc l'avez-vous fait » rappeller? Que voulez-vous que » je vous dise? répondit cette Prin- » cesse; c'est un grand diable d'An- » glois, sec, qui va toujours tout » droit devant lui..... A mon re- » tour à Versailles, le Roi, après » beaucoup de discours obligeans, » me demanda pour quelle raison son » petit-fils lui avoit écrit, pour me » faire ôter d'Espagne; je répon- » dis, que, puisque Sa Majesté ne le

» savoit pas, j'étois satisfait, car » cela me prouvoit qu'elle n'étoit » point mécontente de ma conduite. »

En 1705, M. de Berwick, après les Maréchaux de Villars & de Montrevel, alla commander en Languedoc, où, aidé des lumières & des conseils de M. de Basville, homme des plus sensés qu'il y eût en France; « je m'appliquai, dit-il, à pré» venir tout ce qui pouvoit causer » des troubles; » il prit pendant l'hiver la ville & le château de Nice.

Au mois de Février 1706, il fut fait Maréchal de France, & fut renvoyé en Espagne, où malgré tous les mêmes obstacles toujours subsistans, il rétablit les affaires, qui paroissoient désespérées, & remporta l'année suivante à Almanza une des victoires les plus complettes & les plus signalées de cette guerre; « mais, dit-il, en » dépit de mes avis, la Reine & son » Conseil faisoient cent mille choses » de leur tête, & d'ordinaire c'é-

» toient des fautes auxquelles j'avois » enſuite la peine de remédier.

Le premier volume finit avec l'année 1707. On trouve à la fin ſix Notes, ou plutôt ſix Diſſertations ſavantes & ſolides ſur divers points d'hiſtoire rapportés dans ce premier volume. L'Auteur de ces Diſſertations paroît être l'Editeur même des Mémoires. Il cite ſouvent les Mémoires du Roi Jacques, écrits de la propre main de ce Prince. Dans la première de ces Diſſertations on réfute certains éloges donnés au Prince d'Orange par M. Hume. La ſeconde eſt une relation très-détaillée de la bataille de la Boyne, d'après les mêmes Mémoires du Roi Jacques. On y réfute M. de Voltaire ſur le reproche qu'il a fait au Roi Jacques d'avoir montré peu de valeur & de conduite à la bataille de la Boyne, & ſur deux faits d'après leſquels il veut qu'on juge du caractère de Guillaume & de Jacques, & de la ſource de leurs différens ſuccès ; » Guillau-

» me, dit-il, après sa victoire, fit » publier un pardon général, & le » Roi Jacques vaincu, en passant » par une petite ville, nommée Gal» loway, fit pendre quelques Ci» toyens, qui avoient été d'avis de » lui fermer les portes. De deux hom» mes qui se conduisent ainsi, il étoit » bien aisé de voir qui devoit l'em» porter. » On fait voir, 1°. que le Roi Jacques, dans sa retraite, ne passa ni par Galloway, ni par aucune autre place qui lui opposât la moindre résistance; que par conséquent il n'eut pas même l'occasion d'exercer aucun acte de rigueur: 2°. que le Roi Guillaume excepta du pardon qu'il publioit, toute la Noblesse & qu'il exerça les plus grandes violences.

La troisième Dissertation roule sur le projet d'invasion de l'Angleterre en 1692.

Les trois autres sont des portraits historiques de Jacques II, de Guillaume III, & du Duc de Marlbo-

rough. Tous ces divers morceaux ſont d'autant plus précieux, qu'ils peuvent ſervir à changer, à quelques égards, les idées reçues, ou du moins à les modifier.

Le ſecond volume commence à l'année 1708. « En quatre mois de » tems, dit le Maréchal de Ber» wick, je me ſuis trouvé comman» der les armées du Roi en Eſpagne, » ſur le Rhin, ſur la Mozelle & en » Flandre, ſans compter la patente » que l'on m'avoit donnée pour le » Dauphiné. » En Flandre, il vit encore faire bien des fautes qu'il tâcha en vain & de prévenir & de réparer. Tous ſes projets furent rejettés, & on eut toujours à ſe repentir de ne les avoir pas ſuivis; il paroît que M. de Vendôme ne put ſe défendre de quelque jalouſie à ſon égard, & que ce ſentiment indigne d'un ſi grand homme, en le rendant contraire aux vues de M. de Berwick, influa trop ſur ſes déterminations & ſur les opérations de cette malheu-

reuſe campagne. Il faut voir ſur cette méſintelligence des deux Généraux & ſur les ſuites qu'elle entraîna, la correſpondance de M. de Berwick avec M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme, & avec le Roi & M. de Chamillart ſous le N°. I des Notes de ce ſecond volume.

Le N°. II contient une Anecdote curieuſe concernant des propoſitions de paix faites par Marlborough pendant le ſiége de l'Iſle. Il faut voir auſſi, & dans les Mémoires mêmes, & dans la ſuite abregée, faite d'après les lettres du Maréchal de Berwick, tout ce qui concerne la belle & ſçavante défenſe du Dauphiné par le Maréchal pendant les campagnes de 1709, 1710, 1711 & 1712. Le Continuateur compare ces campagnes avec celles qu'avoient faites dans le même pays & pour le même objet, M. de Catinat en 1692, & M. le Maréchal de Villars en 1708; & il donne la préférence à M. de Berwick, dont le plan de défenſe eſt

mis ſous les yeux du Lecteur dans une carte placée à la ſuite de cette continuation des Mémoires.

A la fin de 1709, le Roi érigea la terre de Warty, près Clermont en Beauvoiſis, en Duché-Pairie pour le Maréchal de Berwick & ſes héritiers mâles du ſecond lit. Le nom de Warty fut changé en celui de Fitz-James que porte aujourd'hui ce Duché.

Nous apprenons par ces Mémoires que Philippe V ne demanda en 1710, au Roi ſon ayeul, M. de Vendôme, qu'après avoir demandé M. de Berwick, & que ſur le refus qu'on avoit fait de le lui envoyer, parce qu'on avoit beſoin en Dauphiné & ailleurs des talens & des ſervices de ce Général.

M. de Berwick dit que le Comte de Staremberg eut l'avantage, à la journée de Villaviciosa. Cette opinion contraire à diverſes relations & même à l'opinion générale, eſt appuyée par une lettre du Roi d'Eſpa-

gne lui-même, écrite le 11 Décembre 1710, & qui eſt rapportée ici ſous le N°. III des Notes.

A la fin de l'année 1711, on trouve le récit d'une aventure très-extraordinaire, arrivée à Lyon. « On avoit coutume de ſonner une cloche, pour » avertir ceux qui étoient de l'autre » côté du pont du Rhône que l'on » alloit fermer les portes. Plus de » trente mille perſonnes étoient à ſe » promener : le Sergent qui gardoit » la porte, ſonna la cloche une » heure plutôt que de coutume ; ſur » quoi tout le monde s'empreſſa de » rentrer : le Sergent, qui avoit ſes » vues, tint la barrière fermée, pour » attraper quelque argent ; de ma- » nière que la foule s'augmentant, » ceux qui étoient les plus près de la » barrière furent tellement preſſés » qu'il y en eut plus de mille é- » touffés, ou grièvement bleſſés. Un » carroſſe & des chevaux qui s'y » trouvèrent, furent écraſés : en un » mot ce fut une choſe affreuſe que

» de voir les monceaux de corps en-
» taſſés les uns ſur les autres, & cela
» dans un inſtant. Le Sergent fut ar-
» rêté, on lui fit ſon procès, & il
» fut rompu vif. »

Louis XIV ayant perdu en 1711 M. le Dauphin; en 1712, le Duc & la Ducheſſe de Bourgogne & l'aîné de leurs fils, fut preſſé par pluſieurs perſonnes de faire un teſtament & de règler ce qui concernoit la Régence; il en parla d'abord à l'ancien premier Préſident de Harlay, qui s'étoit démis volontairement. Il lui ordonna de dreſſer le projet le plus conforme aux loix du Royaume & au bien public. M. de Harlay étant très-valétudinaire, chargea de ce travail, ſon fils, qui étoit Conſeiller d'État. « Celui-ci, qui avoit
» de l'eſprit & beaucoup d'imagina-
» tion, mais peu de ſolidité, établit
» pour principe fondamental, que le
» Roi d'Eſpagne, oncle du jeune
» Dauphin, devoit être ſon Tuteur
» & *Régent* du Royaume; mais

» comme S. M. Catholique ne pou-
» voit s'absenter de ſes propres Etats,
» il nommoit le Cardinal Del-Ju-
» dice, pour gouverner la France en
» ſon nom & ſous ſon autorité. Il
» porta au Roi ce projet de la part
» de ſon père; mais on le trouva ſi
» extraordinaire, qu'à la ſeule lec-
» ture, il fut mis de côté. M. de Har-
» lay le fils ne laiſſa pourtant pas de
» s'imaginer que le Roi pourroit s'y
» conformer; & afin de s'en faire
» un mérite auprès du Roi d'Eſpa-
» gne, il s'en ouvrit au Cardinal
» Del-Judice, lorſqu'en 1714 il vint
» en France de la part de S. M. Ca-
» tholique. Le Roi le ſut, & penſa
» l'envoyer à la Baſtille. Le Duc
» d'Orléans en fut auſſi informé;
» mais il ne lui en a témoigné d'autre
» reſſentiment que de ne lui pas don-
» ner de l'emploi dans le Miniſtère. »
Le vrai teſtament de Louis XIV fut l'ouvrage du Chancelier Voiſin.

En 1713 le Maréchal de Berwick alla commander en Catalogne. En

1714 il fit le siége de Barcelone, qu'il prit.

Le Maréchal de Berwick ne contribua que par des négociations & par des vœux à la tentative qui fut faite en faveur de Jacques III, dans les années, 1714, 1715, 1716 & à l'expédition que ce Prince fit en Ecosse; le Maréchal se contenta d'y envoyer son fils. Pour lui, naturalisé françois du consentement du Roi d'Angleterre, devenu sujet du Roi de France & Officier de sa couronne, il crut devoir obéir aux défenses que Louis XIV & M. le Régent lui firent successivement de sortir du royaume dans cette occasion.

Au mois d'Avril 1716, il fut nommé Commandant en Guyenne; ses Mémoires finissent à cette époque; la suite des Mémoires continue son histoire jusqu'à sa mort; on le voit remplissant les fonctions de sa nouvelle place avec toute l'intégrité, toute la fermeté, toute la modération de son caractère.

En 1718 & 1719, il fut chargé d'un devoir qui lui fut pénible, mais qu'il remplit dans toute sa rigueur, celui de faire la guerre à ce même Philippe V, qu'il avoit tant contribué à placer sur le trône d'Espagne, & qui en avoit paru si reconnoissant, qu'il avoit fixé en Espagne par ses bienfaits le fils du premier lit du Maréchal, & qu'il avoit desiré de l'y fixer lui-même.

Les soins que le Maréchal prit en 1721, pour préserver ou délivrer diverses provinces, de la contagion qui avoit commencé par Marseille, sont un grand service rendu à la Patrie & à l'humanité, & qui peut servir de modèle dans ces tems désastreux, s'ils revenoient jamais.

Sous le Ministère de M. le Duc de Bourbon les Commandemens de province furent supprimés; & depuis 1724 jusqu'en 1732, on ne nous montre le Maréchal de Berwick que dans les détails de la vie privée, mais ces détails sont intéressans; les

firs de l'homme vertueux ſont tou-
rs utilement occupés. La guerre
1733 vint le tirer de cette vie pai-
e & heureuſe. Ses conſeils com-
rus par d'autres Généraux qui
mmençoient alors à entrer en ta-
r, mais qui n'avoient ni ſes titres
gloire ni ſon expérience, firent ré-
dre ce ſiége de Philisbourg, où il
ué. « Il avoit commandé les ar-
ées de trois des premiers Monar-
ues de l'Europe, de France, d'Eſ-
agne & d'Angleterre : il étoit re-
u, comme Pair de France &
Angleterre, & comme Grand
Eſpagne, de la première dignité
chacun de ces royaumes, &
acun de ces Rois l'avoit honoré
ſon ordre. »

Le portrait du Maréchal de Ber-
k qui termine la ſuite de ſes Mé-
ires, eſt un précis fort bien fait &
réſultat exact des évènemens de ſa
, de ſes exploits, de ſes ſervices.
On prépare une nouvelle Edition
ces Mémoires.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

DESCRIPTION de l'Arabie, d'après les observations & recherches faites dans le pays même. Par M. *Niebuhr*, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gottingen. Nouvelle Edition, revue & corrigée. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. 1777. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-4°. ornés de planches en taille-douce. Le premier de 308 pag. & le second de 316.

FRÉDÉRIC V, Roi de Dannemarc, dans le dessein de procurer a l'Europe des connoissances de l'Arabie plus exactes que celles que nous avions, forma le dessein d'envoyer dans ce pays plusieurs Gens de lettres pour le parcourir & y faire leurs observations. Il nomma pour ce voyage cinq personnes; le Professeur Frederic Chrétien Von-Haven, versé dans la connois-

ce des langues orientales ; Pierre
skal, Professeur d'Histoire-na-
elle ; Chrétien-Charles Cramer,
cteur en Médecine ; Georges-
illaume Baurenfeind, Dessina-
r, & M. Niebuhr, qui s'étoit
diqué à la Géographie. Ils par-
nt de Copenhague en 1761.
rès la mort du Roi Frédéric, ar-
ée pendant le cours de ce voyage,
hristian VII ordonna que cette
reprise, si utile aux Lettres, ne
t point interrompue. Nos voya-
urs avoient eu la précaution de
nsulter les différentes Académies
l'Europe, & de demander une
te de questions relatives aux Ara-
s & à l'Arabie, qu'ils se propo-
ent d'examiner sur les lieux. M.
chaelis, à Gottingen, & l'Aca-
mie des Inscriptions à Paris, leur
voyèrent toutes celles qui parur-
nt mériter des éclaircissemens. En
764, il ne restoit des cinq voya-
urs que M. Niebuhr ; tous les au-
s étoient morts ou dans l'Arabie

ou dans l'Inde. M. Niebuhr continua ſes recherches, raſſembla celles de ſes compagnons de voyage, & en forma la Deſcription de l'Arabie que nous annonçons. En 1773, cet Ouvrage fut imprimé en françois à Copenhague. En 1774, Merlin, Libraire à Paris, ſe propoſa de le réimprimer, & publia cette même année un *Proſpectus* que nous avons inſéré preſque tout entier dans notre Journal de Juin II de 1774. Ce projet n'a pas eu lieu alors; on l'a repris depuis, & enfin il vient d'être exécuté en deux volumes *in*-4°. On a ſuivi exactement l'Edition de Copenhague, c'eſt-à-dire, qu'on a imprimé en France, ce qui eſt fort rare, faute de caractères & d'ouvriers en état dans l'imprimerie de compoſer en arabe, tous les mots & tous les paſſages arabes, qui ſe trouvent répandus dans la première Edition. Peut-être ſont ils en trop grand nombre; peut-être pouvoit-on en ſupprimer quelques-uns; mais il y

en avoit qui étoient absolument nécessaires, puisqu'ils peuvent servir à nous faire connoître la véritable origine des noms de certains lieux, & à corriger les prononciations vicieuses des voyageurs. Quoi qu'il en soit, on a desiré que cette Édition ne fût point inférieure à cet égard à celle de Copenhague. Les caractères françois & arabes en sont même plus beaux, mais ces derniers sont un peu trop gros. On ne peut que donner des éloges au Libraire & à l'Imprimeur d'avoir osé entreprendre cette Edition, qui paroissoit d'autant plus impossible, qu'on trouve ici à peine un caractère arabe, quoiqu'autrefois on y ait imprimé la Polyglotte de le Jai, dont les caractères orientaux surpassent en beauté celle d'Angleterre; c'est donc une espèce d'effort qui mérite d'être encouragé.

M. Niebuhr a placé à la tête de son Ouvrage une très-longue Préface, dans laquelle il rend compte

de tout son travail. Ce n'est point aux Arabes, dit-il, que l'on doit attribuer la mort de ses compagnons, mais aux fatigues & aux dangers qui furent augmentés par le peu de connoissances qu'ils avoient du pays & des mœurs des habitans. M. Niebuhr pense même, d'après son expérience, que deux Européens voyageroient en Arabie avec plus de commodité & plus de fruit que s'ils étoient en plus grand nombre. On ne doit pas craindre, ajoute-t'il, de s'exposer dans ce pays à cause des voleurs, comme on le pense communément, & il nous assure qu'il n'a point trouvé cette nation si méchante. On rencontre, à la vérité, dans les déserts, des voleurs & même des armées entieres qui pillent les voyageurs & les caravanes; mais ce dernier accident n'arrive que fort rarement & lorsque ces Arabes sont en guerre entre eux ou avec les Pachas turcs. Les Européens, dit-il, ne veulent pas se gêner à demeurer long-tems dans une ville

d'Orient; ils voudroient voyager auſſi vîte en Arabie qu'en courant la poſte dans leur pays; & comme il y en a très peu qui connoiſſent les divers intérêts des tribus, leur dépendance ou leur indépendance, ils regardent comme voleurs tous les Arabes qui forment des empêchemens à leur voyage: ſouvent auſſi ces voyageurs excitent la cupidité de ces Arabes en ſe donnant pour des gens d'importance, & il arrive de-là que les Arabes, trompés dans leur eſpérance, ſont d'autant plus portés à voler le voyageur, qu'ils regrettent les peines qu'ils ont inutilement priſes pour lui. Pluſieurs autres imprudences contribuent encore à indiſpoſer les Arabes. Pourvu qu'on agiſſe honnêtement avec eux, on peut en attendre autant de politeſſe qu'un Chrétien ſenſé en montreroit aux Juifs en Europe. M. Niebuhr donne dans cette Préface des inſtructions utiles à ceux qui veulent voyager en Aſie. Il y ajoute les explications des différentes

inſcriptions arabes que l'on a fait graver également dans cette Edition, & des réponſes aux queſtions de M. Michaelis.

Ces diſcuſſions ne ſeront pas ſans doute du goût de ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un ſimple amuſement, mais ils trouveront de quoi ſe dédommager dans le reſte de l'Ouvrage, qui contient, ſur les Arabes, des détails fort curieux & très-variés.

Dans la première Partie l'Auteur traite des mœurs, des uſages, des ſciences & des arts des Arabes; dans la ſeconde, de leur gouvernement, ce qui le conduit à donner les différens départemens & la deſcription de chaque province de l'Arabie, avec un détail tel qu'on ne le trouve nulle part ailleurs. Pour nous renfermer dans les bornes ordinaires de nos extraits, nous ne nous arrêterons point ſur toutes les différentes parties de cet Ouvrage, ni ſur chacun des objets qui y ſont traités; il ſuffit d'en

indiquer quelques-uns. En parlant des grandes chaleurs de l'Arabie, l'Auteur observe que, pendant le solstice d'été, il souffle un vent que l'on appelle *smum*, c'est à-dire, empoisonné, qui est si chaud que les hommes & les animaux en sont étouffés, & que, pour l'éviter, les Arabes sont obligés de se coucher ventre à terre. Ceux qui sont étouffés par ce vent deviennent en peu de tems bleus, verds, & leurs membres se séparent quand on veut les soulever, le sang leur sort par le nez & par les oreilles. On croit avoir observé que ceux qui dans les marches des caravannes sont le moins fatigués, sont aussi moins exposés au danger.

Les Arabes sont plus de politesse aux étrangers que les Turcs. De tout tems on a loué leur hospitalité. Quand ils sont à table, ils invitent ceux qui survienent à manger avec eux, chrétiens ou mahométans, grands ou petits; mais les Arabes des villes sont

un peu plus réservés. Leurs mets ne sont pas fort coûteux. Les gens du commun ne boivent ordinairement que de l'eau & ne mangent presqu'autre chose que du mauvais pain frais fait avec une espèce de millet, pétri avec du lait de chameau, ou avec de l'huile, ou du beurre, ou de la graisse. Ils mangent aussi du riz, mais peu de viande. Ils sont fort amateurs de caffé ; ils en brûlent les féves dans une poële ouverte, les pilent dans un mortier de bois ou de pierre, les cuisent dans un pot de cuivre bien étamé, & le prennent sans lait & sans sucre. L'Auteur avoit porté avec lui un moulin dont il se servoit; mais à la fin il le quitta, trouvant une grande différence entre les féves pilées & celles qui étoient moulues. On boit rarement cette liqueur dans l'Yemen, parce qu'on croit qu'elle échauffe le sang. Les habitans de cette contrée composent une boisson des coques du caffé, laquelle, pour le goût & la couleur,

reſſemble beaucoup au thé ; ils la croient ſaine & rafraîchiſſante. Ils grillent tant ſoit peu ces coques, les pilent modérément & les font bouillir dans un pot de terre. L'Auteur remarque qu'il ne ſait pas pourquoi les Européens ont donné à ce caffé le nom diſtingué de *caffé à la ſultane*, puiſque parmi le peuple de l'Yemen & dans les boutiques à caffé qui ſont ſur les grands chemins de cette province on n'en boit point d'autre. Nous donnons en Europe au meilleur caffé le nom de Moka, qui eſt une ville de l'Arabie célebre par ſon grand commerce. Dans le pays, le caffé le plus renommé & le meilleur, eſt celui que l'on tire du département d'Uddên, contrée riche & fertile en toutes ſortes de fruits.

Le caffé eſt l'arbre le plus remarquable de l'Arabie ; on le cultive particuliérement à l'oueſt des grandes montagnes qui traverſent l'Yemen. Les Arabes prétendent l'avoir tiré de l'Abyſſinie, où, ſelon leur

témoignage, il y en a beaucoup qui égale en qualité celui de l'Yemen.

Les maisons des Arabes ne sont ni magnifiques au-dehors ni embellies au-dedans, excepté dans les appartemens des femmes. L'Auteur indique une foule de petites particularités sur les usages, les mœurs, les vêtemens, &c. de ces Arabes. Il s'étend beaucoup sur leur langue & sur les différens dialectes qui ont cours dans l'Arabie. Il rapporte plusieurs inscriptions en anciens caractères arabes, c'est-à-dire, en lettres koufiques. Il a vu des lettres hamjares qui sont encore plus anciennes; on en trouve des inscriptions dans les montagnes de l'Yemen, mais il n'a pu en rapporter aucune: & il est tenté de croire que ces lettres hamjares sont celles des anciens Rois Tobbas, qui, dit-il, vinrent de Samarcande & qui étoient adorateurs du feu. Ce n'est qu'une tradition sur laquelle l'Auteur nous paroît être dans l'erreur, puisque, suivant plusieurs

ſieurs Auteurs arabes, ce ſont ces Tobbas au contraire qui régnoient dans l'Yemen & qui étendirent leur domination juſqu'à Samarcande. Ils allèguent pour preuve une inſcription en lettres hamjares ou hamiarites, trouvée ſur une des portes de cette ville. L'Auteur rapporte un grand nombre de monnoies arabes, parmi leſquelles il s'en trouve des Rois Parthes & Saſſanides.

Il paroît que les Arabes ſont encore aujourd'hui de grands rimeurs, dit-il, & que leurs vers obtiennent quelquefois des récompenſes, mais il n'oſe affirmer qu'il y ait parmi eux de grands Poëtes. On lui a aſſuré qu'il n'étoit pas rare d'en trouver chez les Arabes errans dans le pays de Djouph. Il eſt certain que ces peuples aiment beaucoup la poéſie, & qu'ils chantent encore quelquefois les hauts faits de leurs Scheïkhs. Ils ſe raſſemblent dans les caffés où ils paſſent le tems à jouer aux échecs, uniquement pour s'amuſer & jamais

pour en tirer quelque argent ; d'autres écoutent des Poëtes & des Orateurs qui lisent ou récitent des pièces. Quand l'Orateur a fini il fait la quête & on lui donne une petite récompense qui est pour lui un encouragement.

Il n'est presque point de demi-Sçavant parmi les Arabes qui ne sache nommer sur ses doigts les douze signes du Zodiaque, mais peu d'entre eux connoissent les étoiles, quoiqu'ils soient toujours en plein air. Il paroît que l'Auteur n'a pu tirer des éclaircissemens suffisans pour répondre aux questions que M. Michaelis avoit faites au sujet des noms des constellations dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte. Il y a apparence qu'il faudroit plutôt avoir recours aux Ouvrages que quelques Arabes ont composés, qu'à ces conversations. Les Astrologues & tous les Mahométans sensés connoissent la cause des éclipses, mais le peuple est persuadé que c'est un grand poisson qui

pourſuit le ſoleil ou la lune ; c'eſt pourquoi les femmes & les enfans montent ſur les terraſſes de leurs maiſons avec des chauderons & des baſſins de métal, & font un grand bruit pour chaſſer le poiſſon.

Les Arabes ont diverſes ſciences occultes que perſonne n'oſe pratiquer ſans lettres-patentes d'un de ces grands Maîtres de l'art, devant lequel, pendant un certain tems, il a étendu le tapis pour y faire ſes prières. La première de ces ſciences occultes eſt appellée *Iſm-allah*, c'eſt-à-dire, *nom de Dieu.* On prétend que par ſon moyen on découvre ce qui ſe paſſe dans des pays fort éloignés ; qu'on a commerce avec des génies ; qu'on diſpoſe à ſon gré des vents & des ſaiſons ; qu'on guérit la morſure des ſerpens, les eſtropiés, les boiteux, les aveugles ; & enfin, qu'on peut dans la retraite voir Dieu même. La ſeconde ſcience eſt appellée *Simia* ; celle-ci eſt à-peu-près ce que nous appellons le jeu des ga-

belets. Quoique plusieurs Docteurs la désaprouvent, on trouve cependant des Dervisches qui la pratiquent publiquement dans des fêtes religieuses. L'Auteur en a vu qui se faisoient enfoncer des morceaux de fer dans le corps à grands coups de maillet, & un autre s'empaler ; pendant tout ce tems on lisoit l'Alcoran. La troisième science appellée *Kurra*, consiste à savoir faire des billets ou amulethes qui garantissent de tout accident celui qui le porte. Il y en a encore quelques autres, mais elles ne sont que des branches des précédentes.

L'Auteur ne donne pas une grande idée de la Médecine des Arabes, d'autant plus que leur sobriété les met à portée de se passer le plus souvent de Médecins. Ils ont quelques remèdes domestiques qu'ils employent. Il règne parmi eux trois sortes de lèpres ; l'une, nommée *Bohay*, qui n'est ni contagieuse ni funeste ; *l'autre*, *Barras*, qui de même n'est

pas dangereuse ; & la troisième, *Djouddam* ou *Madjourddam*, qui est la plus maligne, & qui, au rapport d'un Juif de Mascat répond à celle dont il est parlé dans le Lévitique XIII. 10 & 11.

Les Arabes recherchent avec empressement l'art de faire de l'or, & s'occupent à découvrir une certaine herbe qui, disent-ils, croît dans les montagnes de l'Yemen. Ils commencent par se ruiner, & ensuite ruinent les gens riches qui veulent les écouter. Les Auteurs grecs ont avancé qu'il y avoit beaucoup d'or en Arabie ; M. Niebuhr pense qu'il n'y a que celui que le commerce y apporte & qu'on n'y trouve point de mines d'or, mais qu'il y en a de fer, quoique les mêmes Auteurs grecs ayent observé qu'on n'y en trouvoit point. Il y a beaucoup de mines de plomb, quelques pierres précieuses, & point d'émeraudes. Le meilleur encens ne vient point dans l'Arabie, mais en Ethiopie. L'Auteur parle d'une es-

pèce de manne qui reſſemble à celle dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Il traite auſſi de l'Agriculture ; mais en général, dans tous ces détails, il ſort ſouvent de l'Arabie pour parler des peuples voiſins ; ce qui jette quelque confuſion dans ſon Ouvrage.

On ſait que les Arabes font grand cas de leurs chevaux qu'ils diviſent en deux eſpèces, ceux qui ſont de race inconnue qu'ils n'eſtiment point & qui ſont deſtinés à porter les fardeaux, & ceux dont on connoît la généalogie depuis deux mille ans. On prétend que ces chevaux tirent leur origine des haras de Salomon, & on les vend très-cher. Ils ſoutiennent les plus grandes fatigues, paſſent des journées entières ſans nourriture, & vivent, ſelon l'expreſſion des Arabes, de l'air. Ils ne ſont ni grands ni beaux, mais très vîtes à la courſe. On ne s'en ſert que pour les monter. Il y a également deux ſortes d'ânes ; les petits ou pareſſeux,

qui ſont peu eſtimés, & les grands, qui ſont courageux & qui ont paru à l'Auteur plus commodes que les chevaux pour voyager. Nous renvoyons à l'Ouvrage même ceux qui ſont curieux de connoître les animaux de toute eſpèce qui ſe trouvent dans l'Arabie.

Dans le ſecond volume l'Auteur donne la deſcription particulière de l'Yemen qui eſt diviſée en pluſieurs petits états: c'eſt un pays ſur lequel les voyageurs européens auront toujours beaucoup de peine à avoir des connoiſſances. En général les Arabes ſe ſoucient fort peu de l'hiſtoire Moderne & encore moins de celle des tems antérieurs à Mahomet. Après l'établiſſement du Mahométiſme l'Arabie reſta ſous la domination des Khalifs juſqu'à l'an 293 de l'hegire; (905 de J. C.) elle éprouva enſuite différentes révolutions. Une partie eſt actuellement poſſédée par un Imam qui règne à Sana. L'Auteur a raſſemblé tout ce qu'il a pu ſavoir

de cette hiſtoire de l'Arabie, de ſon état préſent, de ſon gouvernement, de ſes forces & entre enſuite dans le détail de chacune de ſes provinces; il en indique les productions, les revenus & le commerce; il parle également des autres contrées qui ne ſont pas ſoumiſes à l'Imam. Il y en a où ſont établis pluſieurs Scheïkhs indépendans, & liés enſemble pour réſiſter à l'Imam; il eſt difficile de les connoître; ces Arabes ſont plus guerriers que les autres; il s'étend également ſur le pays d'Hadramout d'Oman, &c.

Les Arabes ſe ſont répandus ſur la côte de Perſe au-delà du golphe Perſique où ils vivent du commerce, de l'agriculture, & de la pêche des perles; ils ſont gouvernés par des Scheïkhs particuliers. L'Auteur, après les avoir fait connoître, indique les différentes Iſles qui ſont répandues dans le golphe; il rentre enſuite dans l'Arabie & parle de la *contrée* nommée Hadgiar, de celle

de Nedjed, du golphe Arabique, &c. C'eſt dans l'Hadgiat que ſe trouvent les villes de la Meque & de Medine; il donne la deſcription du temple de la Meque & de la grande Moſquée de Medine. Dans cette contrée les Arabes ſont indépendans, & ſoumis chacun aux Scheïkh de leurs tribus; ils vivent ſous leurs tentes, d'autres dans des villages ſitués ſur des rochers & des montagnes eſcarpées. Les Arabes errans ou Bedouins, vivent en tribus ſéparées ſous des tentes, & gardent encore la même forme de gouvernement, les mêmes mœurs & les mêmes uſages qu'ils avoient dans les tems les plus réculés. Un Scheikh gouverne ſa famille & tous les domeſtiques qu'elle peut avoir; s'il eſt trop foible il s'unit à d'autres: l'on choiſit un chef général, & cette réunion forme alors une grande tribu. Les révolutions qui arrivent & qui occaſionnent quelquefois la dépoſition de ce Chef, ſont cauſe que ces grandes tribus diſparoiſſent & ſont

remplacées par d'autres dont on n'avoit jamais entendu parler. Les familles particulières se divisent, se dispersent, forment d'autres confédérations qui prennent le nom de la famille qui est à leur tête. Ces Scheïkhs vivent sous des tentes, laissent le soin de l'agriculture & des autres travaux pénibles à leurs sujets qui logent dans de misérables huttes. Les Bedouins accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat très subtil. Les villes leur plaisent si peu qu'ils ne comprennent pas, comment des gens qui se piquent d'aimer la propreté, peuvent vivre au milieu d'un air si impur. On prétend que si l'on conduit un Bedouin de l'Hadgiar à l'endroit où s'est égaré un chameau, il peut le retrouver par l'odorat. Chaque Scheïkh croit être Souverain dans son district, parceque ses ancêtres y ont règné pendant quelques siècles, & c'est pour cette raison qu'il se croit *fondé* à exiger des passans, des présens, des péages & des droits de

douane, comme les autres Souverains. Si ces Arabes pillent quelquefois les caravanes, il faut en attribuer la cause aux officiers Turcs qui veulent souvent se faire une gloire d'avoir fait passer la caravane sans payer.

A la fin du volume, on trouve la description du mont Sinaï & du désert qui l'environne & qui est rempli d'Arabes errans, & indépendans. A cette occasion l'Auteur s'arrête un moment sur le passage des Israélites par la mer rouge. Après avoir examiné les différens sentimens qui ont été proposés sur le lieu du passage, il pense qu'ils ont traversé vers Sués & Kolzum. Ce morceau important nous engageroit dans de trop longs détails, nous nous bornons à l'indiquer. En général, cette relation nous fait connoître l'Arabie & les mœurs des Arabes beaucoup plus exactement que nous ne les connoissions auparavant; elle est remplie de détails historiques & géographiques

qu'on ne trouve point ailleurs. Ceux qui s'appliquent à l'étude & à l'intelligence de l'Ecriture Sainte doivent la consulter relativement aux recherches que l'Auteur a faites pour répondre aux questions qu'on lui avoit proposées & qui avoient pour objet l'éclaircissement de plusieurs difficultés de l'Ecriture Sainte. Les Israélites ont demeuré dans l'Arabie, & les mœurs, & les usages des Arabes ont tant de rapport avec ce qui est dit des anciens peuples de Canaan, la langue arabe est si conforme à celle des Hébreux qu'on ne sçauroit avoir trop de connoissances de tout ce qui concerne les Arabes & leur pays, quand on veut examiner l'histoire des Israélites & celle de leurs voisins. Cet Ouvrage est donc un livre qui doit être dans toutes les Bibliothèques, & que l'on doit souvent consulter. On auroit pu le rendre plus commode en y ajoutant une ample table des matières. L'utilité des objets dont il est rempli, doit faire ou-

blier qu'on pouvoit y mettre un peu plus d'ordre. Il eſt accompagné de 25 planches en taille-douce, qui repréſentent des meubles, des uſtenciles des Arabes, leurs demeures, leurs amuſemens, des monnoyes, des inſcriptions & pluſieurs cartes géogaphiques, & les Moſquées de la Meque & de Medine. Il eſt ſupérieur à l'édition de Copenhague par la beaute des caractères & de la thypographie en général; & ſi l'on trouve quelques fautes dans les mots Arabes, il les faut attribuer au peu d'uſage d'imprimer ici de tels caractères.

[*Extrait de M. de Guignes.*]

ASTRONOMISCHE jarbuch, &c. ou Ephémérides de Berlin pour l'année 1781. Berlin. 1777. *in* 8.

LA première Partie de ces Ephémerides eſt parfaitement ſemblable à celle de l'année 1780, dont nous avons rendu compte dans le Journal de Décembre 1778, d'après M. Jean Trembley, habile Aſtronome de Genêve. Mais on y a ajouté la poſition apparente des orbites des ſatellites de Jupiter, cela étant utile dans pluſieurs cas pour donner une idée juſte de la ſituation des ſatellites.

La ſeconde Partie commence par la deſcription d'un inſtrument aſtronomique préſenté à l'Académie des Sciences de Berlin. L'Auteur, M. Silberſchlag l'a appellé *Uranomètre*, parce qu'il le juge propre à la plupart des opérations d'Aſtronomie. Il eſt compoſé d'un cercle vertical de 16 pouces de diamètre qui a la for-

me de roue ; sa circonférence extérieure est creusée en forme de vis & divisée en 720 pas ; elle repose sur un cylindre creusé de la même manière, & qui fait mouvoir le cercle vertical à la manière d'une vis sans fin. Ce cercle est divisé en degrés ; & au moyen de 720 divisions de sa circonférence, l'index peut marquer les demi-degrés. Sur le même cylindre est attaché un petit cercle de 6 pouces de diamètre divisé en 30 minutes ; l'index de ce micromètre doit indiquer les minutes, tandis que celui du vertical indique les degrés & les demi-degrés. Chaque minute du micromètre est divisée en 6 parties, dont chacune exprime par conséquent 10 secondes, & un vernier donne les secondes elles-mêmes ; chaque seconde occupe l'espace d'un douzième de ligne ; le vertical est muni d'une lunette ordinaire de 6 pieds, qui grossit 66 fois. Il est attaché à une colonne qui va traverser un *cercle horizontal* destiné à placer

l'inſtrument, & repoſe ſur un pied que M. Silberſchlag a cherché, avec beaucoup de peine & de ſoins, à rendre de la plus grande ſolidité. Cette colonne eſt creuſe & renferme un fil à plomb deſtiné à lui donner une poſition verticale ; il traverſe au bas de la machine une petite boëte de verre où eſt une aiguille mobile aſſez ſemblable à celle de la bouſſole, & telle que l'extrémité rend les mouvemens qui lui ſont communiqués par le fil 20 fois plus grands ; le fil a 4½ pieds de longueur ; & au moyen de cette aiguille, c'eſt comme s'il en avoit 90, longueur ſuffiſante pour qu'un écart d'une ſeconde fut ſenſible à l'œil. L'Auteur prétend que ſon inſtrument eſt auſſi ſolide qu'exact ; il inſiſte beaucoup ſur ſes précautions qu'il a priſes & ſur les uſages qu'on en peut tirer ; mais il ſeroit trop long de le ſuivre dans ſes explications ; & d'ailleurs il faut voir la machine ou plutôt s'en ſervir pour être en état d'en apprécier l'uti-

lité. C'eſt M. Harlander, de Berlin, qui a conſtruit cette machine ; il vend auſſi des aſtrolabes portatifs qui ont à peine 6 pouces de diamètre, & qui peuvent indiquer les minutes.

Le Mémoire ſuivant eſt de M. le Comte de Martuchka de Breſlaw ; il traite de la manière d'obſerver les hauteurs du ſoleil & des étoiles fixes avec un quart de cercle diviſé ſeulement en quarts de degré, ſoit que les aſtres ſoient dans le méridien, ſoit qu'ils n'y ſoient pas. Cette méthode ſuppoſe qu'on connoît exactement le champ de la lunette du quart de cercle, ou, ce qui eſt la même choſe, le tems que met une étoile fixe ſituée dans l'équateur à la traverſer. On ſuppoſe auſſi que la lunette eſt munie de deux fils, l'un horizontal & l'autre vertical. Cela poſé, il ne s'agit que de mettre le quart de cercle à la diviſion qui approche le plus de la hauteur de l'étoile, & d'obſerver le tems que l'étoile met à parvenir au

fil vertical, au moyen de ce tems & du demi-champ connu en tems on à l'hypothenuse & un côté d'un triangle rectangle, dont le troisième côté indique ce qu'il faut ajouter ou retrancher à la hauteur marquée par le quart de cercle. Quand l'étoile n'est pas dans le méridien, il faut observer de plus le tems que l'étoile met à aller du fil vertical jusqu'à l'autre extrémité de la lunette; & alors, comme on a deux triangles semblables, on parvient à la même conclusion. Ces mêmes principes servent pour le soleil, avec la différence qu'il introduit la nécessité où l'on est d'observer les bords au lieu du centre de cet astre. L'on peut aussi obtenir la hauteur en observant l'intervalle des temps où ses bords arrivent à la croisée des fils, & le tems qu'il met à traverser le fil vertical. Ces méthodes paroissent revenir, pour le fonds, à ce que les Astronomes savoient déjà sur la nature & les usages du reticule simple appliqué

au quart de cercle ; & M. de la Caille, dans ſes Ephémérides, avoit indiqué des méthodes ſemblables aux Obſervateurs dépourvus d'inſtrumens.

On trouve enſuite une Lettre de M. Lexell à M. Bernoulli ſur la comète de 1770, dont nous avons déjà parlé dans notre Journal de Janvier 1778, d'après une lettre de M. Lexell à M. de la Lande. M. Lexell voyant que les obſervations de cette comète ne s'accordoient point avec la ſuppoſition de l'orbite parabolique, eſſaya de la calculer dans l'ellipſe ; en conſéquence il eſſaya huit hypothèſes différentes ſur la longitude du nœud deſcendant & ſur l'inclinaiſon de l'orbite, d'après leſquelles il calcula cette comète en prenant 20 combinaiſons des obſervations priſes trois à trois, ſuivant la méthode qu'a donnée M. Euler dans ſon *Traité de la Comète de 1769*. La comète ayant été obſervée avant & après ſon périhelie,

M. Lexell ne tira les dix dernières combinaisons que des observations faites après le passage au périhelie, parce que la comète ayant passé assez près de la terre dans la première partie de son orbite, pouvoit en avoir souffert considerablement. Les résultats de ces combinaisons s'accordent assez bien, & le résultat moyen coincide très-bien avec les observations faites dans la seconde partie de l'orbite; il donne la longitude du nœud de 10 sig. 12° 20', & l'inclinaison de l'orbite de 1° 34 30", & le tems de la révolution de $5\frac{1}{2}$ ans, la comète ayant passé au périhelie le 13 Août. Les écarts ne passent guères une minute. Mais ce résultat ne s'accorde pas de même avec les observations faites dans la première partie de l'orbite, & surtout du 30 Juin au 3 Juillet; les écarts deviennent énormes, puisqu'ils vont depuis 2 jusqu'à 5 degrés: or, c'est précisément dans ces jours-là que la comète étoit le plus près de la terre,

enforte qu'il ne paroît pas douteux à M. Lexell que l'attraction de la terre n'ait dérangé considérablement le cours de cette comète. Il paroîtra étonnant que le tems de la révolution n'étant que de $5\frac{1}{2}$ ans, les Astronomes ne l'aient pas vue plutôt; mais on peut en alléguer bien des causes; M. Lexell dira que ses calculs étant fondés sur les observations les plus exactes des plus célèbres Astronomes, ne peuvent être rejettés comme une simple conjecture; mais puisqu'il y a des observations qui ne s'accordent pas avec son hypothèse, il faudra toujours en revenir à l'expérience. Le tems nous apprendra si en 1781, lorsque la comète reviendra à son périhelie, il sera possible de la voir. Pour faciliter cette recherche, M. Lexell a calculé les différens endroits du ciel où l'on doit la chercher, en ne changeant dans les élémens de la comète que le tems du périhelie. Si ce passage au périhelie arrive dans les six premiers mois de l'année, il est très-douteux qu'on la

voye, sa distance à la terre étant trop grande quand elle descendra dans notre orbite; mais s'il arrive dans les six derniers mois, il est probable qu'on pourra la revoir, la terre se trouvant alors assez près d'elle. Comme l'orbite de cette comète est très peu inclinée à l'écliptique, que son aphelie est un peu plus éloigné que celui de Jupiter, & au contraire son perihelie plus éloigné que l'aphelie de Mercure, la comète peut être considérablement dérangée par Jupiter, Mars, la Terre & Vénus, suivant les circonstances. M. Lexell trouve que toutes les fois que la comète étant en conjonction avec Jupiter, vue du soleil, se trouvera entre 6 sig. 10° & 5 sig. 10° de longitude, elle sera très-affectée par l'attraction de Jupiter: ainsi, en supposant sa révolution de $5\frac{1}{2}$ ans, son passage à l'aphelie tombe au 13 Novembre 1767, & la conjonction entre Jupiter & la comète ayant eu lieu entre le 13 & le 14 Mai de cette

même année, l'attraction de Jupiter sur la comète a dû être 37 fois plus grande que celle du soleil; ce qui a dû changer beaucoup son orbite. En supposant la même revolution, cette conjonction reviendra le 21 Novembre 1779, & la distance de Jupiter sera trop grande pour qu'il puisse troubler la comète; mais si cette conjonction arrivoit le 11 ou 12 Août, l'attraction de Jupiter seroit 270 fois plus grande que celle du soleil; ce qui dénatureroit peut-être l'orbite de la comète. Il résulte en général de la Table de M. Lexell que si la révolution de la comète est renfermée entre les limites de 5 & 6 ans, on doit la chercher depuis le mois de Mai 1780 jusqu'en Février 1782.

Le Mémoire qui suit contient des remarques de M. de la Grange sur la projection des éclipses de soleil & des occultations d'étoiles par la lune. On attribue ordinairement cette méthode à Kepler, quoiqu'il n'ait fait

que considérer la route du centre de l'ombre sur la partie éclairée du globe terrestre, tandis qu'il falloit faire entrer aussi en considération la route du lieu même de la terre, qui se meut par la rotation de la terre autour de son axe. C'est M. Cassini qui le premier a joint ces deux considérations. M. de la Grange explique, avec autant d'exactitude que d'élégance, cette méthode, en supposant l'œil au centre du soleil, le plan de projection tangent à l'orbite lunaire & perpendiculaire à l'écliptique & à la ligne des centres. Il suppose d'abord le soleil à une distance infinie, & alors tout se fait suivant les règles connues de la projection ortographique Considérant cette distance comme finie, M. de la Grange fait voir que le centre de la lune reste à la même place, mais que chaque point qui représente un endroit de la terre est rapproché par-là du centre en restant sur le même rayon, & que sa nouvelle distance au cen-

tre

tre eſt à la première, comme la diſtance de la lune au ſoleil eſt à la diſtance des centres de la terre & du ſoleil, en négligeant la diſtance du lieu de la terre qu'on veut projetter au plan parallèle à celui de projection qui paſſeroit par le centre de la terre. Il faut donc diminuer les diſtances trouvées dans ce rapport, qui eſt celui de la parallaxe de la lune à la différence des parallaxes de la lune & du ſoleil; le rayon de la projection doit être pris égal à cette différence. Si l'on ſuppoſe maintenant l'obſervateur ſur la terre, il verra le centre du ſoleil là où l'obſervateur du ſoleil auroit vu cet endroit de la terre, le centre de la lune ne changera point par-là, & les diſtances des centres de la lune & du ſoleil ſeront proportionnelles aux angles ſous leſquels on la verroit du centre de la terre, & non aux angles ſous leſquels on la verroit depuis le lieu de l'obſervateur, comme on le ſuppoſe ordinairement dans la méthode

des projections. Cette différence, quoique petite, empêche la projection d'être exacte. M. de la Grange fait voir comment on peut en tenir compte, en augmentant les distances apparentes dans le rapport de la distance du lieu de l'observateur au plan de projection, à la distance du centre de la terre à ce même plan; ce rapport est le même que celui par lequel on augmente le diamètre apparent de la lune. MM. Cassini & de la Hire en avoient parlé; mais les Astronomes qui les ont suivi n'y avoient pas fait attention, & M. de la Caille avoit dit expressément que cela n'étoit pas nécessaire; M. de la Lande avoit dit qu'on devroit augmenter le diamètre du soleil dans ce rapport: cela seroit vrai si le diamètre du soleil croissoit comme celui de la lune; mais comme le premier reste invariable, il ne s'ensuit pas qu'il faille l'augmenter quand on veut l'employer dans la projection; il faudroit plutôt le diminuer dans

ce rapport. M. de la Lande avoit remarqué de plus, avec raison, qu'on suppose la parallaxe de la lune proportionnelle au cosinus de la hauteur vraie, au lieu qu'elle est proportionnelle au cosinus de la hauteur apparente; & il avoit dit que pour corriger ce défaut, il falloit augmenter la distance des centres dans le rapport de la hauteur de la lune sur l'horizon; mais M. de la Grange fait voir que cette correction devroit être commune à toutes les distances & proportionnelle à la hauteur du soleil sur l'horizon. Il montre ensuite comment on peut tenir compte de cette correction dans la projection ordinaire qu'on exécute avec la règle & le compas; il fait même entrer en considération l'applatissement de la terre, en ajoutant à la latitude du lieu l'angle que la perpendiculaire à la surface fait avec le rayon, pour avoir l'angle que fait le rayon de la terre applatie avec l'équateur. Il néglige

la variation de l'angle de position du soleil, & celle de la déclinaison pendant la durée de l'éclipse ; mais il prouve que chacune de ces deux variations ne pourroit aller qu'à une seconde de degré, encore ces deux variations ne sont-elles jamais les plus grandes à-la-fois. Ce Mémoire contient des recherches analogues à celles que M. du Séjour a données dans plusieurs volumes des Mémoires de l'Académie, sur le calcul analytique des éclipses.

On trouve ensuite la description d'une nouvelle espèce de globes & de cartes terrestres par feu M. Segner. Le projet consiste à donner aux globes la forme d'un sphéroïde applati, en les composant de trois pièces, d'un anneau cylindrique & de deux cônes tronqués dont la baze repose sur cet anneau. Quant aux cartes qui doivent être la projection de ce solide, on sait que la surface d'un cône tronqué est égale à un anneau circulaire, dont les contours sont les

circonférences des bazes du cône tronqué, & dont la largeur est égale au côté du cône tronqué : ainsi les cartes qui représenteront des portions du globe, seront terminées par deux circonférences de cercle & par deux lignes droites. M. Segner enseigne à diviser ces cartes & ces globes, & entre dans tous les détails nécessaires pour en donner une idée exacte.

Suivent des formules pour calculer les longitudes géographiques par le moyen des observations de la lune, par M. Tempelhof. Elles peuvent s'appliquer aussi aux occultations d'étoiles par la lune, & aux éclipses de soleil avec quelques changemens. M. Lexell a donné, dans les Ephémerides de 1777, des formules très-élégantes, très-commodes & très-générales sur tous ces objets.

L'article qui suit contient des remarques de feu M. Lambert sur l'angle de position de la lune. On sait que c'est l'angle qui est formé à la

lune par le méridien & le cercle de latitude. On en trouve une table dans les Ephémerides de 1777 pour chaque minute. Il faut employer les interpolations pour trouver cet angle dans les momens intermédiaires. M. Lambert fait voir que comme cet angle varie beaucoup, il faut prendre jusqu'aux cinquiemes differences, il donne deux méthodes pour cela, qui sont fondées sur la table d'interpolation contenue aussi dans les Ephémerides.

On trouve après cela l'extrait d'une lettre de M. Wargentin à M. Bernoulli datée de Stockholm le 3 Octobre 1777, qui contient une collection d'éclipses des satellites de Jupiter observées en 1776 dans différens endroits. M. Wargentin remarque que les observations du troisième satellite sont tout à-fait contraires à l'hypothèse qu'il avoit adoptée de deux équations différentes dont la période seroit de 12 à 13 ans; il semble, dit-il, qu'il ne faudroit

employer qu'une équation, mais variable qui dépend probablement de l'excentricité de l'orbite de ce ſatellite; elle a été pendant longtems de 15 à 16 minutes de tems; mais depuis elle a diminué, & elle n'eſt actuellement que de 5 à 6 minutes. Peut on croire, ajoute M. Wargentin, que l'excentricité d'une planète puiſſe changer ſi promptement & ſi conſidérablement? On trouve auſſi dans cette lettre des occultations d'étoiles par la lune obſervées à Stockholm en 1777.

On lit enſuite le Recueil des Obſervations aſtronomiques faites à l'Obſervatoire royal de Berlin, par M. Schulze, pendant les 6 premiers mois de 1777. Il contient quelques éclipſes des ſatellites de Jupiter; l'occultation de ζ des Gémeaux derrière la lune, le 22 Janvier 1777, avec le calcul de cette occultation; enfin les oppoſitions de Mars & de Saturne. M. Schulze remarque, relativement aux éclipſes des ſatellites

de Jupiter, que celles qui se font près de l'opposition, sont très-incertaines à cause de la réflexion de la lumière de Jupiter. Il remarque aussi que les effets des différentes lunettes varient, non-seulement par la disposition de l'air, mais aussi par la situation de Jupiter, relativement au soleil; ce qui est bien connu de tous ceux qui se mêlent d'observations astronomiques; car, lorsque le satellite est très-près du disque, une lunette plus foible le perd long-tems avant une lunette plus forte, la différence est beaucoup moindre lorsqu'il en est plus éloigné: au reste, tout cela a été completement traité par M. Bailly dans les Mémoires de l'Académie pour 1771.

Le morceau suivant contient les Observations astronomiques faites à Dirschau & à Dantzig, par M. le Docteur Wolf, savoir; une éclipse totale de lune du 11 Octobre 1772, des éclipses des satellites de Jupiter, *des observations* des taches du so-

leil, des occultations d'étoiles & une de Vénus derrière la lune le premier Juillet 1777. M. Wolf a vu disparoître les étoiles avant qu'elles arrivassent au disque de la lune, d'où il conclud l'existence de l'atmosphère lunaire. Mais il y a des Astronomes qui ont observé bien des occultations & qui n'ont jamais vu ce phénomène qui devroit être plus constant s'il venoit de cette cause. M. Bernoulli ayant comparé des éclipses de satellites observées à Dantzig & à Tyrnau en Hongrie, en a déduit la longitude de Dantzig de 1° 4' 30" à l'orient de Paris.

On trouve après cela l'Observation de l'éclipse totale de lune du 30 Juillet 1776, faite à Genève par MM. Mallet & Trembley. Pendant que la lune étoit éclipsée, ces Astronomes observèrent l'occultation d'une petite étoile de la sixieme grandeur ou environ, qui devoit être une étoile du Verseau. Cette observation est suivie de quelques

observations d'éclipſes des ſatellites de Jupiter faites en 1776 par les mêmes Aſtronomes, de quelques obſervations des mêmes éclipſes faites en 1777 par M. Slope, à Piſe, de quelques éclipſes d'étoiles & de ſatellites obſervées à Marſeille en 1777 par M. de Saint-Jacques de Silvabelle.

Suit un Mémoire de M. de la Grange ſur une nouvelle manière de trouver la longitude géocentrique de Jupiter & de Saturne par des tables à ſimple entrée. M de la Grange s'occupe d'abord de la manière de réduire, en général, les tables à double entrée à des tables à ſimple entrée. Cela peut ſe faire quand la fonction qu'on veut réduire en table contient des produits de ſinus & de coſinus, parce qu'il n'y a qu'à les réduire à des ſinus & coſinus d'arcs multiples. Excepté ce cas, il paroît difficile de pratiquer cette réduction en général; mais comme dans les tables aſtronomiques il ne s'agit que

d'avoir des approximations ſuffiſantes, on peut eſpérer de réuſſir dans ce travail. En conſéquence, M. de la Grange fait voir comment on réduit les produits de ſinus & de coſinus en ſommes par le moyen des exponentielles imaginaires qui expriment la valeur des ſinus & des coſinus, & enſuite comment on peut réduire une fonction quelconque en ſemblables produits, en négligeant certaines quantités; les formules qui en réſultent ſont plus ou moins longues ſuivant l'exactitude qu'on veut mettre dans cette réduction. M. de la Grange montre comment on peut juger par les formules mêmes de la quantité de l'approximation. Il applique cette théorie à la recherche de la longitude géocentrique de Jupiter & de Saturne, les élémens de ces deux planetes ſe trouvant très-favorables à une approximation aſſez prompte. Il trouve que cinq tables à ſimple entrée ſuffiſent pour donner, d'une manière exacte, la lon-

gitude géocentrique de Jupiter & de Saturne par le moyen de la longitude héliocentrique. Ces tables peuvent se calculer très-aisément, parce que les équations dont elles dérivent sont de la même forme que celle qui représente la réduction de l'écliptique à l'équateur. On trouve à la fin de ce Mémoire un essai de ces tables avec un exemple pour chacune des deux planètes; pour Saturne, le calcul par les tables s'accorde exactement avec le calcul trigonométrique, & pour Jupiter il n'en diffère que de 8 secondes; ce qui est plus que suffisant pour le calcul des Ephémerides.

On lit après cela des Observations astronomiques faites à Dresden, Meissen & Leipzig, dans la vue de terminer la longitude de ces villes, par MM. Kohler & Krahl. M. Schulze ayant fait à Berlin quelques observations correspondantes, soit d'éclipses de satellites, soit d'occultations d'étoiles, promet de

donner les réſultats de la comparaiſon qu'il ſe propoſe de faire de ces obſervations.

Ces obſervations ſont ſuivies de l'extrait d'une lettre de M. Mayer de Mannheim à M. Bode, dans laquelle il lui annonce ſon Ouvrage ſur les ſatellites des étoiles fixes, dont nous avons donné l'extrait dans notre Journal (Février 1779.) Les preuves ſur leſquelles M. Mayer prétend fonder cette découverte, ſont, en général, les étoiles qui avoient paru ſimples juſqu'à préſent, & qui maintenant paroiſſent doubles, (M. Mayer cite le témoignage de M. Maskeline, qui n'avoit jamais vu α d'Hercule double avant ces derniers tems,) les changemens de diſtance tant en aſcenſion droite qu'en déclinaiſon ſurvenues aux étoiles doubles déjà connues; enfin, les étoiles qui avoient paru doubles autrefois & qui, maintenant, paroiſſent ſimples. Qu'il nous ſoit permis de remarquer que ce phénomène des étoiles, qui

paroiſſent tantôt doubles & tantôt ſimples, en le ſuppoſant bien prouvé, paroît plutôt analogue à celui des étoiles changeantes, qu'à la ſuppoſition des ſatellites; ſi de deux étoiles ſituées très-près l'une de l'autre, l'une eſt changeante, tous les faits que M. Mayer rapporte à cet égard s'expliquent très-aiſément, ſans rien admettre qui ne ſoit déjà connu en Aſtronomie. Ainſi les véritables preuves de l'exiſtence de ces ſatellites, doivent être tirées de leur changement de poſition, en ſuppoſant que ces changemens ſoient beaucoup plus grands que ne peuvent l'être les erreurs des obſervations. M. Mayer rapporte un fait qui, s'il étoit bien démontré, décideroit la queſtion; c'eſt que M. Maskeline a vu le ſatellite de α d'Hercule paſſer avant l'étoile; & que lui, M. Mayer, le voit actuellement paſſer après. Que le nombre des étoiles doubles ſoit immenſe, c'eſt ce qui eſt bien connu de tous les Aſtronomes, on n'a, pour

s'en convaincre, qu'à diriger une lunette sur la constellation de l'Ecrevisse, on en appercevra à la fois plus que M. Mayer n'en a peut-être vu dans tout le reste du ciel. Au reste, ces observations de M. Mayer sont intéressantes & méritent d'être suivies.

M. Schulze traite des moyens de déterminer immédiatement l'équation du tems. La manière ordinaire de la trouver, suppose qu'on connoisse déjà ce que l'on cherche; car, pour la déterminer, il faut trouver la longitude moyenne du soleil; mais pour trouver cette longitude pour un tems vrai donné, il faut déjà connoître l'équation du tems; pour éviter ce cercle, on prend le tems vrai pour un tems moyen, & la lenteur du mouvement du soleil fait que cette erreur n'est pas de conséquence. M. Schulze, pour éviter le procédé indirect, a cherché à traiter ce problême analytiquement, & à en donner une solution directe. Il est

venu à bout de tout réduire à la recherche de quelques argumens & à quelques tables qui donnent l'équation du tems. Il prend pour cela la suite connue des géomètres qui détermine la longitude vraie du soleil par sa longitude moyenne, & qui procède suivant les sinus de l'anomalie du soleil simple, de la triple, &c. Il se sert ensuite d'une série que M. de la Grange a donnée dans les Tables astronomiques de Berlin pour trouver l'ascension droite d'un astre dont on connoît la longitude & la latitude, car les calculs trigonométriques dont se servent ordinairement les Astronomes lui ont paru trop indirects pour son but. Ces deux suites, developpées convenablement & traitées avec adresse, lui donnent les deux parties de l'équation du tems, dont la première dépend uniquement de l'équation du centre du soleil, & la seconde de la variation de la déclinaison de cet astre. M. Schulze, dans ses calculs, a égard à

la variation de l'obliquité de l'écliptique ; mais cette variation étant petite, se prête à des abbréviations de calculs. Il parvient à des formules qui lui donnent l'ascension droite pour un tems vrai donné considéré comme tems moyen, par les moyens mouvemens du soleil, la longitude vraie du soleil pour un tems vrai donné, (sans qu'on soit obligé de convertir ce tems vrai en tems moyen) & l'équation du tems d'une manière immédiate. La solution de ces trois problêmes généraux est réduite à des tables simples & très-commodes, & les argumens même de ces tables peuvent se réduire en tables qui ne dependent que des mouvemens moyens. M. Schulze donne ici ces dernières tables, & publiera les autres dans un des volumes suivans des Ephémérides de Berlin.

On lit après cela un Mémoire sur l'éclipse totale du soleil observée le 24 Juin 1778, par Dom Antonio de Ulloa, Commandant général de

la flotte de la Vera-Cruz, fut le vaisseau l'*Espagne*, près de l'isle de Tercere, vis-à-vis le Cap de S. Vincent. Cette éclipse fut totale pendant quatre minutes; & pendant cet intervalle de tems, Dom Antonio observa deux phénomènes bien remarquables. Le premier étoit un anneau lumineux qui environnoit la lune; il commença cinq ou six secondes après l'immersion totale, & finit cinq ou six secondes avant l'émersion; cet anneau paroissoit se mouvoir circulairement comme un charbon allumé qu'on fait tourner. La lumière augmenta à mesure que le centre de la lune s'approcha du centre du soleil; & à l'instant du milieu de l'éclipse, sa largeur étoit d'environ une sixième partie du diamètre de la lune. Il lançoit avec plus ou moins de force des rayons de toutes les parties de sa circonférence qu'on voyoit encore à la distance d'un diamètre de la lune. Cet anneau diminua à mesure que le centre

de la lune s'éloigna de celui du ſoleil. Pendant la durée de l'éclipſe totale, ſa couleur varioit de l'intérieur à l'extérieur; l'intérieur étoit rouge, le milieu étoit d'un jaune qui devenoit toujours plus clair juſques vers l'extérieur qui étoit blanc. Dom Antonio conclud de ces apparences qu'elles étoient produites par l'atmoſphère de la lune qui doit être plus tranſparente, plus pure, plus homogène & plus propre à réfléchir les rayons que la nôtre; il croit que cet anneau ne pouvoit provenir des rayons ſolaires réfléchis par l'atmoſphère terreſtre, puiſque le diſque ſolaire étoit entièrement couvert par le diſque lunaire, & que dans ce cas les couleurs auroient eu plus de rapport avec celles de l'Iris, au lieu qu'elles étoient les mêmes que celles qu'on remarque au ſoleil à ſon lever & à ſon coucher. Il croit donc que cet anneau eſt une partie du diſque ſolaire vu au travers de l'atmoſphère lunaire. Le ſecond phénomène eſt un

point lumineux qui parut sur le bord obscur de la lune, environ une minute & un quart avant que le bord commençât à sortir. Ce point fut apperçu également par Dom Joachim de Aranda, Capitaine des frégates de l'armée, & par Dom Pedro Wintuson, Major de la flotte. Il parut d'abord comme une étoile de la quatrième grandeur, puis comme une étoile de la troisième, & étoit semblable à une étoile de la seconde, lorsque le bord du soleil parut. Dom Antonio explique ce phénomène par une inégalité du disque, qui laissoit échapper quelques rayons solaires avant l'émersion, & que la lumiere de la lune, lorsqu'elle est éclairée, empêche d'appercevoir. On peut juger de la profondeur du disque par la durée de l'apparition de ce point. Il étoit situé au nord-oüest de la lune, un peu plus au nord que l'endroit où le soleil commença à reparoître. Pendant l'éclipse le vaisseau avoit été de l'oüest à l'est, & il

parcourut $100\frac{1}{7}$ milles de 20 au deg. depuis la fin de l'éclipse jusqu'à ce que le vaisseau fut au nord du cap S. Vincent. Il faudroit déterminer la différence des méridiens entre ce cap & les principaux observatoires de l'Europe. Le commencement de l'éclipse ne put pas être observé à cause du mouvement du vaisseau ; la fin arriva à $4^h\,48'$, le commencement de l'éclipse totale à $3^h\,44'$, & la fin à $3^h\,48'$; enforte que le milieu de l'éclipse arriva environ à $3^h\,46'$.

On trouve ensuite deux extraits de Lettres de M. le Professeur Kratzenstein à M. Bernoulli, datées de la fin de de 1777. Dans la première, M. Kratzeinstein dit qu'ayant mis en état un télescope newtonien de six pieds, il s'en est servi pour observer les taches du soleil, & qu'il s'est convaincu que ce sont des creux plus ou moins profonds du disque. Il dit aussi avoir vu, pour la premiè e fois, des inégalités sur le disque solaire, avoir très-bien distingué une émi-

nence qu'il compare à la montagne de la table du cap de Bonne-Espérance, mais qui est beaucoup plus large à proportion que celle là. M. Krarzeinstein préfère un miroir objectif qui ne soit pas bien poli, parce que l'extrême poli nuit à la figure sphérique du miroir, & éblouit trop. Il se représente le soleil comme une masse de tourbe enflammée, dans laquelle il se fait de tems en tems des explosions qui produisent des creux à la surface; ces creux sont des taches; ils se remplissent ensuite de matière lumineuse toute nouvelle, & brillent plus qu'auparavant; ce que l'Auteur dit avoir remarqué. Il demande ensuite ce que deviennent les cendres & les débris, il en fait des comètes, & explique par-là l'augmentation du nombre de ces astres. Mais cela diminueroit la masse & le diamètre apparent du soleil: l'Auteur convient de la première diminution, mais non de la seconde, parce qu'il croit que la terre s'ap-

proche du soleil dans le même rapport que diminue le diamètre du soleil. C'est ce dont on jugera, dit-il, au premier passage de Vénus sur le soleil. Tout ceci rappelle ce que disoit le grand Newton: *Philosophiæ naturalis illud est officium & finis ut ex phænomenis sine fictis hypothesibus arguamus*, &c. Dans la seconde lettre, M. Kratzenstein communique à M. Bernoulli une liste de plusieurs lieux dont le Capitaine Niebuhr a déterminé les latitudes dans son voyage en Arabie; les observations sur terre ont été faites avec un quart de cercle de deux pieds de P. Mayer de Gottingen, & celles de mer avec un octant de Hadley fait par Bird. Le second volume du voyage de M. Niebuhr va paroître & contiendra les observations astronomiques elles-mêmes, qui sont le fondement de ces déterminations.

M. Schulze rapporte les observations qu'il a faites à Berlin pendant

les six derniers mois de 1777 & les six premiers mois de 1778. Ce sont des éclipses des satellites de Jupiter & des occultations d'étoiles par la lune. Pour observer les éclipses des satellites, il s'est servi d'une lunette achromatique de Dollond qui grossit 90 fois, & d'un télescope grégorien qui est à-peu-près de la même force, mais qui est moins propre aux observations, parce qu'il a un peu plus d'Iris; ce qui donnoit le tems à M. Schulze de faire la même observation successivement avec les deux instrumens; il a soigneusement marqué les différences d'observations, & en a fait les ordonnées d'une courbe, dont les abscisses étoient les sinus des distances de Jupiter à la quadrature quadrahirg; il a fait cette opération pour le premier satellite, & a trouvé que la courbure de cette courbe étoit assez régulière, les écarts étant assez petits pour venir de l'état de l'air. M. Schulze n'avant employé pour cela que huit observations,

vations, remarque, avec raiſon, qu'il faudroit en employer un plus grand nombre. Il paroît plus que douteux qu'on obtint une courbe régulière en comparant ainſi des lunettes de forces très-différentes. Il y a dans l'obſervatoire de Genêve une petite lunette achromatique de trois pieds, qui, dans le tems des quadratures, ne s'écarte que d'une vingtaine de ſecondes d'une autre lunette de dix pieds de la même eſpèce. Cependant quinze jours avant & après l'oppoſition on ne peut point du tout obſerver les éclipſes avec la petite lunette, le ſatellite ſe confondant avec le diſque pluſieurs minutes avant l'obſervation.

M. Lyons avoit donné dans le *Nautical Almanac* de 1778, la ſolution de ce problême : trouver la hauteur du pôle en ne connoiſſant que le tems que met le diamètre du ſoleil à traverſer un fil horizontal ou un fil vertical. M. Schulze examine cette ſolution, & fait voir qu'elle

est fautive & ne pourroit être employée que dans le cas où la hauteur du soleil seroit nulle ou si petite, que l'on pût supposer son cosinus égal à l'unité. Il donne ensuite la véritable solution du problême qui consiste à trouver l'angle parallactique par le tems que met le soleil à traverser un fil horizontal ou vertical comparé à celui qu'il employe à traverser le méridien. C'est l'inverse du problême que M. de la Lande enseigne à résoudre dans son Astronomie. Cet angle parallactique une fois connu, M. Schulze résout un triangle sphérique formé par le zénit, le pôle & le soleil, & il détermine la hauteur du pôle par la hauteur de l'astre, sa déclinaison & son angle parallactique. C'est ce même triangle dont la considération a donné lieu à toute l'Astronomie nautique de M. de Maupertuis, qui combine ensemble les élémens de ce triangle, excepté l'angle parallactique. M. le Comte de Matuschka

avoit envoyé une solution de ce même problême à M. Bernoulli ; il cherchoit l'angle parallactique de la même manière ; mais ensuite, pour trouver la hauteur du pôle, il supposoit connu l'angle horaire, au lieu que M. Schulze suppose connue la déclinaison, & M Schulze remarque que ce n'étoit pas là résoudre le problême que M. Lyons avoit en vue, parce que sa principale utilité auroit lieu sur mer, où l'angle horaire d'un astre est bien plus difficile à connoître que sa déclinaison. Au reste, tout cela revient à la différente combinaison des élémens d'un seul & même triangle. M. Schulze observe, avec bien de la raison, que cette méthode ne doit être employée que dans un cas de nécessité, parce que la moindre erreur sur l'observation du passage du soleil, en peut produire une assez grande sur l'angle parallactique. M de Mauperruis a donné pour ces cas-là une méthode très élégante, qui consiste à trouver la hau-

teur du pôle par la durée du lever ou du coucher du soleil dans le problême 10 de son Astronomie naurique.

M. Schulze rapporte après cela l'observation qu'il a faite à Berlin de l'éclipse du soleil du 24 Juin 1778, avec la lunette de Dollond dont j'ai parlé plus haut. Le commencement de l'éclipse arriva à 4ʰ 44′ 50″ tems vrai, & la fin à 6ʰ 12′ 36″. Il donne aussi la mesure de la partie éclairée du soleil à différens instans de l'éclipse.

On lit ensuite la même observation faite à Mannheim par MM. Mayer & Mezger. Le commencement arriva, suivant M. Mayer, à 4ʰ 23′ 5″ 5; suivant M. Mezger, à 4ʰ 23′ 4″ 0; & la fin arriva, suivant M. Mayer, à 6ʰ 1′ 27″ 5; suivant M. Mezger, à 6ʰ 1′ 28″ 0.

Ces Astronomes donnent aussi la mesure des parties éclairées du soleil, & l'immersion des taches dans l'ombre.

Ce volume est terminé par le ré-

ſultat des oppoſitions de Saturne au ſoleil arrivées en 1774, 1775, 1776 & 1777, avec l'erreur des tables de Halley, pour faire ſuite au Recueil de ces oppoſitions qui ſe trouve dans le ſecond volume des Tables aſtronomiques publiées à Berlin, & que M. de la Lande avoit auſſi données dans les Mémoires de l'Académie. M. Schulze promet de donner dans le volume ſuivant de ces Ephémérides de ſemblables réſultats pour Jupiter.

C'eſt ainſi que les Aſtronomes de Berlin continuent de donner chaque année un excellent Recueil de Mémoires qui accélère les progrès de la ſcience; & qui doit faire deſirer à tous les Aſtronomes de ſavoir la langue allemande pour profiter de ces nouvelles richeſſes. Ils ſçauront gré du moins à M. Trembley du zèle avec lequel il nous met à portée de faire connoître à nos lecteurs cet excellent Traité.

[*Extrait de M. de la Lande.*]

EXAMEN Maritimo theórico práctico, ó tratado de Mechanica aplicado á la construccion, conocimiento y manejo de los navios y demas embarcaciones : c-à-d. *Examen théorique & pratique*, ou *Traité de Méchan que appliqué à la construction & à la manœuvre des vaisseaux, & autres embarca ions.* Par *D. Georges Juan*, Commandeur d'Altaga dans l'Ordre de Malthe, Chef d'Escadre, Commandant des Gardes de la Marine d'Espagne, de la Société Royale de Londres & de l'Académie Royale de Berlin. A Madrid, de l'imprimerie de D. Francisco Manuel de Mena. 1771. 2 v. *in*-4°.

Qui descendunt mare in navibus : facientes operationem in aquis multis.

Ipsi viderunt opera Domini, & mirabilia ejus in profundo. Ps. 106.

PREMIER EXTRAIT.

IL y a peu d'Ouvrages aussi intéressans pour la Navigation que celui de Don Georges Juan, le plus célebre

Officier de la Marine d'Eſpagne, & qui avoit accompagné M. Bouguer au Perou, en 1735. M. Lévêque, habile Profeſſeur d'Hydrographie à Nantes, ayant entrepris de traduire cet Ouvrage, & nous en ayant adreſſé une notion intéreſſante, nous avons cru qu'il ſeroit utile de faire connoître en France un Livre, qui, malgré une intervale de pluſieurs années, n'a point percé dans notre Marine, & n'avoit point été annoncé dans notre Journal.

Notre nation eſt cependant celle qui s'eſt le plus occupée de la théorie, de la conſtruction & de la manœuvre des vaiſſeaux, & nous avons pluſieurs bons Ouvrages ſur cet objet; mais il reſte beaucoup à faire ſur cette importante partie de nos connoiſſances; nous ne pouvons refuſer d'admettre que la ſupériorité actuelle des François dans la conſtruction des vaiſſeaux, ne ſoit, en grande partie, le fruit des recherches des Savans qui en ont fait l'objet de

leurs travaux; & lorsque les expériences de M. Thevenard sur la résistance des fluides auront été appliquées à la pratique, il en resultera nécessairement de nouveaux progrès.

Vers la fin du dernier siècle, l'Europe n'avoit aucun Ouvrage théorique sur la Navigation, si ce n'est sur le Pilotage. La construction des vaisseaux étoit abandonnée à de simples charpentiers, & l'on ne pensoit pas que l'art du constructeur fût fondé sur une application continuelle de la Méchanique & de la Géométrie, qui sont, surtout la première, les branches les plus difficiles des Mathématiques. Ceux qui exerçoient cette profession étoient seulement guidés par leur propre expérience, & par leurs lumières naturelles; ils variolent les formes des vaisseaux suivant qu'il leur paroissoit convenable; ils se fondoient sur le récit des Navigateurs, & en adoptoient très-souvent les préjugés: flottant ainsi dans les espaces immenses de

l'erreur, ce n'étoit que par un hazard ſingulier qu'ils pouvoient parvenir à faire des vaiſſeaux qui euſſent de bonnes qualités.

Le concours de la théorie & de l'expérience eſt abſolument néceſſaire à la perfection de ce grand art; & en jettant un coup-d'œil ſur les difficultés que ce concours préſente, on ne peut être étonné de l'ignorance des ſiècles précédens. « L'homme de » mer occupé tout entier de la pra» tique, fatigué par des travaux for» cés ne trouve plus de tems pour une » étude auſſi étendue, & auſſi péni» ble; le Savant qui a beſoin d'une » grande tranquilité pour ſes médi» tations, ne s'accorde nullement » des fatigues extrêmes & des riſques » dans leſquels l'autre paſſe ſa vie, » cependant l'expérience apprend tou» jours des choſes qu'il eût été preſ» que impoſſible de découvrir par la » ſeule théorie; » on ne peut diſconvenir que c'eſt la difficulté de réunir ces deux parties, qui a fait reſter

pendant si long-tems cet art dans les ténèbres. C'est maintenant qu'on peut légitimement espérer qu'il fera les derniers pas vers sa perfection. Le feu Roi ayant fait dépendre l'avancement des Officiers de sa Marine de leurs connoissances, les a assujettis à des études suivies, & à des examens, auxquels on doit attribuer le degré de connoissances qui règne dans ce corps.

Dom Georges avoit le rare avantage d'être un des plus profonds géomètres de l'Europe, & un des plus grands Navigateurs. La réunion de ces deux qualités lui a fait découvrir des règles très-importantes, & l'a porté à rejetter un grand nombre de celles qui étoient admises, presque sans la moindre répugnance, par les hommes les plus éclairés. Nous ne prétendons point affirmer ici que l'Auteur n'ait pas quelquefois donné un peu trop d'extension à sa théorie, & aux conséquences qu'il en a tirées pour la pratique; c'est aux

navigateurs géomètres à juger ce travail qui nous a paru de la plus grande importance, par la géométrie qu'il contient & par les formules de pratique qui en sont déduites. Nous croyons donc faire également plaisir aux géometres, aux Ingénieurs constructeurs, & aux marins, en entrant à ce sujet dans quelque détail.

L'Auteur expose dans un discours préliminaire les differens Ouvrages publiés à l'époque du sien; il fait connoître les différens défauts de la théorie qu'ils renferment Le P. Pardies, Jésuite, donna en 1673, *son Traité de Statique* ou *de la science des Forces mouvantes*; c'est le premier Ouvrage qui contienne une application de la méchanique aux mouvemens d'un vaisseau, aussi cet Ouvrage contient-il le germe des Théories qui ont suivi. En 1689, *le Chevalier Renau* publia un Ouvrage *in*-8°. intitulé : *Théorie de la Manœuvre des vaisseaux*. Il suivit la route tracée par le P. *Pardies*; il admet que

les réſiſtances ſont comme les quarrés des vîteſſes des fluides, & comme les quarrés des ſinus de leur incidence ſur les ſuperficies qu'ils choquent ; principe qui, juſqu'à ces derniers tems, a été admis ſans qu'on y ſoupçonnât d'erreur. L'Ouvrage du *Chevalier Renau* étoit défectueux à pluſieurs égards ; auſſi fut il attaqué par le célèbre *Huyghens*, dans la *Bibliothèque univerſelle & hiſtorique* ; Renau défendit ſon opinion dans notre Journal de 1695, d'une manière qui ne ſatisfit point *Huyghens* ; ce qui occaſionna pluſieurs répliques de part & d'autre. En 1696, au mois de Juillet, il parut un Mémoire de *Jacques Bernoulli*, Profeſſeur de Mathématiques à Groningue, dans lequel il admettoit, à quelques modifications près, l'opinion de *Huyghens* ; il s'en écarta principalement en ne ſuppoſant pas comme les deux autres la vîteſſe du vent infinie par rapport à celle du vaiſſeau ; & c'eſt pour cela que ſes réſultats ſont en

partie différens. Renau provoqué par cette nouvelle attaque, publia un nouvel Ouvrage intitulé : *Mémoire où eſt démontré un principe de la Méchanique des liqueurs, dont on s'eſt ſervi dans la Théorie de la Manœuvre des vaiſſeaux, & qui a été conteſté par M.* Huyghens. Jean Bernoulli, frère de celui dont nous venons de parler, ſe déclara d'abord pour *M. Renau ;* mais après de plus ſérieuſes réflexions, il ſe joignit à Huyghens, & il publia en 1714 ſon *Eſſai d'une nouvelle Théorie de la manœuvre des vaiſſeaux ;* & tous les Sçavans ſe déclarèrent en faveur des vîteſſes trouvées par Huyghens Jean Bernoulli ne voulut cependant pas limiter les vîteſſes du vent, comme l'avoit fait ſon frère d'après des réflexions auſſi juſtes que profondes ; c'eſt pour cela que les déterminations de la viteſſe des vaiſſeaux n'ont pas la même exactitude. Il réſolut différens problêmes qui n'avoient pas encore été tentés ; & toutes les détermination-

que produisit ce grand homme auroient été de la plus grande utilité, si la géométrie qu'elles employoient avoit été accompagnée de quelque expérience.

M Parent, de l'Académie R. des Sciences donna ensuite son Ouvrage intitulé, *Essais & recherches de Mathematiques & de Physique*, dans lequel on trouve une proposition, sur la *situation, route & vitesse d'une figure plane tirée dans un fluide*; il la fonda sur les principes de *Jacques Bernoulli*; mais il n'obtint pas les mêmes résultats pour n'avoir pas considéré tous les élémens qui doivent entrer dans ce calcul.

Le P. Paul Hoste, Professeur de Mathématiques dans le Séminaire Royal de Toulon, avoit publié avant tout ceci un Ouvrage *in-folio*, intitulé, *Théorie de la construction des vaisseaux*, qui sert de suite à un Ouvrage qui l'accompagne, intitulé, *l'Art des Armes navales*, Ouvrage très-connu & justement estimé dans

la Marine. Le grand reproche que les Géomètres font au Père *Hoſte*, c'eſt qu'il admet que les réſiſtances des fluides ſont comme les ſimples vîteſſes, & les ſimples ſinus des angles d'incidence; mais Dom George Juan fait voir que l'erreur de la Théorie de cet Auteur ne vient pas tant de cette ſuppoſition que du défaut de principes de la méchanique, ſur les réſiſtances, ſur la théorie de l'effort des voiles, ſur les tendages & autres actions du vaiſſeau.

Cette ſcience ne fit aucun progrès juſqu'en 1731, où M. Pitot de l'Académie Royale des Sciences, publia la *Théorie de la manœuvre des vaiſſeaux réduite en pratique*; il donne des tables des angles que doivent former les voiles d'après les principes établis dans ſon Ouvrage, mais outre les erreurs théoriques qu'on y rencontre, M. *Pitot* manquoit abſolument de pratique, ce qui lui fit porter des jugemens purement arbitraires ſur les opérations de la mer &

des marins ; il supposoit des faits qu'on n'a jamais vus.

Quatre années auparavant, M. Bouguer, alors Professeur Royal d'Hydrographie au Havre de Grace, donna son traité *de la mâture des vaisseaux*, qui remporta le prix proposé par l'Académie Royale des Sciences. Les idées de l'Auteur sont d'augmenter considérablement la largeur des voiles, afin d'augmenter la marche des vaisseaux sans qu'ils soient exposés à souffrir de grandes inclinaisons, avantage qui ne s'obtient que lorsqu'on a vent en poupe. Quoique M. Bouguer reconnût l'impossibilité de faire usage de cette voiture dans les autres positions il exigeoit cependant que les voiles s'abaissassent & s'elargissent de manière à avoir deux fois ou même deux fois & demi la largeur quelles ont maintenant ; par cette pratique les vergues & les voiles seroient continuellement noyées sous l'eau ; & outre la difficulté de les assujetir & de les orienter, D. J. prouve

qu'il seroit impossible que le vaisseau gouvernât avec un tel appareil, considération que M. Bouguer n'avoit pas prévue alors, parce que ce sont des faits que la pratique fait découvrir & qu'on trouveroit difficilement sans son secours.

On trouve dans le Tome II du *Traité des fluxions* du célèbre *Colin-Mac-Laurin*, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Edimbourg, la solution du problême sur les angles que les voiles doivent former avec la quille; l'Auteur suppose la vîtesse du vent infinie & la dérive nulle, comme l'avoit fait Jean Bernoulli; sans cela, & d'autres suppositions erronnées sur la résistance, nous aurions la solution rigoureuse tant desirée.

Tous ces Ouvrages ne contenoient qu'un certain nombre de propositions détachées; mais en 1746, M. Bouguer en fit la récapitulation, la correction, & en ajouta plusieurs autres absolument nouvelles, dans son

Traité du navire, de sa construction & de ses mouvemens. On trouve dans cet Ouvrage célèbre l'examen particulier de tous les objets qui concernent le grand art qu'il traite, les solutions géométriques, appliquées avec succès & mises pour ainsi dire à la portée des commençans. Cet Ouvrage donna à son Auteur dans toute l'Europe savante, la célébrité qu'il méritoit : & s'il avoit réuni les connoissances pratiques nécessaires pour découvrir les fausses suppositions de la théorie, il ne nous auroit rien laissé à desirer.

M. Léonard Euler donna en 1749 son Ouvrage intitulé, *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, 2 v. *in* 4°. L'ordre singulier, & la profonde Géométrie avec lequel cet homme célèbre traite toutes ces matières est vraiment digne d'admiration ; & si la pratique avoit concouru à ce grand Ouvrage, cet art auroit acquis toute la perfection dont il est susceptible. Ce sont

ces Ouvrages qui ont servi de guide à Dom G. J. dans la partie scientifique de la marine; & la pratique qu'il avoit au plus haut point, l'a mis en état d'analyser les différentes causes qui peuvent influer dans les résultats lorsqu'ils ne se sont pas trouvés conformes à ceux de la théorie; car si ces deux parties ne sont pas d'accord entr'elles, une des deux au moins est vicieuse.

« Un des premiers doutes qui se » présentèrent à moi, dit l'Auteur, » ce fut sur la marche des vaisseaux; » selon la théorie, le navire ne peut » prendre que $\frac{100}{136}$ de la vîtesse du » vent, en le supposant même des » meilleurs voiliers, & naviguant » avec toutes voiles vent en poupe, » ou vent largue, deux positions qui » paroissent indifférentes à M. Bou- » guer Suivant M. Mariotte (Traité » du mouvement des eaux) la vîtesse » du vent est de 24 pieds par se- » conde, & encore ajoute-t-il que » c'est la vîtesse des vents incommo-

» des contre lesquels on a peine d'al-
» ler ; M. Clare répete la même
» chose, & par mes propres expé-
» riences *je suis demeuré convaincu*
» *que le vent* parcourant 18 à 20
» pieds par seconde, les vaisseaux
» orientés vent largue sont obligés de
» prendre des ris & même de serrer
» les voiles dans la crainte de rompre
» les vergues & les mâts. M. Derham,
» qui a répété plusieurs expériences,
» dit que dans les plus violens oura-
» gans, le vent parcourt 66 pieds
» anglois, & quelquefois plus de 70
» à 90 pi. ajoutant que quelques-uns
» parcourent seulement 44, d'autres
» 22, & même moins, qu'il y en a
» qui ne parcourent pas 1 mille par
» heure, ce qui équivaut à un pied $\frac{1}{2}$
» par seconde. Par mes propres expé-
» riences, j'ai trouvé que les brises
» d'été qui régnent journellement à
» Cadix, parcourent en général 12
» pieds par seconde, un peu plus ou
» un peu moins; ce qui se rapporte
» très-bien avec les Auteurs cités.

» Ainſi, ſuppoſant qu'un vaiſſeau » portant toute ſa voilure, le vent » parcourt 24 pieds par ſeconde, » (c'eſt tout ce qu'on peut ſuppoſer, » encore eſt-il fort douteux qu'il » puiſſe avoir tant de force) ſelon la » théorie admiſe juſqu'à préſent, le » vaiſſeau ne pouvant prendre que » les $\frac{100}{336}$ de la vîteſſe du vent, cela » correſpond dans le cas préſent à 7 » p. $\frac{48}{336}$ par ſeconde, ou 4 milles $\frac{1}{2}$ » par heure; réſultat fort éloigné de » 9, 10 & 11 milles qu'un vaiſſeau » a coutume de faire dans de pareil- » les circonſtances, comme tous les » marins en conviendront. Prenons » le calcul en ſens contraire; ſuppo- » ſons que le vaiſſeau parcoure 11 » mill s, comme l'experience le » prouve, ce qui répond à 17 pieds » $\frac{1}{2}$ par ſeconde. Dans ce cas le vaiſ- » ſeau doit parcourir $\frac{316}{100}$ de 17 pieds » $\frac{1}{2}$, ou à-peu-près 58 pieds françois » qui équivalent à 62 pieds anglois: » enfor e que pour que le navire faſſe » 11 milles, diſtance qu'il parcoure

» effectivement avec toutes voiles,
» il faut, pour ainsi dire, l'ouragan
» observé par Derham. Les consé-
» quences sont déduites en supposant
» avec M. Bouguer, que la densité
» de l'air est $\frac{1}{570}$ de celle du vent; en
» la prenant de $\frac{1}{850}$, il ajoute que
» la vîtesse du vaisseau ne seroit que
» la $\frac{100}{479}$ partie de celle du vent; de
» sorte que les 4 milles $\frac{1}{2}$ de sa mar-
» che, ne se réduiroient alors qu'à 3
» milles $\frac{1}{3}$; & la vîtesse du vent pour
» que le vaisseau parcoure 11 milles,
» doit être de 77 p. $\frac{1}{3}$ anglois, ce
» qui forme un ouragan complet.»

« Je pensai d'abord que ce dé-
» faut de correspondance pouvoit ve-
» nir de quelque erreur de calcul;
» cependant ayant calculé de nou-
» velles formules, elles ont servi à
» le confirmer. Pareillement trou-
» vant qu'au plus près du vent, le
» navire ne peut prendre, avec tout
» son appareil, que les $\frac{818}{1000}$ de la vî-
» tesse du vent, le vent devroit par-
» courir 77 p. $\frac{1}{2}$ anglois par sec. pour

» faire parcourir au vaisseau 6 milles » par heure, comme les parcourent » beaucoup de vaisseaux; ce qui, » par beaucoup de raisons, est im- » possible, attendu que le vaisseau » ne pourroit porter tout son appa- » reil avec un vent aussi violent. »

Toutes ces déterminations étant fondées sur ce que le vaisseau parcourt 11 milles par heure avec tout son appareil, par l'action seule d'un vent qui parcourt 24 pieds par seconde, il étoit nécessaire de s'assurer si cette vîtesse assignée par Mariotte & Derham, ne seroit pas plus petite que la véritable, ce qui approcheroit davantage des déterminations fournies par la théorie; car pour que le vaisseau fasse 11 milles par heure, il faut qu'il parcoure 17 p. $\frac{1}{4}$ par seconde, ce qui est à-peu-près les $\frac{2}{3}$ de la vîtesse du vent, & non pas le $\frac{1}{2}$ comme le fournit le calcul: voici le précis des expériences que l'Auteur a faites à ce sujet.

« Je pris un canot, & tandis qu'en

» y naviguant vent largue, on mesu-
» roit sa vîtesse, on mesuroit à terre
» celle du vent en lui abandonnant
» des petites plumes très-légères, &
» observant avec une montre à se-
» condes le chemin qu'elles parcou-
» roient dans un tems donné. Après
» avoir répété plusieurs fois ces expé-
» riences, je reconnus que non seu-
» lement on ne peut augmenter les 24
» pieds, mais qu'il faut les diminuer
» de beaucoup, ce qui me surprit
» singulièrement. Enfin je trouvai
» que le navire alloit très-peu moins
» que le vent, de sorte que celui-ci
» parcourant 10 à 11 pieds, le canot
» en parcouroit à-peu-près 10; phé-
» nomène bien singulier pour ceux
» qui ont cru que la vîtesse du vent
» étoit presque infinie par rapport à
» celle du vaisseau, mais qui n'en est
» pas moins certain. On peut répé-
» ter journellement cette expérience
» dans tous les ports où l'on a la
» commodité de passer à la voile
» d'un côté à l'autre, comme cela

» arrive

» arrive dans la Baye de Cadix. De » cette ville au port Sainte Marie, il » y a 5 milles ou 30400 pieds an- » glois; les barques font ce trajet en » courant vent largue, le vent fai- » sant 12 pieds par seconde, en $\frac{5}{4}$ » d'heure ou 2700 secondes, ce qui » donne $\frac{7}{27}$ de vîtesse à l'embarcation. » De-là on voit clairement qu'on ne » peut pas raisonnablement supposer » plus de 24 pieds de vîtesse au vent, » pour que le vaisseau parcoure 17 » pieds $\frac{1}{4}$, surtout, si on le suppose » bon voilier. »

Il est donc nécessaire que la théorie des résistances des fluides enseignée jusqu'ici soit erronnée, & on conçoit que l'erreur qui en résulte dans les vîtesses, ainsi qu'on vient de le voir, influe sur tous les élémens déduits de cette théorie, comme les angles que les voiles doivent faire avec le vent, sont ceux du gouvernail; il en sera de même de la dérive, & de la force du vent sur les voiles, &c. Aussi l'Auteur n'a-t-il

épargné, ni expériences, ni fatigues pour trouver ce défaut dans les réſiſtances, & pour établir la vraie théorie; & il aſſure avoir réuſſi au de là de ſes eſpérances. Voici comment il s'exprime.

« J'ai trouvé la force de l'eau courante contre une ſurface que je lui » expoſois, non-ſeulement, dans » certaines occaſions, quatre fois » plus grande que celle que lui aſſigne M. Mariote; (*Traité du mouvement des eaux Diſ.* 3 *part.* 2) mais » dans d'autres juſqu'à huit fois plus » grandes. Cela vient de ce que cette » force ne dépend pas ſeulement de » la grandeur de la ſurface choquée, » comme on l'avoit cru juſqu'ici, » mais encore de ce qu'elle eſt plus » profondément plongée dans le » fluide; de ſorte que la même ſurface parallelogramme rectangle, » étant poſée ſur ſon plus grand côté » horiſontal, ſouffre beaucoup moins » de réſiſtance que ſi le même côté » eſt vertical. C'eſt une obſervation

» très-importante pour la Marine, » & qui n'avoit été faite par per- » sonne, quoiqu'elle soit une con- » séquence évidente de la gravita- » tion. Lorsque la surface avoit une » longueur quadruple de sa largeur, » la résistance en mettant son plus » grand côté vertical, etoit près de » deux fois plus grande qu'avec le » même côté horizontal, ce qui ap- » proche du rapport des racines quar- » rées des hauteurs ou profondeurs » de la surface dans le fluide. Ainsi, » si un navire a ses dimensions linéai- » res doubles de celles d'un autre » qui soit semblable, les surfaces » choquées du premier seront qua- » druples de celles du second, & se- » lon ce qui a été enseigné jusqu'à » présent, les résistances seront dans » le rapport de 4 à 1; mais selon ces » observations, elles seront à-peu- » près dans le rapport de $5\frac{1}{2}$ à 1; » différence, qui, comme on voit, » mérite d'être considérée. »

« Les expériences ont aussi prouvé

» clairement que les réſiſtances ne » ſuivent pas la raiſon du quarré des » vîteſſes & des ſinus des angles d'in- » cidence, mais ſont très-près de » celle des ſimples vîteſſes & des ſi- » nus d'incidence. »

L'Auteur ayant toujours compoſé ſa Théorie avec l'expérience, y a toujours trouvé la plus exacte conformité. « Par cette nouvelle théo- » rie, les réſiſtances ſont comme les » denſités des fluides, comme les » ſurfaces choquées, comme les ra- » cines quarrées de leur profondeur » dans les fluides, comme les ſimples » vîteſſes & les ſinus d'incidence. » Lorſque la ſuperficie n'eſt pas en- » tiérement ſubmergée dans le » fluide, il y a une nouvelle quantité » à conſidérer dans la réſiſtance, qui » n'a aucun rapport avec la ſurface » choquée, & qui réſulte ſeulement » de la vîteſſe; elle n'eſt pas comme » les ſimples vîteſſes, mais comme » leurs quarrés quarrés. Dans certains » cas, il y a une 3e. quantité qui eſt

» comme le quarré des vîtesses &
» comme les superficies choquées ;
» celle ci correspond précisément au
» cas qu'on a considéré jusqu'à pré-
» sent. Dans d'autres circonstances,
» il y a encore une quatrième quan-
» tité, qui ne dépend nullement des
» vîtesses, mais seulement des sur-
» faces. — En général, les résistan-
» ces, suivant cette théorie, dépen-
» dent de quatre quantités distinc-
» tes, dont quelques-unes s'éva-
» nouissent dans certains cas ; &
» dans la Marine qui est l'objet que
» nous nous proposons, elles se ré-
» duisent ordinairement à une, qui
» est celle que nous avons d'abord
» exposée. Cependant dans les cas
» d'une très-grande vîtesse, nous ne
» pouvons nous dispenser de faire
» attention à la deuxième : quant à
» la troisième qui est l'unique qu'on
» a considerée jusqu'ici, il est ordi-
» nairement inutile d'y avoir égard. »

Notre Auteur ayant ainsi établi la nouvelle théorie des résistances,

en a fait l'application à différentes expériences faites en grand, pour éviter les différens inconvéniens qui sont beaucoup plus sensibles dans celles qui sont faites en petit; & lorsqu'il avoit tout lieu d'attendre les plus grandes différences, à cause de l'augmentation trouvée dans les résistances, il a trouvé le résultat le plus satisfaisant qu'on ait pu espérer. Il a trouvé que les vaisseaux doivent aller précisément comme ils vont; soit vent arrière, soit vent largue ou à la bouline. Cette théorie indique que vent largue quelques embarcations vont à peu-près aussi vîte que le vent, & que même quelques-unes vont plus vîte que le vent même. C'est ce qu'on trouve démontré, non dans le sens de Jean Bernoulli qui est qu'on peut supposer les voiles étendues à l'infini, (*Œuvres de Jean Bernoulli*, *Tom. II*, *N°. XCIII.*) supposition impossible dans la pratique; mais dans le fait, ou dans les cas qui arrivent actuellement dans

beaucoup d'embarcations, comme galères, chebecs, &c.

L'Auteur fait encore l'application de ſa théorie à celle des cerf-volans, autrement nommés comètes; il montre qu'elle cadre fort bien avec les expériences faites par M. J. Sméaton, pour déterminer la force avec laquelle les eaux frappent ſur les roues qu'elles meuvent à l'inſtar des moulins. Ces réſultats ſont d'autant plus favorables qu'on ne peut jetter aucun doute ſur des expériences faites ailleurs ſi long tems auparavant.

Le défaut dans l'évaluation des réſiſtances, a influé ſingulièrement ſur les conſéquences qui réſultoient de cette évaluation pour le calcul de la dérive, & des angles que doivent former les voiles avec la quille & avec le vent dans l'action des voiles. Il en eſt de même à l'égard du gouvernement du vaiſſeau; l'axe des réſiſtances & celui de la force motrice doivent concourir, ſuivant la théo-

rie enſeignée juſqu'à préſent, pour équilibrer le vaiſſeau, & obtenir un gouvernement parfait ; cependant dans la pratique, l'axe des réſiſtances eſt à-peu près d'un ſeptième de la longueur du vaiſſeau plus vers la poupe, que celui de la force motrice, en allant à toutes voiles, & par conſéquent le navire devroit arriver avec force & continuellement ; cependant les vaiſſeaux ſont très-diſpoſés à venir au vent, particuliérement lorſqu'il vente bon frais : ce défaut vient de ce qu'on n'a point eu égard à la courbure des voiles qui porte l'axe de la force motrice plus à la poupe, & l'inclinaiſon du vaiſſeau qui les porte beaucoup davantage. Si ces altérations étoient conſtantes, il n'y auroit pas beaucoup à corriger ; mais, comme l'Auteur le remarque, elles ſont variables, & dépendent de la force du vent, de la figure des voiles, & de la ſtabilité du vaiſſeau. Si on avoit placé la mâture, comme il a été enſeigné, il au-

soit été impossible de gouverner, & beaucoup plus encore si on avoit employé les dimensions assignées par M. Bouguer.

Dans la théorie des roulis & des tangages, on a considéré jusqu'ici le navire comme un pendule; d'où il résulte que tous les roulis & les tangages doivent s'exécuter dans le même-tems; on n'a eu aucun égard à l'action de la houle qui est cependant une des causes du roulis; on a fait abstraction de l'effet des coups de mer; il paroit, dit l'Auteur, que les calculs ont été proposés pour des mers tranquilles, & non pour celles qui passent par-dessus les vaisseaux qu'elles inondent, & quelquefois les font perir. Cet article est traité dans le plus grand détail, & l'Auteur fait voir que les proues aiguës, ou de moindre résistance, que les Géomètres ont tant desirées, seroient continuellement noyées sous les eaux, & que non-seulement elles seroient courir risque d'un naufrage, mais en

core ne produiroient aucun avantage pour la marche, qui eſt l'unique objet qu'on a eu ordinairement en vue; puiſque les réſiſtances croîtroient à meſure que ces proues ſe ſubmergeroient par l'action répétée des lames.

L'Auteur a tâché de délivrer ſa théorie de toutes les erreurs qu'il reproche, avec raiſon aux précédentes; comme ſon Ouvrage eſt très important, nous allons expoſer, d'après lui, l'ordre dans lequel il a traité toutes ces matières.

Le premier volume eſt diviſé en deux livres dont le premier contient neuf chapitres. Les quatre premiers ont pour objet les axiômes & les définitions relatives aux loix du mouvement, avec les principes déduits de l'expérience ſur la gravité; la compoſition & la décompoſition du mouvement & des forces; la théorie des centres de gravité & de leurs mouvemens; la rotation d'un ſyſtême quelconque de corps libres eſt traitée dans toute ſon étendue; on

y donne comme une conſéquence de cette théorie, celle des pendules, & des leviers des trois genres, conſidérés non ſeulement dans l'état du repos, comme on l'a fait juſqu'ici, mais dans celui de mouvement, & on examine la force ou la réſiſtance qu'ils doivent avoir dans leurs fibres & dans la totalité de leurs parties.

Le chapitre cinq, traite de l'axe & du rayon de rotation; le ſixième renferme toute la théorie de la percuſſion des corps; l'Auteur y donne des formules pour les tems & les vîteſſes, les actions & les eſpaces parcourus par les corps dans l'acte du choc. Il applique les ſolutions aux expériences fournies par les Auteurs de phyſique expérimentale, afin de faire voir dans tous les cas l'exacte correſpondance de la théorie avec la pratique, & les effets du choc. Il relève l'erreur de pluſieurs Auteurs célèbres qui ont confondu les centres d'oſcillation & de percuſſion; il fait voir qu'ils ne ſont pas toujours les

mêmes, quoiqu'ils se réunissent dans plusieurs occasions. Le chapitre sept traite des mouvemens des corps sur les plans inclinés, & sur des surfaces courbes; l'Auteur fait l'application de cette théorie aux pendules, & examine les cas où les corps ont un mouvement de rotation en tombant par un plan incliné, ou par une surface courbe. La théorie du frottement forme l'objet du chapitre huit. Quoique cette partie ait été traitée par les géomètres du premier ordre, on n'a encore point vu la théorie répondre à l'expérience, on voit ici que le frottement n'est pas proportionel seulement au poids qui le produit, comme l'ont cru MM. Amontons & Bilfinger; on y voit les défauts de la théorie donnée par le célèbre Léonard Euler, & l'exacte conformité de cette nouvelle théorie avec les faits.

Le chapitre 9, traite des machines simples, telles que le plan incliné, le coin, la hache, la vis, le treuil ou ca-

beſtan, la poulre, les palans & calionnès, on en calcule le plus grand & le plus petit effet en ayant égard au frottement, & on en fait l'application à quelques faits de pratique.

Le Livre ſecond a pour objet la théorie des fluides. D. G. détermine l'action avec laquelle ils agiſſent dans l'état du repos, & les circonſtances qui doivent concourir à produire cet état; leur force, dans le cas du mouvement, contre leur ſurface infiniment petite, tant dans le ſens horizontal, que dans le vertical ou oblique. Il fait voir les erreurs auxquelles conduiſent les théories des géomètres, quand on les applique aux fluides peſans. Dans le chapitre trois on examine les mêmes forces ſur des ſuperficies planes, & les differens cas qui réſultent de ce que les ſurfaces ſont ou ne ſont pas entièrement ſubmergées dans les fluides, à cauſe du défaut de niveau qui en réſulte; dans le chapitre quatre il conſidère ces forces ſur des ſuperficies quelcon-

ques. Le chapitre cinq traite des réſiſtances horizontales que ſouffrent les corps lorſqu'ils ſont mus dans les fluides, & de celles qu'ils ſouffrent lorſque les fluides ſe meuvent contre ces corps; l'Auteur trouve que ce n'eſt point du tout le même cas comme on l'a cru juſqu'ici. Il examine enſuite, dans les mêmes cas, les réſiſtances verticales, & fait voir la grande différence qu'il y a. Après cela on traite de l'altération dans les réſiſtances produites par la dénivellation du fluide, produite par le mouvement des corps; enfin des lignes & des ſurfaces de moindre réſiſtance, des lignes qui doivent terminer les baſes, & des ſurfaces qui doivent renfermer entr'elles un corps déterminé, jouiſſant de cette même propriété; & on donne une table des ordonnés & des abſciſſes de la courbe de moindre réſiſtance qui doit renfermer le plus grand eſpace.

On donne dans le chapitre neuf les formules du rapport qu'il y a en-

tre les tems, les espaces parcourus & les vîtesses que prennent les corps par leur mouvement progressif dans les fluides; on demontre qu'ils n'arriveroient à prendre la plus grande vîtesse possible, qu'après un tems infini, & après avoir parcouru des espaces infinis; mais cependant après un tems très-court ils en acquièrent une très-peu moindre que la plus grande. Ce chapitre est terminé par la théorie des vagues; on traite de leur vîtesse & de leur grandeur. Dans le chapitre dix on traite des momens que souffrent les corps dans leur mouvement progressif horizontal, de la stabilité qui en résulte tant dans le cas du repos que dans celui du mouvement; ensuite dans le chapitre onze, on traite de leurs inclinaisons lorsqu'ils sont frappés par une puissance quelconque; on a égard aux différens cas que présente la figure des corps, & on expose les précautions essentielles pour éviter les erreurs dans lesquelles les formules

données jusqu'ici peuvent conduire; le tout est éclairci par des exemples.

Les chapitres douze & treize contiennent les formules des momens que subissent les corps dans leur rotation dans les fluides, autour d'un axe passant par leur centre de gravité, & celle des vîtesses angulaires des mêmes corps, des longueurs des pendules dont les oscillations sont isochrones avec elles; on y expose les plus grandes & les moindres vîtesses que leurs vibrations peuvent acquérir; & ce premier volume est terminé par deux appendix, sur la théorie des cerf volans, & sur la résistance des fluides dans les machines, afin de servir d'application & de confirmation à la théorie.

L'Auteur ne traite dans le second volume que de la Marine, il l'a divisé en cinq livres; le premier contient ce qui appartient à la connoissance & à la construction du vaisseau; dans le premier chapitre de ce livre, on donne une idée générale des dif-

gentes embarcations, des propriétés qui leur conviennent, de leur figure ; de la manière de les gouverner, de la disposition & du nombre de leur mâts & voiles. Dans le 2e. on parle du nombre infini d'embarcations qui peuvent résulter de ces principes, de leur construction suivant l'usage le plus ancien, on donne ensuite dans le troisième la manière de tracer les plans des navires selon l'usage des differentes nations; le quatrième donne la méthode employée par les constructeurs les plus expérimentés dans la théorie & la pratique, chez les françois & les anglois. Dans le cinquième on donne une nouvelle méthode géométrique pour le même objet, formant tous les couples, d'une extrémité à l'autre par des arcs de cercle, évitant le grand nombre de tâtonnemens auxquels on est obligé dans les autres méthodes; on donne ensuite dans les chapitres six & sept le plan & la déli-

cription des œuvres mortes
ponts.

Nous rendrons compte des
ſuivans dans un ſecond extrait.

MISCELLANEOUS ſtate-p
from 1501, *to* 1726, o
lange de Pièces relatives a
fa res d'Etat, depuis l'anné
juſqu'en 1726. Londres,
in-4°. d'environ 600 pag.

LES Pièces de ce Recueil
anglois, à l'exception d'u
petit nombre qui ſont en fr
Quoique cet Ouvrage, qu
cerne principalement l'hiſtoire
gleterre, ſoit ſurtout deſtiné a
teurs Anglois, l'Editeur a cru
de traduire en Anglois les pièce
çoiſes; & il donne pour rai
témoignage ſi glorieux pou
langue: *c'eſt qu'il ſe trouve a*
d'hui peu de lecteurs à qui cet
gue ne ſoit familière [1].

[1] T. II. pag. 532, note.

Les Anglois ont publié grand nombre de Recueils du genre dont est celui que nous annonçons. Ces sortes de Collections sont d'autant plus précieuses, que les pièces qu'elles offrent sont plus intéressantes, soit par l'importance des objets, soit par la nouveauté & la singularité des détails. L'Editeur de la Collection nouvelle a eu soin de n'y faire entrer que des pièces propres à développer le caractère des personnages célebres, à révéler des faits ignorés, à jetter plus de jour sur ceux qui avoient besoin d'être éclaircis, à appuyer sur des autorités nouvelles ceux qui étoient restés douteux ; & il nous a paru, à tous ces égards, tenir ce que promet l'épigraphe qu'il a mise à la tête de son livre : *vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, dubiis fidem* [2].

La multitude d'évènemens qu'il

[2] Plin. Hist. nat.

parcourt durant plus de deux
ans, à commencer à la premie
née du 15e. siècle, répandu
son Recueil une agréable va
qui ne fait pas moins d'hon
son goût qu'à l'étendue de s
cherches & de ses connoissance
toriques. Non-seulement les
glois ses compatriotes, mais le
peuples voisins dont l'histoire e
lée avec celle d'Angleterre, v
veront des anecdotes dignes d
curiosité.

L'Editeur compare lui-mê
Collection à une galerie de tab
peints par de grands maîtres
& s'il avoue que tous ne sont p
même force, il se flatte qu'on y
percevra des Teniers & des Van-d

Les pièces qu'il a rassemblées
pour la plûpart des lettres écrite
les Rois d'Angleterre, par leurs
nistres, par leurs Ambassadeurs
leurs Généraux, &c. Elles so

[3] Préface, pag. 5.

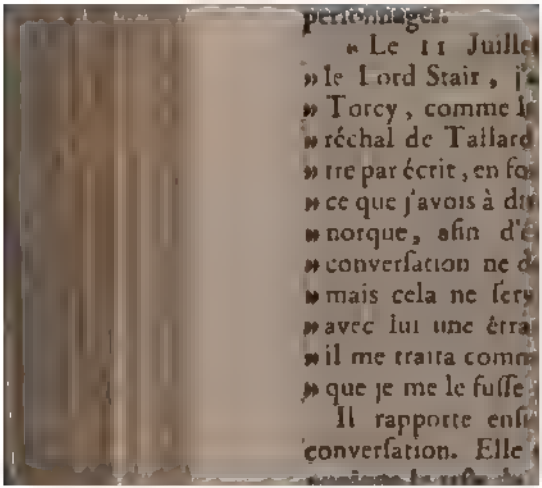
rées ou de son propre cabinet, ou de différens dépôts, tels que celui qu'on appelle *Paper-Office* [4] qui contient des papiers concernant les affaires d'Etat, ou la bibliothèque du *Muſeum* Britannique, où se trouvent les nombreux manuscrits des bibliothèques Harleienne & Cottonienne.

Le seul catalogue de ces pièces excederoit les bornes prescrites à nos articles, & ne donneroit qu'une idée bien imparfaite de l'Ouvrage. Nous aimons mieux en transporter ici quelques traits; nous choisirons ceux qui appartiennent à notre histoire, comme propres à intéresser le plus grand nombre de nos lecteurs.

Tels sont quelques extraits du Journal [5] de l'Ambassade du Lord

[4] Si on veut savoir en quoi consiste ce Dépôt, on peut consulter la Biblioth. hist. angloise de Nicolson, p. 179.

[5] T. II, pag. 528. Ce morceau est tiré du Cabinet de l'Editeur.



perſonnages.

« Le 11 Juille
» le Lord Stair, j
» Torcy, comme l
» réchal de Tallard
» tre par écrit, en fo
» ce que j'avois à di
» norque, afin d'é
» converſation ne d
» mais cela ne ſery
» avec lui une étra
» il me traita comm
» que je me le fuſſe

Il rapporte enſ
converſation. Elle

nous en copierons les termes, sans corriger les fautes de françois qui s'y rencontrent.

« Mylord Stair étant allé chez M. » le Marquis de Torcy, lui dit que » son dessein étoit de lui porter un » Mémoire ; mais comme il n'étoit » pas copié au net, il auroit l'hon» neur de l'envoyer l'après-dîner. M. » de Torcy ayant demandé de quoi » le Mémoire traitoit, Mylord Stair » répondit qu'il étoit touchant l'af» faire de Majorque [6], & lui dit » un peu de mots le contenu. Là» dessus M. de Torcy prit occasion

[6] L'Empereur & l'Espagne continuoient la guerre depuis le Traité d'Utrecht, & Majorque étoit entre les mains de l'Empereur. Le Chevalier d'Asfeld, commandant l'armée Espagnole débarqua le 16 Juin 1715, dans l'isle Majorque, & acheva de se rendre maître de cette isle le 2 Juillet. Ces hostilités furent l'objet des représentations que Mylord Stair fit à M. de Torcy le 12 du même mois.

» de passer par tous les pas qu'avoient
» été faits dans cette négociation.
» A la fin Mylord Stair dit, qu'
» tant convenu d'une suspension d'a
» mes, on croyoit en Angleterr
» que la bonne-foi demandoit qu'
» vant de recommencer les hostilit
» on eût averti que le traité étoi
» rompu, & demanda à M. le M
» de Torcy s'il ne le croyoit pas d
» même. M. de Torcy ayant répon
» que non, Mylord Stair répliqua
» cela étant, Monsieur, il faut bie
» que l'idée que vous avez de l
» bonne foi soit toute différente d
» celle que nous avons. Voilà les pa
» roles précises que Mylord Stair
» dites.

» Là-dessus M. de T. se mit dan
» une colère extraordinaire; & ré-
» pétant plusieurs fois les paroles de
» *bonne foi*, & écumant de la bou-
» che, dit: ce n'est pas ici qu'il faut
» parler de bonne foi. Notre bonne
» foi est reconnue partout; c'est bien
» à vous de parler de bonne foi, qui

» venez

» venez ici nous tromper par des né-
» gociations feintes ; je vous appren-
» drai que ce n'eſt pas ici qu'il faut
» venir m'inſulter ; & ouvrant la
» porte, dit : ſortez, Monſieur.

» Mylord Stair dit, s'approchant
» de la porte, Monſieur, vous ou-
» bliez ce que vous êtes & ce que je
» ſuis. Par pluſieurs raiſons je ne
» m'attendois pas à un pareil traite-
» ment ; mais je m'apperçois bien que
» ce que j'ai ouï dire eſt vrai ; que
» vous êtes d'opinion qu'il ne faut
» pas garder de meſures avec l'Em-
» pereur ni avec le Roi mon maître,
» qui pourtant ſont des Princes aſ-
» ſez conſidérables en Europe.

» Monſieur, dit M. de T. à My-
» lord Stair déjà ſorti de la porte,
» je vous apprendrai qu'on ne m'in-
» ſulte pas, & qu'on ne me parle
» pas de bonne foi. Monſieur, lui
» dit Mylord Stair, je vois que vous
» êtes en colère, mais je ne dois pas
» vous avoir donné lieu de vous fâ-
» cher. Je me ſuis plaint que l'Eſpa-

» gne recommençoit les hostilités » pendant le cours d'un traité où on » étoit convenu d'une cessation d'ar- » mes. J'ai dit que cela ne conve- » noit pas à l'idée que j'avois de la » bonne foi. Je n'ai pas parlé de vous, » ni sçu que vous étiez auteur de ce » conseil ; je croyois que la France » n'y avoit nulle part.

» Alors M. de Torcy parut se ra- » doucir un peu. Mylord Stair rentra » dans le cabinet, & répéta les pa- » roles qui avoient causé la colère de » M. de Torcy. Il convint qu'il les » répéta justes, & tomba d'accord » qu'il n'avoit pas lieu de s'en offen- » ser. Mylord Stair dit qu'il avoit » trop de respect pour le Roi son » maître, pour dire des paroles inju- » rieuses ou impolies à son Ministre.

» Lord Stair se plaignit ensuite » du traitement que M. de T. lui » avoit fait, & lui dit qu'il voyoit, » par la disposition que lui M. de » T. avoit de s'emporter contre lui, » que ceux qui avoient averti My-

» lord Stair que lui M. de T. avoit » aigri l'esprit du Roi contre lui, » avoient dit la vérité ; qu'il se dou- » toit bien, par plusieurs choses, que » lui M. de T. étoit d'opinion qu'il » ne falloit pas garder de mesures » avec l'Empereur ni avec le Roi de » la Grande-Bretagne, qui avoient » pourtant fait voir qu'ils étoient l'un » & l'autre des Princes fort considé- » rables en Europe ; & que le tems » pourroit venir que le Roi recon- » noîtroit que ceux qui lui donnoient » de tels conseils, se laissoient con- » duire par leurs passions plus que » par l'intérêt de leur maître ; & que » le M. de T. pourroit fort bien se » repentir de brouiller le Roi son » maître avec ses voisins les plus con- » sidérables, qui ne demandoient pas » mieux que de vivre en paix & en » amitié avec lui. »

M. de Villeroi, dont Mylord Stair loue autant la modération & la politesse, qu'il se plaint des vivacités de M. de Torcy, apaisa le ressen-

timent du Lord, & cette querelle n'eut point de suites.

Les lettres du Lord Stair font souvent mention de Law & de son système. Law se vantoit, (dit M. Stair dans une de ses lettres) [7] de *rendre la France si grande, que toutes les nations de l'Europe enverroient des Ambassadeurs à Paris, & que le Roi n'enverroit que des Couriers.* Dans une autre lettre [8], M. Stair rapporte que M. Law avoit dit à sa table, en présence du Lord Londondery, *qu'il ne connoissoit en Europe qu'un grand Royaume & une grande ville : la France & Paris.* « Law, (dit-il ailleurs) [9] parle » d'une insolence sur le chapitre de » l'Angleterre, qui révolte même

[7] Ibid. p. 597. Lettre du 23 Septembre 1719.

[8] Du 9 Septembre 1719. Ibid p. 593.

[9] Lettre du 28 Février 1730. Ibid. p. 609. Cette Lettre est en françois, ainsi que les suivantes dont nous citons des morceaux.

» les François. Il dit qu'il ne faut » pas que MM. les Anglois barguignent sur Gibraltar; on leur fait » trop de grace de leur laisser le Port-» Mahon. » Le Lord Stair regardoit Law comme le plus grand ennemi de l'Angleterre, & ne le ménageoit en aucune occasion. « Il n'y a que » huit jours (écrivoit-il le 11 Décembre 1719) [1] que M. Law nous » a menacés publiquement en présence de plusieurs sujets du Roi » mon maître, d'écrire un livre pour » convaincre toute la terre que la » Grande-Bretagne étoit dans l'im-» possibilité de payer ses dettes. » Il se plaignoit vivement au Régent de ces propos, & de beaucoup d'autres semblables. « Votre Alteſſe Royale » (lui disoit-il) [2] peut juger quel » effet cela peut produire, quand un » homme qui prétend être votre pre-» mier Ministre, tient de tels dis-

[1] Ibid. p. 601.

[2] Ibid.

» cours. Il y a long-tems que je le
» sais, mais je n'en ai rien dit à V.
» A. R. parce que j'étois persuadé
» qu'elle ne pensoit pas de même, &
» parce que je regardois ces discours
» comme les effets de la sotte vanité
» & de l'yvresse de M. Law, dont
» depuis quelque-tems je lui voyois
» la tête tournée. »

Nous transcrirons encore ici une partie de la lettre de M. Stair du 7 Janvier 1720 [3], où l'on verra que malgré tout le mal qu'il disoit de Law, il n'en étoit pas moins allarmé des projets & des talens de cet homme extraordinaire. « Le Régent
» s'apperçoit si bien des dangers où
» Law le précipite, qu'il m'a dit de-
» puis quelques jours, à plusieurs re-
» prises, les choses du monde les plus
» fortes contre la vanité, la présomp-
» tion & l'insolence de cet homme.
» Il m'a dit qu'il le connoissoit pour
» un homme à qui la vanité & l'am-

[3] Ibid. p. 602.

» bition démesurée avoient tourné la
» tête ; que rien ne pouvoit satisfaire
» que d'être le maître absolu ; qu'il
» avoit une telle prétomption de ses
» propres talens, & un tel mépris
» pour tous les autres hommes, qu'il
» étoit impraticable avec tout autre
» homme ; qu'il avoit essayé de le
» faire travailler avec tout ce qu'il y
» a d'habiles gens en France, &
» qu'il n'avoit pu s'accommoder deux
» jours de suite avec qui que ce soit,
» étant impatient de toute espèce de
» contradiction. Il m'a dit qu'il lui
» avoit lavé la tête de ses discours
» insolens qui allarmoient tout le
» monde, ... qu'il voyoit bien que
» rien ne le pouvoit retenir ; mais,
» dit le Régent, j'y mettrai si bien
» ordre, qu'il ne sera pas capable de
» me brouiller avec le Roi, ni de me
» diviser de mes alliés. Il faut que je
» m'en serve dans mes finances ; mais
» il ne sera écouté dans les affaires
» politiques, & je serai en garde con-

» tre les mauvais deſſeins qu'il peut » avoir.

» Je veux bien croire, (continue » M. Stair) que le Régent dit ce » qu'il penſe, & qu'il le penſe vérî- » tablement dans le moment qu'il » m'a parlé ; mais avec tout cela, un » Grand Tréſorier tel que Law, eſt » premier Miniſtre par-tout où il ſe » trouve en place ; & ſi le ſyſtême de » Law s'établit, nous ſommes égale- » ment perdus, un an plutôt, un an » plus tard. Et de plus, croyez-moi, » nous devons connoître cette na- » tion-ci : nous ne pouvons jamais » compter ſur leur amitié, que tant » que vous ſerez en état de leur être » un ennemi dangereux, &c. » Cette lettre paroît avoir été adreſſée à M. Craggs, pour lors Sécrétaire d'Etat en Angleterre.

Nous avons cité des traits propres à peindre les hommes ; citons-en du nombre de ceux qui ſont propres à éclaircir des faits. On a écrit fort di-

versément les circonstances de la mort du Duc d'Orléans, Régent. Elles sont fort détaillées dans une lettre de M. Craufurd au Lord Carteret, écrite le 6 Décembre [4] 1723. Il les raconte telles qu'il venoit de les apprendre de Madame de Falary, la seule personne qui en pût être parfaitement instruite. Les voici :

« Elle m'a dit [5] qu'elle étoit ve-» nue le soir chez S. A. R. pour lui » présenter un Mémoire de la part » de la Duchesse de la Meilleraye son » amie à elle ; que le valet de cham-» bre lui dit que S. A. R. se trouvoit » incommodée, & lui avoit defendu » de laisser entrer personne ; qu'il » vouloit reposer le reste de la soi-» rée, jusqu'à l'heure de monter chez » le Roi, parce qu'il venoit d'être » fatigué par beaucoup de monde. » M. Schaub y avoit été entre autres ;

[4] Le Régent étoit mort le 2 de ce même mois.

[5] Pag. 625 & suiv.

» mais ce qui l'avoit fatigué le plus,
» étoit une brigue pour la charge de
» premier Ecuyer entre M. le Duc de
» S. Simon & M. de Nangis, qui
» étoient venus tous deux.

» Avec cette réponse, Madame de
» Fallary se retira chez Madame la
» Princesse de Rohan, ayant appris
» en outre que Madame de Prie avoit
» été renvoyée de la même sorte.

» Quelque-tems après qu'elle fut
» chez Madame de Rohan, le valet-
» de-chambre la vient trouver, &
» lui dit que S. A. R. ayant demandé
» quel monde étoit venu pour de-
» mander audience, il l'avoit nom-
» mée entre autres; sur quoi S. A. R.
» lui avoit donné ordre de l'aller
» trouver chez Madame de Rohan,
» & de la faire venir; ajoutant, sui-
» vant sa bonté pour elle, qu'il sa-
» voit qu'elle ne le tracasseroit point,
» & que peut-être elle auroit quelque
» chose de pressé à lui dire.

» Elle m'a dit qu'aussi-tot qu'elle
» entra dans le cabinet où étoit M.

» le Duc d'Orléans, elle s'apperçut » qu'il ne se portoit pas bien. Il lui » demanda d'abord si elle avoit quel- » que chose de pressé à lui dire, & » la pria de s'asseoir & de lui tenir » compagnie. Elle répondit qu'elle » n'étoit pas contente de sa mine, » & le pria de se reposer; qu'elle » n'avoit rien de pressé à lui dire; » & quand elle en auroit, qu'elle » n'étoit pas assez cruelle pour lui » parler d'affaires ce soir-là. Il voulut » savoir ce qu'elle avoit à dire; alors » elle répondit que c'étoit un Mé- » moire; sur quoi S. A. R. répliqua, » que pour lire un Mémoire ce soir- » là, ce seroit trop fort pour lui, » mais la pria de dire de quoi il s'a- » gissoit. Elle le lui dit, & il répondit » qu'il le feroit avec plaisir; & s'as- » soupit en parlant, & commen- » ça à ronfler, comme elle l'a vu » faire cent fois en pareilles occa- » sions. Elle se mit dans un fau- » teuil auprès de lui, & vouloit fa- » voriser son sommeil; mais il le re-

» veilla en surſaut : ſur quoi elle dit
» qu'elle vouloit ſe retirer, & dire à
» ſes gens de le venir veiller. Il ne
» voulut point qu'elle s'en allât, &
» lui demandoit pardon de s'être
» laiſſé aſſoupir ; elle répondit que
» s'il faiſoit de telles façons avec elle,
» qu'elle ne reſteroit pas, mais que
» s'il vouloit ſe repoſer, elle le met-
» troit auprès de lui, & tâcheroit
» auſſi de dormir. Il s'aſſoupit en-
» core comme elle diſoit cela, &
» recommença à ronfler comme au-
» paravant, mais avec plus d'embar-
» ras à ce qu'il lui parut. Elle vou-
» lut alors s'en aller doucement, &
» avertir les valets de-chambre de le
» venir veiller ; mais regardant ſon
» viſage, comme elle partoit, elle
» vit que les yeux étoient ouverts,
» & que ſa bouche commençoit à
» tourner de travers, & que ſon
» viſage changeoit de couleur & de-
» venoit d'une couleur livide : ſur
» quoi elle ſortit de la chambre par
» où étoient les valets, & leva les

» hauts cris. Elle ne trouva perſonne » d'abord ; & courant en diſtraction » par tout, ne ſachant où elle alloit, » & ayant trouvé à la fin quelqu'un, » elle rentra dans la chambre où » étoit déjà accouru du monde, » qui, ſur les cris, étoit entré de » l'autre côté de l'appartement. Elle » le trouva gliſſé de ſon ſiége ſur le » plancher, la tête ſeulement ap- » puyée ſur un des coins. Chirac y » étoit, mais on ne trouva aucun » Chirurgien qu'un quart d'heure » après. On le ſaigna, & le ſang » vint aſſez bien ; mais il ne vécut » qu'environ une demi-heure après » l'accès. »

Le reſte de la lettre ſur les ſuites de ce grand évènement, n'eſt pas moins curieux. Mais ce que nous avons rapporté ſuffit pour faire juger du mérite de la Collection dont il s'agit. L'Editeur [6] eſt déjà connu par d'autres Collections ſemblables.

[6] Mylord Hardwike.

Il fit imprimer, il y a plus de vingt ans [7], un Recueil de Lettres du Chevalier Dudley Carleton, dont il a donné il y a peu d'années une nouvelle Edition [8]. Ce Recueil contient toute la Correſpondance de Carleton durant ſon ambaſſade en Hollande, depuis 1616 juſqu'en juſqu'en 1620. Il y eſt queſtion principalement des troubles excités en Hollande par les Arminiens & les Gomariſtes. L'Editeur a mis à la tête une Préface hiſtorique [9] très-intéreſſante & très-bien écrite, qu'il a augmentée dans la nouvelle Edition, où l'on trouve auſſi pluſieurs Pièces qui n'étoient pas dans la première. Le ſoin de mettre au jour de pareils Ouvrages mérite les éloges & la reconnoiſſance de tous ceux qui aiment à remonter aux vraies

[7] Londres, 1757, *in*-4°. en anglois.

[8] Londres, 1775, *in* 4°.

[9] Elle contient 67 pages dans l'Edition nouvelle.

sources de l'histoire. Nous exhortons l'illustre & savant Editeur à continuer de publier quantité d'autres excellens morceaux que renferme le riche cabinet de manuscrits qu'il a formé, & dont personne n'est plus que lui en état de faire usage.

[*Extrait communiqué.*]

***EXTRAIT** des Observations Météorologiques faites à Montmorency, par ordre du Roi, pendant le mois de Mai 1779, par le R. P. Cotte, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.*

LA température de ce mois a été froide & humide jusqu'au 12 ; à cette époque elle est devenue seche & très-chaude. Le 6, on servoit les fraises & les petits pois semés après l'hiver. Le 11, l'églantier fleurissoit. Le 12, les seigles entroient en fleur ; on sortoit les orangers. Le 22, les premiers essaims d'abeilles sont sortis. Le 24, les blés épioient,

& le 28 ils fleurissoient. Le 26, la vigne entroit en fleur; on servoit les guignes. Le 28, les tilleuls fleurissoient; on a remarqué que les racines des artichaux étoient couvertes d'une infinité de pucerons qui leur faisoient grand tort. Du 12 au 17, la Seine s'est élevée de 17 pieds. Cette crue subite a été occasionnée par une pluie de 36 heures qui tomba le 12 à Coulange-sur-Yonne, & dans la Bourgogne & le Morvan; elle fit enfler cette rivière & celle de Cure au point que ce debordement a causé les plus grands ravages.

Température correspondante aux differens points lunaires. Le 4, (4e. *jour après la P. L.*) tems rétroidi. Le 5, (*lunistice austral & apogée*) tempête, vent froid & très variable. Le 8, (*D. Q*) l'air subitement échauffé, tonnerre, grand abaissement du mercure. Le 12, (*équinoxe ascendant & 4e. jour avant la N. L.*) le tems rétroidit & à la pluie les jours suivans. Le 16, (*N. L.*) tems beau &

doux enſuite froid & pluvieux. Le 19, (*luniſtice boréal & périgée*) même tems. Le 20, (4e. *jour après la N. L.*) pluie & vent froid. Le 22, (*P. Q.*) tems beau & chaud, *changement marqué*. Le 25, (*équinoxe deſcendant*) beau & très-chaud. Le 26, (4e. *jour avant la P. L.*) la chaleur augmentée. Le 30, (*P. L. & éclipſe de Lune*) pluie d'orage, tonnerre la veille à 8^h ſoir, le tems refroidi enſuite.

Température de ce mois dans les années où les Lunes tomboient les mêmes jours qu'en 1779. En 1703; *vent dominant*, oueſt & nord-oueſt, *quantité de pluie*, 2 po. 10, 3 lig. En 1722, 2 po. 8, 10 lignes. En 1741, 1 po. 3, 2 lig. Dans cette dernière année, à Paris, vent nord très-froid, gelées juſqu'au 15, qui ont cauſé de grands dommages. Le 15, vent ſud eſt, pluie abondante, & enſuite ſéchereſſe opiniâtre qui a duré depuis Janvier. Peu de variation dans le baromètre. En 1779, *vents*

dominans sud-oueſt & oueſt. Celui d'oueſt fut violent le 5 & le 19.

Plus grande chaleur, 24, 0^{d} le 26 à 1 $\frac{1}{2}$ *ſoir*, le vent eſt & le ciel ſerein. *Moindre chaleur*, 2, 0^{d} le 5 à 4 $\frac{1}{2}$ *matin*, le vent ſud-oueſt & le ciel couvert. *Difference*, 22, 0^{d}. *Chaleur moyenne du mois*, 11, 9^{d}.

Plus grande élévation du mercure, 28 po. 2, 3 lig. le 22 tout le ſoir, le vent ſud-eſt & ſud & le ciel ſerein. *Moindre élévation*, 27 po. 6, 5 lig. le 8 à 6 *ſoir*, le vent ſud & le ciel couvert avec pluie & tonnerre. *Différence*, 7, 10 lignes *Elévation moyenne*, au *matin*, 27 po. 10, 9 lig.; à *midi*, 27 po. 10, 10 lig.; au *ſoir*, 27 po. 10, 11 lignes. *Du jour*, 27 po. 10, 10 lig. *Marche du baromètre*. Le premier, à 4 $\frac{1}{2}$ *mat.* 27 po. 8, 0 lig. Du premier au 2, *monté* de 2, 0 lig. Du 2 au 3, *baiſſé* de 2, 4 lig. Du 4 au 6, *monté* de 3, 6 lig. Du 6 au 8, *baiſſé* de 4, 9 lig. Du 8 au 9, *monté* de 2, 11 l. Du 9 au 10, *baiſſé* de 1, 6 lignes.

Du 11 au 18, *monté* de 4, 4 lig.
Du 18 au 19, *baiſſé* de 1, 10 lig.
Du 19 au 22, *monté* de 3, 5 lig.
Du 23 au 28, *baiſſé* de 3, 10 lig.
Du 28 au 30, *monté* de 2, 0 lig.
Du 30 au 31, *baiſſé* de 0, 5 lig.
Le 31, à 9^h *ſoir*, 28 po. 0, 0 lig.
Le mercure a plus varié, & ne s'eſt pas autant élevé que les mois précédens. Ses grandes variations ont eu lieu en *montant*, les 1, 2, 9 & 29; & en *deſcendant*, les 1, 3 & 8.

Il eſt tombé de la *pluie* les 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 17, 18, 19, 20 & 29. Elle a fourni 18, 10 lig. d'eau. L'*évaporation* a été de 53 lig.

Plus grande déclinaiſon de l'aiguille aimantée, 19 50', les 25, 26 & 29. *Moindre déclinaiſon*, 19° 20', les 20 & 21. *Différence*, 30'. *Déclinaiſon moyenne*, au *matin*, 19 35' 14"; à *midi*, 19° 42' 1"; au *ſoir*, 19° 37' 20". *Du jour*, 19° 38' 12". Elle a été troublée dans ſes variations le 8 & 9 jours de

tonnerre ; les 20 & 25, à la suite de l'*aurore boreale* du 24, qui parut toute la nuit avec jets de lumière couleur de feu & ondulations, j'en ai observé une autre le 11 à 9 *soir* qui étoit tranquille.

Plus grande sécheresse, 64, 7^{d} le 31 à 9^{h} *soir*, le vent nord-est & le ciel serein. *Plus grande humidité*, 10, 3^{d} le 11 à 4^{h} *matin*, le vent sud-ouest & le ciel serein. *Différence*, 54, 4^{d}. *Etat moyen*, 36, 8^{d}.

Le *tonnerre* a grondé de près les 3 & 8, & de loin les 1er & 29. Les carillons électriques se sont fait entendre pendant ces orages aussi-bien que le 4 pendant une pluie d'orage.

A la rougeole, qui avoit régné sur les enfans le mois précédent, a succédé ce mois ci la fièvre scarlatine dont aucun n'est mort.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DANEMARCK.

DE COPENHAGUE.

LE 13e. volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de Copenhague a paru au mois de Juin en langue Danoise. On y trouve des Mémoires relatifs à l'histoire & aux antiquités du pays, par MM. *Suhm*, *Schonning*, *Bothe*, *Sohegel* & *Temler*; des Mémoires d'histoire naturelle par MM. *Holm*, *Spengler*, *Brunnich*, *Mutler* & *Abildgaard*; plusieurs observations astronomiques de M. *Thomas Bugge*, avec la détermination de la Méridienne de Copenhague & de plusieurs Isles voisines; un Mémoire de M. Ahrentz pour établir que l'infini mathématique n'est pas une chimère. M. Kratzenstein, sur la machine de Segner qui

n'a qu'une zone horizontale, que M. Euler a célebrée, mais que M. K. n'adopte pas. M. Lons, sur une aiguille d'inclinaison d'une construction ingénieuse & nouvelle; nous préférerions cependant celle de Nairve & Blunt décrite dans le voyage de Phipps actuellement le Lord Malgrave. M. Augustin, montre pourquoi M. Picard semble accuser Tycho-Brahé de s'être trompé de 18′ dans sa Méridienne. Cela vient de ce que la plus grande tour d'Elseneur sur laquelle il pointoit, n'étoit pas la plus grande tour du tems de Tycho. Il détermine aussi les positions de plusieurs endroits de la Norvege par des observations de feu M. Holm, habile Astronome & Géographe.

HOLLANDE.

Prix de la Société des Sciences, établie à Harlem, proposés en 1779.

L'Académie des Sciences de Har-

lem avoit proposé pour 1779, *l'Explication des inegalités des Satellites de Jupiter, par leurs attractions réciproques ; —la détermination des Masses de ces Satellites par les dérangemens observés ; — les quantités & les periodes des inégalités qui en réfultent ?* N'ayant pas reçu de Pièce fatisfaifante, ou du moins complette, elle a réfolu de propofer encore la même Queftion, avec un Prix double, c'eft-à-dire, deux Médailles d'or frappées au coin de la Société. Elle croit devoir ajouter ce qui fuit, pour fervir à l'éclairciffement de la première partie de cette Queftion : *Peut-on expliquer fuffifamment les inégalités des Satellites de Jupiter, par leurs feules attractions réciproques ? —Ou ne doit-on pas plutôt croire que ces inégalités, produites par les attractions réciproques, font imperceptibles, eu égard, 1°. à la grandeur de Jupiter ; 2°. au peu de diftance qu'il a de ces Satellites à leur planete ? —Ne de-*

vroit-on pas déduire ces inégalités de la figure ſpheroïde de Jupiter? Ainſi que M. Euler l'a fait connoître dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin de l'année 1763*. On deſire auſſi qu'on applique la *Théorie* aux *Obſervations*.

En 1777, la Société a propoſé cette Queſtion: *Quelle eſt la véritable nature des Brouillards ou Exhalaiſons marines, qu'on nomme en Hollande* Zeevlammen? *Quels effets produiſent-ils, & quels ſont les moyens d'en prévenir les ſuites pernicieuſes?* N'ayant point reçu de réponſe à cet égard, cette Queſtion eſt propoſée de nouveau, & les Mémoires doivent être envoyés avant le 1er. Janvier 1781.

La Société propoſe la Queſtion ſuivante, pour qu'on y réponde avant l'année 1782: *Quels ſont les fondemens & les caractères de l'Analogie, & comment le Philoſophe doit-il en uſer dans la recherche des Vérités phyſiques & des Vérités morales?*

Pour

Pour le Prix fondé par feu M. Nicolas-Guillaume Kops, l'un des Directeurs de la Société ; elle propose la Question suivante, pour qu'on y réponde avant l'année 1781 : *Quelles sont les causes pour lesquelles le Commerce de cette République, tant au Nord & dans la Mer Baltique, que dans la Méditerranée, s'est presque éteint, & se fait maintenant en droiture, sans l'entremise de ce pays-ci ? Et quels moyens pourrions nous employer pour empêcher cette Navigation directe, ou du moins pour la faire diminuer, tellement que cette République redevienne comme auparavant l'entrepot des marchandises, tant de la Mer Baltique que de la Méditerranée ?*

L'Academie de Harlem ayant reçu de celle qui s'est établie en 1778 à Batavia, dans la Mer des Indes, une somme destinée à donner un ou plusieurs Prix sur des Questions, dont la solution fût utile à ce pays ou à ses Colonies ; elle propo'e la Ques-

tion suivante : *La pureté de l'Atmosphère a la plus grande influence sur la santé des habitans d'une ville. — Celle de Batavia est dans la possibilité d'en jouir, par les vapeurs infectes des eaux de la rivière, qui sont stagnantes, ou qui coulent très lentement, & qui se rempliſſent journellement d'immondices. — Quels seroient les meilleurs moyens d'accélérer le courant & de procurer une décharge plus prompte & plus efficace de ces infections, afin de procurer à la ville de Batavia une Atmosphère plus pure & plus salubre ?* Ces Discours seront reçus avant l'an 1785. Le Prix est une Médaille d'or à l'ordinaire.

Nous rappellerons encore ici les Questions proposées précédemment.

En 1777 : *Quels sont les moyens les plus propres & les plus prompts pour rendre meilleurs*, 1°. *l'Esprit*, 2°. *le Cœur & les Mœurs des Gens de basse condition, tant dans les villes qu'à la campagne ? particulièrement*

pour les encourager & les accoutumer par-là à plus d'assiduité au travail? Les Réponses seront reçues avant 1780.

Quelle est l'influence du dessèchement des Marais, des Etangs, &c. sur l'état de notre pays? Quelles en sont les suites utiles ou nuisibles? Et dans le dernier cas, quelles sont les précautions à prendre pour prévenir ces suites? Les Réponses avant l'année 1780.

En 1778 : *l'Histoire fournit-elle des preuves constatées & authentiques du tems précis de l'origine des anses de Mer du Texel* (Texelsche Zeegaten)*? Quels sont les principaux changemens qu'elles ont subis? Et qu'elles en ont été les conséquences par rapport au Zuider-Zee & à l'Ye, ainsi qu'à l'égard des côtes & des digues?* Les Réponses avant l'année 1781.

Jusqu'à quel point peut-on déterminer l'Histoire-naturelle de l'Atmosphère de notre Patrie, en com-

parant les Observations Météorologiques, faites à Zwanenburg, avec celles des autres endroits ? Le but de cette Question est particulièrement de savoir : 1°. Quels sont les changemens de tems plus ou moins constans & uniformes, que l'on observe en différens lieux & en différentes saisons, lorsque la pesanteur de l'atmosphère augmente ou diminue, c'est à-dire, que le baromètre monte ou descend ; de même que par le changement de chaleur ou la force & la direction des vents ? 2°. Si les changemens du tems & des vents ont quelquefois un cours régulier dans ces pays ? 3°. Quelle est l'influence des différentes positions de la Lune à cet égard ? 4°. Si les positions différentes des Planètes ont quelque effet sur l'atmosphere ? 5°. Quel est le rapport entre les differentes déclinaisons de l'aiguille aimantée & les changemens du tems ? 6°. Quelles sont les règles générales qu'on peut déduire de ces Observations, & par

lesquelles on pourroit prévoir, avec quelque vraisemblance, dans certains cas, un changement prochain du tems? La Société desire qu'on ajoute à ce dernier article les autres signes & phénomènes, s'il y en a, qui précèdent & dénotent le plus communément, dans notre patrie, les divers changemens de tems. Les Réponses avant 1781.

En 1776 : *Outre le Caffé, le Sucre, le Cacao & le Coton, y a-t-il quelques autres plantes, arbres ou végétaux, qui puissent être cultivés dans nos Colonies des Indes Occidentales, & qui soient propres à servir d'alimens ou être d'un usage utile pour les Manufactures de ce pays? Les Essais qu'on a faits, il y a quelques années, sur l'Indigo, ont prouvé que sa culture nuit à la santé des Nègres; mais en a-t'on fait, ou pourroit-on en faire sur d'autres végétaux, & quels sont-ils?* Les Mémoires avant 1784.

L'Académie desire que les Auteurs

abrégent leurs Mémoires, autant qu'il leur sera possible, en retranchant tout ce qui n'appartient pas essentiellement à la Question. Les Pièces écrites lisiblement en hollandois, françois ou latin, d'une autre main que celle de l'Auteur, à la réserve de son nom & de la devise, qui dans un billet cacheté seront écrits de sa main, doivent être envoyées franches de port à M. C. C. H. Vander Aa, Sécrét. de la Société.

L'Académie, delibérant sur les Mémoires, Avis, &c. qu'on voudroit lui faire parvenir pour être insérés dans son Recueil, a décidé qu'il seroit permis à chacun de remettre ou d'envoyer à un des Directeurs, ou au Sécretaire de la Société, l'Ouvrage qu'il desireroit faire approuver & inférer dans la Collection de ses Mémoires, en y mettant une devise & un billet cacheté, dans lequel le nom & le domicile de l'Auteur soit marqué, & qui ne sera ouvert que dans le cas de l'approbation.

ALLEMAGNE.

D'UPSAL.

Dissertatio Chemica de mineris Zinci, quam consensu amplissimæ Fac. Philos. Præside Mag. Torb. Bergman, Chemiæ Prof. Reg. Ord. nec non Equite aurato, Reg. Ord. de Wasa publice ventilandam sistit, Benedictus Reinh. Geijer, in auditorio Gustaviano. Upsaliæ apud. Joh. Edman, Direct. & Reg. Acad. Typograph. in-8. de 30 pages.

Cette Dissertation très-savante sur des minéraux encore peu connus fera probablement partie du Recueil des Opuscules physiques & chymiques du savant M. Bergman, dont le premier volume vient de paroître.

FRANCE.

DE PARIS.

Milton, Traduction nouvelle en deux volumes in-4°. & en trois vo-

lumes in-8°. Ouvrage propoſé par ſouſcription.

PROSPECTUS.

Cette Traduction a été faite par un François, homme de Lettres, pendant un ſéjour de plus de quatre ans à Londres, où il a été à portée de voir & de conſulter les Littérateurs de cette Capitale. Il eſt lui même également verſé dans la Littérature Angloiſe, & dans la nôtre. Sa Traduction ſera ſuivie de Notes inſtructives, dans leſquelles on fera entrer les principales reflexions d'Adiſſon, & les meilleurs morceaux en vers, de la Traduction de Louis Racine & de quelques autres imitateurs.

Perſonne n'a encore fait à Milton les honneurs typographiques que l'on a prodigués à tant d'Ecrivains, dont pluſieurs en étoient beaucoup moins dignes. L'Edition que nous annonçons, aura une gravure à chaque Livre du Paradis perdu, & du

Paradis reconquis. Le Portrait de Milton ſera mis à la tête de l'Ouvrage.

Ces gravures ſeront exécutées par les plus célèbres Artiſtes, d'après les deſſins des plus grands maîtres.

La Souſcription ſera ouverte juſqu'au dernier du mois d'Août 1779.

Ceux qui ſouſcriront pour l'Edition *in*-4°. payeront, en ſouſcrivant, 40 liv.; au mois de Septembre prochain, 3 liv. en recevant les deux premiers Cahiers : 3 liv. en recevant le troiſième & le quatrième, & ainſi de ſuite, toujours 3 liv. de deux en deux Cahiers.

Ceux qui ſouſcriront pour l'Edition *in*-8°. donneront de même 3 liv. en recevant deux Cahiers ; mais ils ne payeront que 15 l. en ſouſcrivant.

Tout l'Ouvrage ſera divité en vingt Cahiers ou Livres : douze pour le Paradis perdu, quatre pour le Paradis reconquis, un pour la Préface, un pour la Vie de Milton, deux pour les Notes.

Les quatre derniers livres, c'eſt à-dire les 17, 18, 19 & 20, ſeront délivrés *gratis* aux Souſcripteurs; ils paroîtront dans le courant de l'année 1780.

L'Ouvrage ſera imprimé avec le même caractère que le Proſpectus, ſur du grand raiſin de la première qualité.

On tirera quelques Exemplaires en papier d'Hollande. Le prix ſera double de la Souſcription ordinaire.

Les deux Volumes *in*-4°. coûteront, à ceux qui n'auront pas ſouſcrit, 72 liv.; les 3 vol. *in*-8°. 54 liv.

On ſouſcrit à Paris, chez l'Editeur, rue Saint-Nicaiſe, au Bureau des Annales Poétiques, vis-à-vis le Magaſin de l'Opéra; Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, au petit Hôtel de Cluny rue des Mathurins; & Baſtien, Libraire, rue du petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

Plan d'éducation nationale en fa-

veur des pauvres enfans de la campagne. Par le Comte *de Thélis*, 1779, 120 pages *in*-12. A Paris, chez Clouzier & à l'hôtel de M le Comte de Thélis. Règlement concernant les écoles nationales, 3 pages *in*-8°.

Ce n'eſt, dit l'Auteur, ni dans le tumulte des villes, ni dans le ſilence de la retraite que ce plan a été conçu & médité; c'eſt à l'aſpect des malheureux habitans de nos campagnes, & en dirigeant en quelque ſorte moi-même, pour l'amélioration de mes terres, & pour le bien de mes vaſſaux, leurs travaux pénibles, que, vivement affecté du triſte ſpectacle de leur infortune, je me ſuis vu conduit par degrés aux projets, dont l'exécution m'a ſemblé la plus facile & la plus propre à les ſoulager. Le ſoin que j'avois pris dans une de mes terres ſituées en Bourgogne, de faire élargir & réparer la communication de ma paroiſſe à la grande route, m'avoit ſuggéré ſur l'adminiſtration des chemins, des idées qui pouvoient

réaliser en tout ou en partie ce deſir que je reſſentois de la ſuppreſſion des corvées ſi onéreuſes aux Agriculteurs & ſi préjudiciables à la culture des terres. Je me portois en conſéquence avec un nouveau zèle à faire faire à prix d'argent par des ſoldats & des payſans des chemins en Bourgogne, & en Forez, ſoit dans mes propres domaines, ſoit dans ceux des propriétaires qui vouloient bien y contentir, & j'éprouvai d'une manière plus ſenſible encore combien de pareils travaux pouvoient être ſupérieurs à ceux des corvées, ſoit pour la promptitude & la facilité, ſoit pour la durée, ſurtout en prenant la précaution de mettre un ſoldat à la tête de dix payſans.

C'eſt de-là que vint à M. le Comte de Thélis l'idée d'une éducation citoyenne & militaire. Il choiſit les enfans les plus pauvres à l'âge de 12 à 13 ans. Il met à leur tête un commandant en chef, & ſous lui deux adjoints, choiſis, ainſi que le chef,

parmi les militaires, qui dans les troupes, jouissent de la meilleure réputation, comme étant reconnus pour les plus braves & les plus vertueux. Chaque adjoint a toujours avec lui dans les travaux sept ou huit élèves, dont il rend compte journellement au commandant, qui seul à droit de les punir, afin d'épargner aux jeunes gens des châtimens indiscrets plus propres à les aigrir qu'à les former. Si parmi ces trois militaires il ne s'en trouve point qui ait déjà les talens propres à former les élèves aux différens arts, qu'on veut leur faire apprendre, on se procurera dans chaque établissement les plus habiles ouvriers, & un Ingénieur s'il le faut pour mieux diriger leurs opérations.

Les dimanches & les jours de fête, après le service, le commandant exerce les élèves aux évolutions militaires, ainsi qu'à la chasse des loups, des renards & des autres animaux, qui, dans de certains cantons, de-

vaſtent les campagnes, ſi les Seigneurs veulent bien y conſentir. L'un des chefs préſide dans tous les tems à leurs récréations dont les intervales ſont fixées de manière à les ſoulager, autant qu'il le faut, de la fatigue des exercices & du travail.

Les jours ouvriers on les employe à la confection des chemins, des canaux & autres travaux utiles au canton dans lequel ils ſe trouvent.

Les notes qui ſont à la ſuite de ce plan, contiennent le dévelopement, les calculs, les exemples, les citations qui complettent ce plan d'éducation; on y trouve les noms des perſonnes illuſtres qui lui ont donné leur ſuffrage & le détail de pluſieurs chemins faits à prix d'argent par des ſoldats & des payſans en Bourgogne & en Forez, & ceux que de bons citoyens ont fait faire à leurs frais & avec beaucoup d'économie.

M. le Comte de Thélis a publié auſſi en 1775 la légiſlation du flottage du bois, avec des obſervations & des

exemples, à Paris, chez Clouzier, rue S. Jacques, & il a obtenu le 10 Septembre 1776, un Arrêt du Conseil qui l'autorise à faire flotter sur la Deheune en Bourgogne en indemnisant les propriétaires & fermiers des moulins ou autres héritages qui pourroient en souffrir.

Histoire naturelle du Froment; dans lequel on traite du principe de la fécondité des terres, du développement du germe, de son accroissement, de la floraison, des maladies du bled, des parties constituantes de la farine, des moulins, de la mouture du pain, de l'usage de la farine dans les arts & métiers, & enfin de la nutrition. Par M. l'Abbé *Poncelet*. Avec figures. A Paris, chez G. D. Iprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques 1779. vol. *in*-8° de 387 pages, & les préliminaires 32, avec 10 belles planches en taille-douce.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit des

puis un certain nombre d'années sur les objets dont il est traité dans cet Ouvrage, on trouve néanmoins des choses neuves & très-bien vues dans le livre de M. l'Abbé Poncelet. Il dit dans son avertissement que quand il a eu pris la résolution de travailler sur le froment, il s'est livré entièrement à ces recherches, dans la retraite, dans la solitude, sans livres, sans prendre connoissance de ce qui avoit été fait avant lui sur la même matière, & qu'enfin il n'a travaillé que d'après lui-même, & uniquement secondé par son zèle & son assiduité à faire des observations & des expériences. S'il y a un moyen d'être original & de faire des découvertes sur les sujets les plus épuisés, c'est assurément celui qu'a pris M. l'Abbé Poncelet, & cette circonstance est un titre qui doit faire rechercher l'Ouvrage que nous annonçons par tous ceux qui s'intéressent aux objets importans qui y sont traités.

Cours complet de Chimie économique, pratique, sur la manipulation & la fermentation des vins divisé par leçons : avec le Décret de la Faculté de Medecine de Paris ; & les Approbations ou attestations précises de toutes les provinces de vignobles ; & notamment celle de M. Bertin, Ministre d'Etat ; de M. de la Galaisière, Intendant d'Alsace ; & de M. Maret, Sécrétaire perpétuel de l'Académie de Bourgogne à l'usage & à la portée de tous les pays de vignobles du Royaume. Par M. Maupin, Auteur de l'art des vins, & de la seule richesse du peuple. A Paris chez Musier, Libraire, rue du Foin S. Jacques, 1779. Avec approbation & permission. 42 pages *in*-8°.

Les moyens recommandés par M. Maupin pour faire le vin, ont déjà été éprouvés avec succès, & l'on doit desirer de les voir connus, répandus & employés. Le premier Cahier que nous annonçons, contient un discours préliminaire & une première

leçon sur la grappe ou rafle ; il examine dans quelle circonstance il est utile d'égrapper le raisin ; il pense que toutes les fois que la rafle, par sa fermentation dans la cuve, peut faire contracter aux vins un goût révoltant ou bien sensiblement désagréable, autre que celui de la rafle ; il est à propos en général, de la séparer des raisins, à moins que d'autres considérations plus fortes & telle principalement que celle de la plus longue durée des vins, ne doivent l'emporter ; ce qui dépend des circonstances qu'il est toujours bon de consulter.

Flora Parisiensis, ou description & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, suivant la méthode sexuelle de Linné, & les démonstrations de Botanique qui se font au Jardin du Roi. Par M *Bulliard*. Tome 4e. 21 Cahiers. A Paris chez Didot le jeune, quai des Augustins.

Nous avons fait connoître en détail cet Ouvrage curieux & utile, qui continue avec beaucoup de soin & exactitude.

Traité de la construction des vaisseaux, avec une explication où l'on montre les principes de l'architecture navale marchande & des navires armés en course; par M. Frédéric de Chapman, Chevalier de l'Ordre du Roi de Suede, &c. Traduit du Suédois sur l'Edition de 1775. A Paris, chez Défaint, Saillant & Nyon. 1779, *in-folio* de 165 pages.

M. le Monnier, Académicien, célebre, Astronome de la Marine, & qui voyagea en Suede en 1735, a profité de la connoissance de la langue Suedoise qu'il joignoit à celle des sciences relatives à la Marine pour faire jouir la France d'un Ouvrage très-estimé & très-utile pour la science des constructeurs. Cet Ouvrage réunit la théorie & la pratique; il contient, surtout, des tables pour

calculer les différentes parties d'un navire, & pour épargner tout les calculs, soit les tâtonnemens aux constructeurs, pour les centres de gravités, méracentres, capacité & lignes d'eau. Les Ouvrages de MM. Bouguer, Duhamel & Euler, sur cette matière, avoient déjà perfectionné beaucoup la construction; ce nouvel Ouvrage ne peut qu'en accélérer les progrès.

Essais d'agriculture en forme d'entretiens, sur la nature & la progression des Pépinières, des Arbres étrangers, des Arbres fruitiers, sur la Vigne & les Vendanges; sur les Labours des terres, Semences & Récoltes des grains, & sur plusieurs autres discussions champêtres. Par un Cultivateur, à Vitry-sur-Seine. A Paris, chez l'Auteur, rue de Bievre, vis-à-vis l'ancien collége de S. Michel. M. D. C. C. L. X. X. I. X. Avec Approbation & Privilége du Roi, un vol. *in*-12. de 436 pages.

Cet Ouvrage dont l'Auteur, (M. de Calonne, Avocat au Parlement) s'eſt occuppé, pendant ſa réſidence à Vitry, depuis 1771, juſqu'en 1775, contient les points de Juriſprudence relatifs aux objets qui y ſont traités, avec la note des nouveaux Arrêts rendus ſur ces matières.

Tentamina de Electricitate. M. du May, Profeſſeur de Philoſophie au collége Mazarin, a fait ſoutenir le 15 Juillet, une grande Thèſe ſur l'Electricité, dédiée à M. Franklin. Cet illuſtre Phyſicien y a aſſiſté; on y a fait les expériences relatives à ſes découvertes dans cette partie; & beaucoup de Savans y ont aſſiſté & en ont été très-ſatisfaits. La différence de religion n'a point empêché que l'Univerſité de Paris ne rendît à M. Franklin, un honneur qu'il méritoit par ſon génie & par ſa réputation dans la politique & les ſciences.

Eripuit cœlo fulmen ſceptrumque tyrannis.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Septembre 1779.

MÉMOIRES du Maréchal de Berwick, écrits par lui-même. 1731

Description de l'Arabie, d'après les observations & recherches faites dans le pays-même; par M. Niebuhr. 1776

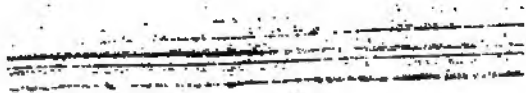
Astronomische jarbuch, &c. 1790

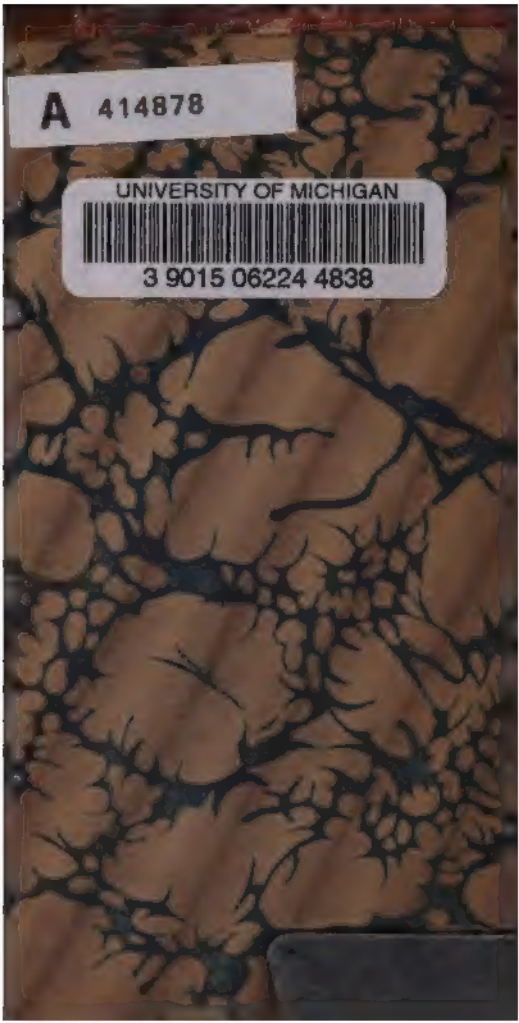
Examen Marítimo theórico práctico, &c. Por D. Georges Juan. 1830

Miscellaneous state-papers, &c. 1866

1915
Extrait des Observations Météo-
rologiques. 1887
Nouvelles Littéraires. 1893

Fin de la Table.




A 414878
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06224 4838